SERIE EMERAUDE

RAYMOND SILVA

LA FIÈVRE BLANCHE

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

LA FIÈVRE BLANCHE

RAYMOND SILVA

LA FIÈVRE BLANCHE

MISS ÉDITH FOX, DÉTECTIVE

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS.

DU MÊME AUTEUR

La Dame en friche *(Flammarion.)*

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Crime du Val d'Amour (MISS EDITH FOX, DÉTECTIVE.)

Le Mort aux deux visages (MISS EDITH FOX, DÉTECTIVE.)

A PARAITRE :

Les Dieux sont morts.

Délivrance.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1938.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

LA FIÈVRE BLANCHE

I

— Vous vous appelez ?

— Philippus Osterdrecht, capitaine au long cours, commandant le *Durban*.

— De nationalité ?

— Hollandaise.

— Né à... ?

— Zaandam, le 8 juin 97.

— Vos papiers ?

Posément, le commandant sortit de sa poche un portefeuille usagé qu'il tendit au commissaire.

— Vous permettez ? s'enquit celui-ci.

Et sans attendre de réponse, il le vida de ses papiers dont il se mit à dresser l'inventaire.

Assis sur une chaise en face de lui, le commandant, après avoir boutonné sa vareuse, posa ses grosses pattes sur ses genoux et le regarda opérer. Sans curiosité apparente. Sans haine non plus à l'égard de ce fonctionnaire français qui faisait son devoir.

Il avait joué. Il avait perdu. Il subirait son sort...

Après avoir, comme lui, bourlingué sur toutes les mers pendant plus de vingt ans, on a l'âme chevillée au corps. Et pas de nerfs.

C'était une espèce de géant blond au regard ingénu. Un timide qui jusqu'à trente-cinq ans n'avait eu qu'une

passion : naviguer, qu'une ambition : commander en premier sur un paquebot de marine marchande.

Le jour où lui échut ce commandement, sur le *Durban* de la Compagnie néerlandaise d'affrètements, il faillit mourir de joie. L'ivresse de la réussite lui monta à la tête. Il se crut maître de sa destinée. Rien, aucune puissance humaine ne pouvait plus, ne devait plus lui résister.

Pas même celle qu'en secret, il convoitait, sans espoir de la conquérir jamais. Une veuve qu'on disait de réputation légère et dépensière... Et lui qui avait voué toute sa vie à la mer, qui s'était donné à elle totalement et sans calcul lui fut, ce soir-là, pour la première fois, infidèle.

« Les marins ne devraient pas se marier », songeait-il naïvement en pensant à celle qui l'avait mené là.

Car il ne pensait qu'à elle, dans le moment. Il revivait les trop rares heures d'escale où il avait eu l'illusion de l'avoir toute à lui. Pour acquérir le droit légitime d'assouvir brutalement, sauvagement, un désir longtemps contenu, il en avait fait sa femme, mais l'avait-il seulement possédée ?

Soumise, elle acceptait ses caresses. Vaincu, il lui remettait toute sa solde. Une histoire banale et sans intérêt. Mais sa solde n'y suffisant plus, comme tant d'autres, il s'était laissé entraîner.

Et sur dénonciation anonyme, on l'avait arrêté — des gabelous — alors qu'il descendait de son beau navire accosté en rade de Dunkerque, dans les bassins de la « Freycinet ».

Le *Durban* revenait du Cap. Comme tout navire étranger, il jouissait du droit d'exterritorialité ; aussi personne n'était-il monté à bord. Mais à peine le commandant eut-il débarqué, que des douaniers en civil s'approchèrent de lui.

Il les connaissait tous de longue date et leur lança un cordial : « Bonjour, messieurs. »

— Rien à déclarer ? lui répliqua-t-on au lieu de l'habituel : « Salut, commandant ! »

Il crut d'abord à une plaisanterie et répondit sans finesse :

— A déclarer que je suis bougrement content d'aller boire une chopine avec les amis.

Mais les gabelous, poliment mais fermement, l'invitèrent à les accompagner.

Alors il comprit et, sans se faire prier, les suivit dans le petit poste de la brigade spéciale, le corps de gardes de la Samaritaine.

Et l'on trouva sur lui, enroulé dans son mouchoir, un grand mouchoir à carreaux bleus et blancs qu'elle lui avait donné le jour des noces, tout un lot de diamants bruts.

Il songeait à tout cela tandis que le douanier-chef rédigeait le procès-verbal à l'intention du Parquet où il allait être déféré, lui, Philippus Osterdrecht que ses camarades avaient surnommé « Le Pur ».

— Veuillez nous suivre, commandant, lui signifia le commissaire une fois les formalités achevées.

Avec ordre et méthode, il fit un petit paquet de tous les objets saisis.

— Puis-je récupérer mon mouchoir ? demanda timidement le géant blond.

L'autre hésita, puis le lui remit.

Alors le commandant le saisit et bruyamment se moucha dedans avec volupté.

C'était le seul cadeau qu'il eût jamais reçu d'elle.

. . . . . .

Une heure après, il était mort.

On l'avait d'abord emmené à la douane centrale où en sa présence, dans le bureau du directeur, messieurs les fonctionnaires avaient discuté son cas.

Il s'y intéressait aussi peu que s'il se fut agi d'un autre. Leur décision lui était indifférente.

Par égard pour l'uniforme qu'il portait encore, on le fit asseoir sur une chaise. Il fut sensible à cette attention, remercia poliment et regarda au dehors : une grue en action profilait dans le ciel gris ses bras de fer... Des sirènes de remorqueurs faisaient entendre leurs sifflements tristes et familiers... A travers un brouillard, il entendit vaguement : « Importation frauduleuse... marchandises non déclarées... »

Quoiqu'il comprît parfaitement le français, ces phrases n'éveillèrent en lui aucun écho.

— Vu l'importance du délit, décréta l'un d'eux, la mise en liberté provisoire est à rejeter purement et simplement.

Les autres approuvèrent.

Il ne restait qu'une solution : le conduire directement au Palais de Justice entre les mains du Procureur de la République.

— C'est à lui, messieurs, de prendre ses responsabilités.

— Parfaitement, appuya le directeur qui ne songeait qu'à se débarrasser du commandant au plus tôt.

— Nous ne procèderons ici à aucun interrogatoire, laissant ce soin au juge d'instruction, ajouta un des fonctionnaires.

— Parfaitement, répéta le directeur, nous n'avons pas à empiéter sur ses attributions. Pendant que vous l'accompagnerez, je préviendrai par téléphone le consul des Pays-Bas.

Suivant l'usage, un brigadier et un agent des douanes,

tous deux en civil, furent désignés pour accompagner au Parquet le prisonnier.

— Je compte sur votre discipline, commandant, pour faciliter à mes hommes leur mission. Du reste, ajouta-t-il, ceux-ci sont armés, et...

— Ne craignez rien, je ne tenterai pas de leur échapper.

Il salua et sortit, encadré par les deux agents.

Il était cinq heures et les entrepôts déversaient en ville des centaines d'ouvriers et de dockers qui envahissaient les estaminets.

Des marins remontaient du port, joyeux de dépenser leurs soldes avec les filles de Dunkerque qui sortaient de l'ombre autour du marché aux poissons et, à la lueur d'un bec de gaz, offraient leur tristes visages maquillés.

Le vent s'était levé, chassant les nuages bas qui crevaient. Des flaques d'eau brillaient, reflétant des façades uniformes et grises.

Ils traversèrent la place du Minck, passèrent devant le café de la Marine, un estaminet où se donnaient rendez-vous les Hollandais. Philippus Osterdrecht détourna la tête.

Afin d'éviter la circulation, les agents décidèrent d'emprunter les petites artères : rue Saint-Pierre, rue de la Couronne, rue Fauquedey.

En s'engageant rue Saint-Pierre, une ruelle louche et étroite réservée aux piétons, un tourbillon de vent souleva les détritus qui s'entassaient au milieu de la chaussée où s'écoulait un mince filet d'eau sale.

— Triste temps ! marmonna un des douaniers.

— Ferait meilleur chez le bistrot, répondit l'autre en louchant sur le Cosmopolite et la Bonne Chope, petits bars aux enseignes lumineuses comme il en pullule dans ce quartier.

C'est de l'un d'eux que le coup partit : sans un cri,

Philippus Osterdrecht, blessé à mort, s'écroula, une main sur le ventre. Avant que les agents aient eu le temps matériel de se ressaisir, l'homme s'était échappé. Un des douaniers le prit en chasse, hurlant : « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! »

Quand il parvint au coin de la rue du Maréchal-Joffre, l'autre avait sauté dans une auto qui s'enfuyait dans le noir sans qu'il fût possible d'en noter le numéro. Et pendant ce temps-là, dans le petit bistrot où on l'avait transporté, Philippus Osterdrecht expirait sans avoir proféré une syllabe, tandis qu'un phono nasillard grinçait une rengaine populaire.

II

Philippus Osterdrecht était mort le sept octobre. Et dix jours plus tard, Edith Fox embarquait sur le *Kaldfontein*, un des plus beaux paquebots de la Compagnie de navigation hollandaise, à destination de l'Afrique du Sud, le pays des diamants.

Une fois de plus, elle avait tout abandonné, sa patrie, sa famille, ses relations, pour aller tenter l'aventure.

Elle s'était juré pourtant de séjourner au moins tout un hiver à Paris. Elle y comptait de nombreux amis qui appréciaient son esprit alerte, sa vive intelligence et le charme tout particulier qui émanait d'elle. La pratique des sports lui conférait une allure dégagée, un peu masculine, que corrigeait la grâce d'un visage délicat encadré de boucles brunes. Ses yeux d'un bleu d'acier, au regard direct, révélaient une nature ardente.

Une lettre de sir Eric Sander, président de la de Vaars, un des plus importants syndicats de la « Diamonds Corporation », vint bouleverser tous ses projets.

Une lettre courte, écrite dans ce style précis et neutre qu'affectionnent les hommes d'affaires de la cité de Londres et qui disait en substance : « Votre réputation est parvenue jusqu'à nous et nous sommes décidés à vous confier une enquête particulièrement délicate concernant la contrebande des diamants. Si le principe vous agrée, veuillez nous adresser câble par retour. »

Une heure après, Edith avait télégraphié son accord.

Plus rien ne comptait pour elle que cette nouvelle occasion de s'évader, de parcourir le monde, de se livrer à son amour du risque, à sa passion du problème à déchiffrer, du mystère à éclaircir. Et, sur une communication écrite du Syndicat, elle était partie pour Dunkerque afin d'enquêter sur la mort de Philippus Osterdrecht qui avait payé de sa vie le transport clandestin d'un lot de diamants buts. Une victime de plus à inscrire au passif de cette guerre sourde, anonyme, impitoyable que livre depuis des années à la contrebande internationale le puissant syndicat de la de Vaars.

La presse, bien stylée, n'avait d'ailleurs consacré que quelques lignes à l'assassinat du commandant.

La corrélation était évidente entre ce meurtre et les agissements de la contrebande, mais le grand port français, en l'occurrence, n'avait servi que de décor.

C'est au Cap et non à Dunkerque qu'opérait la redoutable association désignée dans les rapports de police par les initiales F. N. I. : Fraude numéro 1.

Jusqu'ici, cependant, aucun crime ne pouvait lui être imputé. Qu'elle n'eût pas hésité, cette fois, à abattre un des siens, prouvait qu'elle appréhendait tout particulièrement des révélations possibles de la part d'Osterdrecht. A moins qu'un des exécutants n'eût outrepassé les consignes...

On avait trouvé, abandonnée dans un champ à quelques kilomètres de la ville, l'auto qu'avait empruntée l'assassin pour fuir.

Des témoins l'avaient vu passer, conduite par un nègre. Retrouver le chauffeur paraissait fort aléatoire, de l'aveu même de la police, car il avait dû se perdre parmi la tourbe d'hommes de couleur employés dans les docks.

— Devant ceux-là, déclara ingénument le commissaire central à Edith, nous sommes pratiquement désarmés. Nos agents ne les différencient pas les uns des autres. On a déjà toutes les peines du monde à les identifier.

— N'importe, répliqua la jeune femme, j'estime que sa capture serait d'un intérêt relatif. Le bandit ignore même sans doute le nom de celui qui l'a payé.

— Certainement, approuva le commissaire, frappé par la valeur de cet argument qui allait lui permettre de se justifier aux yeux de ses chefs.

— Mais dites-moi, comment se fait-il qu'au lieu d'arrêter le commandant, vous ne l'ayiez pas suivi afin de découvrir ses complices éventuels ?

— Cette affaire ne nous concernait pas, mademoiselle. La douane seule a agi, sans nous consulter.

— J'entends bien.

— Je puis vous préciser qu'Osterdrecht était déjà soupçonné depuis plusieurs mois. A chacune de ses escales, ici, on le prenait en filature sans avoir jamais pu découvrir comment et à qui il écoulait sa marchandise. De guerre lasse, on l'a arrêté. La prise, d'ailleurs, était bonne.

— En ce cas, il fallait le protéger contre une agression possible.

— Je suis d'accord avec vous, mais comment prévoir ce coup anonyme ? Il y a vingt ans et plus qu'à Dunkerque on conduit au greffe les personnes arrêtées sans prendre de précautions spéciales et jamais la douane n'a eu à déplorer le plus petit incident.

Edith Fox, sachant que l'administration finit toujours par avoir le dernier mot, rompit l'entretien.

L'enquête piétinait. Elle songea, un instant, à la reprendre à son compte mais, pour cela, il lui fallait

séjourner un certain temps à Dunkerque, visiter les coins et les recoins du grand port, approcher tous ceux qui avaient pu connaître le commandant, les interroger, vérifier leurs déclarations.

Avant de s'engager dans une telle entreprise, dont l'issue était fatalement hasardeuse, elle se mit en communication avec sir Eric.

Son avis fut catégorique. Edith devait renonçer à poursuivre ses investigations en Europe. L'assassin du commandant, selon toutes probabilités, n'étant qu'un exécutant, sa capture problématique avait peu de chance de mettre fin aux agissements de la dangereuse association communément désignée sous le nom de F. N. I.

Tous les ordres émanant du Cap, c'est là-bas que sans tarder devait se rendre miss Fox. Et elle s'embarqua sur le premier steamer en partance, le *Kaldfontein* qui, avant de quitter l'Europe, faisait escale à Southampton.

***

Le président de la de Vaars profita de l'escale pour faire connaissance de miss Fox. Il monta à bord et se rendit directement à la cabine qu'elle occupait.

Dès qu'elle l'aperçut, elle se sentit attirée par la franchise émanant de toute sa personne.

Sir Eric Sander était âgé d'une soixantaine d'années, mais son visage clair aux traits expressifs avait conservé une étonnante jeunesse. Entièrement rasé, les cheveux blancs rejetés en arrière, il s'exprimait en phrases courtes, incisives, mais sur un ton d'extrême courtoisie.

Il s'avança, la main tendue, et après quelques mots de politesse, aborda le fond du sujet.

— La mission que nous vous avons confiée, miss Fox, est d'une importance qui ne vous échappera pas.

— J'espère, sir Eric, que vous n'aurez pas à regretter votre décision.

— Je l'espère également. Comme notre temps est limité, je vous confie un rapport secret, établi par un de nos administrateurs, qui vous mettra parfaitement au courant de la situation. Sans être pessimiste, celle-ci est sérieuse, assez alarmante même. La contrebande, nous l'avons toujours connue et en fin de compte, grâce aux moyens dont nous disposons, nous avons toujours pu, sinon l'enrayer, du moins la réduire de façon normale. Les pertes qu'elle nous occasionne sont relativement peu importantes : quelques millions par an. Cela fait partie des frais généraux. Mais si jusqu'ici nous sommes toujours restés maîtres de la situation, c'est que nous avions affaire à des individus isolés, opérant sans méthode. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Nous avons en face de nous une bande parfaitement organisée, ayant des ramifications multiples dans tous les coins du monde, une association d'hommes résolus qui utilisent les procédés techniques les plus modernes et qui disposent d'un capital grossissant chaque jour, grâce à la vente de diamants volés et passés en fraude. Cette association, que nous avons nommée la F. N. I., doit disparaître. Il y va de l'intérêt d'un nombre considérable d'épargnants qui nous ont fait confiance. Cette confiance, il ne faut pas qu'ils la perdent ou, sans cela, nous ne serions plus maîtres du marché. N'oubliez pas que le diamant est une valeur arbitraire dont le prix est soutenu artificiellement. Des milliers et des milliers de personnes le tiennent à juste titre pour le placement le plus sûr. Que de ruines, que de faillites, que de drames nous aurions sur la conscience si le monde, un beau

matin, ne croyait plus en lui ! Or le maintien des cours n'est possible qu'à condition de contrôler efficacement la production et l'écoulement de tout le stock mondial.

— Je vous écoute, sir Eric, avec intérêt, déclara Edith. Le public qui ignore tout cela est loin de se rendre compte de l'importance de vos responsabilités.

— Je sais. On nous traite d' « infâmes capitalistes ». Et pourtant quel cataclysme universel si demain le cours du diamant s'avilissait ! Les conséquences en seraient incalculables pour les individus comme pour les États, certains d'entre eux et non des moindres possédant des réserves de diamants qui font partie de leur patrimoine national. Méditez tout cela, miss Fox. Un mot encore. Si notre choix s'est porté sur vous, indépendamment de vos grandes qualités professionnelles, c'est que, votre mission devant rester secrète, il nous a semblé que vous passeriez plus facilement inaperçue qu'un détective ordinaire.

— Vous avez raison. En général, on se méfie moins d'une femme. Si vous êtes d'accord, je me ferai passer pour une étudiante préparant une thèse d'ethnographie sur les races sud-africaines.

— Soit. Bien entendu, là-bas, vous serez accréditée auprès de la police locale qui vous apportera son appui le plus complet.

— Hum !

— Vous en doutez ?

— En général, les fonctionnaires officiels ne me voient pas d'un très bon œil.

— Ces présomptions n'ont pas cours dans l'Union sud-africaine, spécialement chez les hommes du « Diamond detective département » chargé de tout ce qui concerne la fraude.

— J'en accepte l'augure.

— En dehors d'eux, le but réel de votre voyage ne doit être connu que d'un nombre très restreint de personnes.

— Tout à fait mon avis.

— La de Vaars est dirigée en Afrique du Sud par deux directeurs : mon fils James Sander et Chris Ansen, d'origine boër, avec qui vous ferez la traversée.

— Ah ! ce monsieur est à bord ?

— Oui. Je vous le présenterai avant de descendre à terre.

Sir Eric se leva et tendit à Edith une enveloppe :

— Je vous demanderai de bien vouloir accepter ceci, pour régler les quelques frais déjà engagés par vous. Vous trouverez également une lettre de crédit que vous pourrez utiliser suivant vos besoins. Pour le reste...

— Je m'en rapporte entièrement à vous, sir Eric. L'important est de réussir.

— Miss Fox, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. Venez avec moi, je vais vous présenter Mr. Ansen, ou plutôt non, il est préférable que l'on ne nous voie pas ensemble. Mon directeur se présentera à vous dès ce soir, lorsque vous serez en pleine mer. Je vous souhaite bon voyage, miss Fox.

Et après lui avoir serré la main, sir Eric sortit de la cabine.

Edith, après son départ, resta un long moment à méditer.

L'exposé si clair de sir Eric fit sur elle une très forte impression. Tentée par une expédition lointaine en pays inconnu, elle n'avait pas, sur-le-champ, réalisé l'importance de la mission qu'on lui confiait.

Il lui fallait réussir coûte que coûte dans cette lutte qu'elle allait entreprendre contre la « F. N. I. », lutte dont l'issue pouvait avoir pour des milliers d'individus

de si tragiques conséquences. Serait-elle de taille à mener à bien cette affaire, à justifier la confiance qu'on avait mise en elle ?

Devant tant de responsabilités, elle connut un instant d'abattement, de découragement. Mais se ressaisissant bientôt, elle se plongea avidemment dans la lecture du rapport que lui avait remis sir Eric.

Ce rapport avait été rédigé à l'intention du Conseil d'Administration de la de Vaars et insistait sur la nécessité vitale pour la Société de conserver le contrôle absolu du marché. « Le temps est loin, messieurs, indiquait le rapporteur, où le diamant était l'apanage de quelques privilégiés flattés de voir leurs épouses exhiber des pierres taillées aux feux éblouissants. Devant l'incertitude monétaire universelle, les diamants, aujourd'hui, ne sont plus que des valeurs fiduciaires. Ils représentent peut-être, dans notre monde en transformation, le dernier placement sûr. Le jour où le marché en serait inondé, soit par la contrebande, soit par la liberté d'exploitation de nos mines, il s'ensuivrait un krach formidable. » Et plus loin : « Si nous avons pu supporter la crise, c'est en consentant à des sacrifices considérables, en fermant la plupart de nos mines, en interdisant le transport et l'exploitation des pierres brutes, en conservant dans nos coffres la quasi-totalité de notre stock. »

Et le rapporteur concluait : « Grâce aux mesures de police prises en parfait accord avec le gouvernement de l'Union sud-africaine, les cours ont pu être maintenus. Une fois les diamants exportés, leur surveillance nous échappe. C'est donc dans le pays producteur que doit s'exercer notre contrôle le plus actif. Or, depuis quelque temps, sur les places de Londres, New-York, Paris et Amsterdam, des trafiquants offrent des pierres de provenance sud-africaine manifestement passées en contre-

bande. Le moment est venu d'agir, de juguler cette fraude organisée, avant que le public, qui ignore tout de ce trafic frauduleux, ne soit pris de panique. »

Des heures durant, Edith parcourut les feuillets du rapport. Lorsqu'elle leva les yeux, elle aperçut à travers le hublot de sa cabine les nuages qui couraient dans le ciel. Et seulement alors elle perçut la vibration monotone et constante des machines, le clapotis des vagues sur l'étrave, tous ces bruits chers et familiers aux oreilles des voyageurs marins.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Entrez !

Un inconnu s'avança, un peu gauche, un peu timide.

— Permettez-moi de me présenter, miss Fox, dit-il en s'inclinant : Chris Ansen, administrateur de la de Vaars.

III

A bord du *Kaldfontein* où pendant seize jours ils allaient demeurer prisonniers, les passagers s'assemblaient suivant leurs tendances et leurs origines.

Déjà se formaient deux groupes distincts : celui des Sud-Africains de race pure, fiers de leur ascendance boër et celui des Anglais, colons patients et tenaces qui peu à peu avaient envahi le Cap et les provinces limitrophes, s'y étaient incrustés, y avaient fait souche, rêvant de transformer ce pays en succursale de la Grande-Bretagne.

Les premiers, de grands gaillards blonds au teint pâle, les autres plus colorés aux visages brique patinés par le soleil et l'alcool, des « Red-necks », autrement dit des cous rouges, comme les nomment dédaigneusement les fils de Boërs, ces paysans hollandais acclimatés depuis plusieurs générations. Chris Ansen était un Boër authentique : aussi dans son for intérieur prisait-il fort peu les Anglais installés en Afrique comme en pays conquis.

Lui et ses congénères le leur avaient fait bien voir après la grande guerre, en exigeant et en obtenant pour leur patrie l'indépendance totale.

Après le dîner, Edith Fox et Ansen se sont retrouvés au bar et ils bavardent tout en dégustant lentement leur café.

— Ah ! miss Fox, déclare Ansen, vous entreprenez une rude tâche. La F. N. I. est notre plus lourd sujet d'inquiétudes. Vous vous attaquez là à une bande...

— Puissamment organisée, je le sais.

— Et je crains, je vous l'avoue, que vous ne parveniez pas à triompher d'elle.

— Pourquoi insinuer ce doute en moi ? répliqua Edith, étonnée de cette apostrophe.

— Parce que votre projet me semble chimérique. Pardonnez-moi d'être aussi franc, c'est un défaut de notre race. Comment pouvez-vous espérer un succès là où la première police du monde a échoué ?

— Vous voulez parler de la police sud-africaine ?

— Sans doute, répondit-il avec candeur.

— Eh bien, monsieur Ansen, peut-être justement parce que n'appartenant à aucune police officielle, j'emploierai des méthodes diamétralement opposées aux siennes.

— Dieu vous assiste !

— Et aussi parce que je compte sur votre appui, sur votre collaboration.

— Qui vous sont acquis, cela va de soi. Mes associés, comme moi-même, vous aideront entièrement. Mais que pourront-ils ? Nos adversaires sont de taille. Jusqu'où ne s'étend pas le réseau de leurs complicités ? Que de personnes insoupçonnées doivent faire partie de la contrebande ? Qui aurait pu suspecter ce malheureux commandant sauvagement assassiné à Dunkerque ?

— Vous le plaignez ?

— Non, il n'a eu que ce qu'il méritait, mais tout de même...

— Plus bas, cher monsieur, quelqu'un se dirige vers nous. Le connaissez-vous ?

— Je crois bien.

Grand, maigre, le teint basané, une cicatrice fendant sa joue gauche, s'approchait un des passagers. L'éclat de ses yeux verts était insupportable et Edith, au premier choc, détourna la tête.

— Wil Stürler, un de nos plus hardis colons. Miss Edith Fox, une jeune étudiante qui se passionne pour les questions d'ethnographie...

— Mademoiselle...

— Monsieur.

— Dans notre beau pays, vous allez pouvoir glaner une moisson magnifique, dit-il en prenant place à côté d'eux.

Il avait une voix sèche, au débit saccadé. On le sentait dur, ironique. Peut-être à cause du rictus provoqué par la balafre qui retroussait sa lèvre supérieure.

— En dehors des blancs dont la race ne doit vous intéresser que médiocrement, ajouta-t-il, vous trouverez là-bas des Malais au teint jaunâtre, au crâne aplati, aux lèvres épaisses qui mâchent sans cesse le bétel, des Hindous transplantés mais mal acclimatés, des nègres en quantité, de sauvages Hottentots, de superbes Cafres, de braves et paisibles Bassoutos et enfin, si vous avez beaucoup de chance, des Boschimans, autrement dit des Pygmées.

— Vraiment, il en existe encore en Afrique du Sud ?

— On le dit, quoique, pour ma part, je sois assez sceptique. Votre avis, Ansen ?

— Je ne m'intéresse pas aux races de couleur.

— Pardon, j'oubliais que vous êtes un farouche Quaker, fils de la « Dutch reformed church », cette mère impitoyable.

— Sans elle, où serions-nous dans ce pays où les âmes s'amollissent, sous ce climat traversé de langueurs tropicales ?

— Mon cher, vous êtes injuste. Le climat voluptueux a fait naître une race merveilleuse : celle des Afrikanders.

— Les Hollandais qui jadis se sont accouplés avec des Malais ne méritent que notre mépris. Et nos pasteurs ont justement contre eux jeté l'anathème.

— Rien ne trouve grâce devant leurs yeux, pas même les joueurs de golf qui ont l'audace de lancer une petite balle le jour du Seigneur. Ah ! vous êtes terribles, vous et vos congénères. Miss Fox, ajouta-t-il en riant à l'adresse d'Edith, l'Afrique du Sud serait le plus beau pays du monde sans les Sud-Africains. L'ombre de Jansénius et de Calvin étend sur lui sa main glacée. Malheur à qui transgresse les ordres de l'église réformée chère à notre rigide ami Chris Ansen.

D'autres passagers, peu à peu, avaient envahi le bar. Edith les observait. Ceux qui en étaient à leur première traversée se discernaient du premier coup d'œil à leur attitude hésitante, leur tenue de citadins, leur curiosité toujours en éveil.

Des hommes tels qu'Ansen et surtout Stürler leur en imposaient. Et sous un prétexte quelconque, les nouveaux venus tentaient de les approcher ou les écoutaient parler avec un intérêt non dissimulé.

Wil Stürler, qui aimait pérorer en public, facilitait ces rapprochements. Et à tout moment, il se levait pour faire les présentations.

Profitant d'un instant où il s'était éloigné, Edith interrogea Ansen à son sujet.

— Stürler est un trafiquant d'alcool, lui confia-t-il. Il habite Kimberley, mais voyage beaucoup, son activité s'étendant sur tous les territoires de l'Union. Déjà avant la guerre, il était installé dans le Sud-Ouest Africain allemand, pays aujourd'hui placé sous notre protectorat.

Et, se penchant vers Edith, il ajouta :

— Il exerce un coupable et dangereux métier.

— Pourquoi cela ?

— Parce que la vente des spiritueux est très sévèrement réglementée. Nous avons interdit aux nègres de boire de l'alcool et ceux qui sont surpris en état d'ivresse sont condamnés à six mois de « hard labour » (travaux forcés).

— Vos lois sont impitoyables.

— Pas encore assez, puisque nous n'avons pas réussi à juguler la fraude. Si nous agissons ainsi, miss Fox, c'est dans l'intérêt même des hommes de couleur. Nous protégeons à la fois leur santé et leur porte-monnaie.

— En somme, l'Afrique du Sud est la terre des prohibitions.

Elle n'ajouta rien, mais pensa que l'intolérance est une vertu redoutable et sans effet, puisque. de l'aveu même de ce puritain farouche, elle n'empêche rien. L'existence de la F. N. I. n'en était-elle pas la preuve convaincante ?

Stürler s'était rapproché et, complaisamment, présentait à Ansen quelques nouveaux venus.

— Ces messieurs, dit-il à l'administrateur de la de Vaars, seraient heureux de faire votre connaissance. Ils comptent s'installer au Cap.

— Moi, dit le premier, je compte m'occuper d'élevage.

— Et moi, dit l'autre, de la culture de fruits.

Aucun d'eux n'exprimait la vérité, n'osant avouer le motif véritable de son voyage. Comme tant d'autres, hélas ! ils caressaient l'espoir chimérique et fou de faire fortune en quelques mois. L'Afrique des diamants exerçait sur eux sa fascination. Et ils s'étaient embarqués, le cœur gonflé d'espoir.

Timidement, discrètement, ils posaient de naïves

questions, s'intéressant à tout ce qui évoquait leur nouvelle destinée.

Stürler, du premier coup, les avait jugés, mais il éprouvait une sorte de jouissance à décevoir leur attente, à retarder l'instant d'aborder le seul sujet qui les passionnait : celui des diamants.

Quand enfin il s'y décida, il les observa à la dérobée : dans leur regard luisait une étrange flamme.

Edith avait remarqué le manège et se gardait bien de l'interrompre. Elle aussi parfaisait son éducation.

— En soixante-dix ans, annonça négligemment Stürler, les mines ont fourni vingt mille kilos de diamants qui ont trouvé acheteurs.

— Vingt mille kilos ! murmura l'un des interlocuteurs avec extase.

— Vingt mille kilos ! répéta l'autre en écho.

— C'est bien le chiffre exact, n'est-ce pas, Ansen ?

— A peu près, fit ce dernier. Depuis qu'en 1866, Van Niekerk découvrit une pierre de plus de vingt et un carats, nous estimons qu'il a été extrait environ pour trente-six milliards de diamants.

— Ce qui n'empêche, ajouta Stürler, sarcastique, que l'achat ou la vente d'un diamant brut est qualifié de crime dans cet Eldorado...

— Je pense bien, rétorqua Ansen, qui ne comprenait pas l'ironie. C'est grâce à ces mesures que le diamant a pu, durant soixante-dix ans, et en dépit de tout, conserver sa valeur. Le diamant n'est pas une denrée de première nécessité et pour une fois le maintien des cours sert à la fois l'intérêt du producteur et celui du consommateur. Comme le disait Son Excellence le ministre des Mines : « Le diamant concentre le maximum des richesses en un volume réduit et facile à conserver. Encore faut-il qu'à cette richesse s'attache une valeur

fixe, que l'acheteur se sente garanti contre une baisse éventuelle, qu'il soit certain de récupérer sa mise (1)».

— Et voilà ce qui justifie à vos yeux, reprit Stürler, la politique de votre compagnie. Ecoutez bien, messieurs, cet enfant spirituel de Cecil Rhodes.

— Songez, poursuivit l'associé de la de Vaars, songez à ce qu'il a fallu déployer d'héroïsme depuis plus de soixante-dix ans : réglementer impitoyablement la production et la vente, lutter sans discontinuer contre la nature et les hommes, mépriser les injures, faire face à toutes les attaques de la spéculation, en un mot, maintenir coûte que coûte le trust, dans l'intérêt même de ceux qui voulaient l'abattre sans se rendre compte que sa ruine aurait infailliblement entraîné la leur.

— Concluez, messieurs, s'écria Stürler. Hors du syndicat, inaccessible à l'instar des cercles les plus fermés de Londres, les seuls qui comme moi s'en tirent sont ceux qui ne touchent pas aux diamants.

Les autres, devant ce trait, baissèrent la tête. Stürler jouissait de leur déconvenue.

S'adressant à Ansen, il insista encore :

— Si mes souvenirs sont exacts, la de Beers en 1927 fut contrainte de réduire sa production de huit cent millions.

— Parfaitement, lorsque le damné Merenski ramassa en six semaines, dans le Namaqualand, pour plus de cent cinquante mille livres de diamants.

A ces mots, les futurs colons dressèrent l'oreille. De nouveau, leur chère illusion les emportait sur ses ailes.

— Depuis, reprit impitoyablement Ansen, le gouvernement, cathéchisé par nous, décréta le Namaqualand

---

(1) Cf. Au pays de l'or et du diamant, par MAX MASSOT.

terre interdite et aujourd'hui, ajouta-t-il fièrement, tous ces trésors dorment protégés par des fils de fer barbelés.

— Vous omettez d'ajouter, mon cher, qu'avant d'en arriver là, le ministre dut faire tirer par la troupe sur les milliers de pauvres bougres attirés par cette mirifique contrée de trente mille hectares.

Chris Ansen dédaigna de répondre.

— Pardon, demanda timidement un des interlocuteurs, ce M. Merenski, qu'est-il devenu ?

— Sa fortune est évaluée à près d'un milliard, répondit Stürler.

Les rêveurs obstinés gonflèrent leurs poitrines. Comme tous les joueurs, ils se livraient à nouveau aux spéculations les plus éblouissantes.

— Pour un qui réussit, dit Ansen en haussant les épaules, combien crèvent sur place de misère !

— Belle mort ! rétorqua Stürler, car jusqu'à leur dernier souffle, ils conservent l'espoir du gain. Le diamant est un séducteur qui fait tourner les têtes. Et ce n'est pas pour rien que nous allons accoster au Cap de Bonne-Espérance.

Rassénérés par ces bonnes paroles, les autres s'éloignèrent.

— Regardez-les, glissa Stürler resté en tête à tête avec Edith. Comme tant d'autres, ceux-là aussi sont intoxiqués. Rien ne les découragera. Et vous les verrez dans quelques jours gratter le sol avec une sorte de frénésie.

— Vous devez avoir raison, approuva Edith Fox. Je les ai observés tout à l'heure : ils semblaient pris de vertige lorsque vous évoquiez devant eux ces trésors.

— Les malheureux croient qu'il n'y a qu'à se baisser pour les ramasser.

— Ils vont rêver carats, brillants, diamants, pierres

blanches. A ces mots, leurs yeux brillent, leurs mains tremblent...

— Vous verrez ceux de là-bas, c'est pire encore ; cela confine à la folie.

— On dirait qu'ils sont comme atteints d'une sorte de fièvre...

— C'est bien la fièvre qui les possède, la fièvre blanche...

IV

— Tout le monde en bas dans le salon des premières ! Visite des passeports !

Les stewarts s'agitent, le commissaire invite les passagers à accomplir les formalités de douane, un groom parcourt tout le paquebot en martelant un gong de cuivre.

A regret, Edith s'arrache à la contemplation de la ville du Cap, blottie aux pieds des contreforts verdoyants de la Table, haut plateau couvert de fleurs qui surplombe la baie.

Le *Kaldfontein* a abordé de grand matin l'extrême pointe sud-africaine encore noyée dans la brume. Peu à peu, elle s'est dissipée et aux yeux d'Edith ont apparu les pointes rocheuses du « Lion's Head » et de « Devil's Peak », ces deux sentinelles qui se dressent de chaque côté de la ville, face à l'immensité.

Devant l'officier du service d'immigration, défilent un à un tous les passagers. Lentement, scrupuleusement, le fonctionnaire vérifie les passeports, s'enquiert du but du voyage de chacun et dévisage les arrivants avec insistance, s'efforçant de déceler la moindre trace de sang noir.

— Les nègres n'ont pas accès dans le territoire, murmure Wil Stürler à l'oreille d'Edith.

Son tour arrive. Elle tend ses papiers à l'officier.

— Vous êtes étudiante, miss Fox ?

— Parfaitement.

— Et vous comptez séjourner ici...

— La durée de mon voyage n'est pas encore fixée.

— En ce cas, je ne vous délivrerai qu'un permis de séjour provisoire d'un mois. Vous devrez le faire prolonger si...

Quelqu'un s'approche de l'officier, un homme jeune, élégant, âgé d'une trentaine d'années. Il tend sa carte au fonctionnaire.

— Miss Fox, dit-il, avec autorité, est une amie personnelle. Je me porte garant pour elle.

L'autre ne sourcille pas, appose son tampon sur le passeport de la jeune femme.

— Vous êtes en règle. Au suivant !

Edith se tourne vers l'inconnu.

— Permettez-moi, dit-il, de me présenter à vous : James Sander, administrateur de la de Vaars. Mon père a dû vous parler de moi.

— En effet. Enchantée de vous connaître...

Il s'empressait auprès d'Edith, la débarrassait de sa valise :

— J'ai retenu pour vous une chambre au Regent Palace, c'est le meilleur hôtel du Cap. Vous y retrouverez vos bagages. Mais voici ce cher vieux Ansen. Je pense que vous avez fait connaissance à bord ?

— Je crois bien.

— Et voici Mrs. Ansen. Nous avons fait route ensemble depuis Kimberley.

Marjorie Ansen, venue à la rencontre de son mari, était une personne mince, sèche, de mine austère. Elle était habillée tout en noir, avec sur la tête un étrange chapeau noué par deux brides sous le cou.

Elle s'inclina avec politesse, esquissant un sourire pincé et tendit à Edith une main molle.

— Mrs. Ansen, reprit James Sander, est présidente de nos œuvres de bienfaisance. C'est une sainte femme.

— Je vous en prie, Sander, je ne fais que mon devoir, répliqua la dame sur un ton glacial.

« Wil Stürler n'avait pas menti, songea Edith. Si elles sont toutes bâties sur le même modèle... »

Stürler, justement, s'approchait :

— Miss Fox, je viens vous adresser mes adieux. J'ai été ravi de passer ces quelques jours avec vous. Je crains que nous ayions bien peu de chance de nous revoir. Adieu, Ansen, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

Mrs. Ansen détourna la tête. Sander répondit vaguement au salut.

Quelques instants après, Edith, Sander et Ansen se réunissaient dans un petit salon mis à leur disposition par la compagnie.

— Pardonnez-moi, miss Fox, déclara James Sander, d'aborder si vite la question « affaires », mais mon associé repart immédiatement pour Kimberley où se trouve le siège de notre société et je pense que nous devons nous mettre d'accord aussitôt.

— Je vous sais gré, cher monsieur, d'agir ainsi. J'ai eu le temps, durant la traversée, d'étudier soigneusement le rapport que m'a remis sir Eric. Comme il me l'a dit lui-même, il ne faut pas perdre un temps précieux.

— Dites-moi, James, intervint Chris Ansen, y a-t-il du nouveau depuis mon départ ?

— Hélas ! nous n'avons guère progressé. J'ai vu Figh hier au soir. John Figh, ajouta-t-il à l'intention d'Edith, est le chef de la police de Kimberley. C'est lui qui mène la lutte contre la contrebande, et il n'a obtenu jusqu'ici que de piètres résultats. Il a arrêté, paraît-il,

au marché de Johannesburg deux individus, mais ceux-ci ont dû opérer pour leur compte. Ils ne semblent pas faire partie de cette bande dont...

— La F. N. I. ?

— Ah ! vous savez déjà le nom que nous lui avons donné ? Mes compliments, miss Fox. Cette association nous mène la vie dure et tant que l'on n'aura pas mis la main sur son chef... De votre côté, en Europe ?

— L'assassinat de Philippus Osterdrecht a violemment ému le conseil, répond Ansen. Cependant que les marchés d'Amsterdam et de Londres sont inondés de pierres d'origine sud-africaines passées en fraude.

— A propos d'Osterdrecht, s'informe Edith, que savez-vous de lui ?

— Peu de choses, miss Fox, sinon qu'il y a un an environ, le commandant, lors d'une escale, est tombé malade ici, au Cap. Les fièvres, à ce qu'il paraît. On l'a soigné, mais avant de réembarquer, il a bénéficié d'un congé de convalescence de vingt et un jours.

— Pouvez-vous me dire comment il a employé son congé ?

— A voyager, je crois. Il a visité les chutes Victoria, le parc National Krüger. On l'aurait vu aussi à Pretoria, à Kimberley, je ne sais où encore...

— A Kimberley, ajoute Edith, a-t-on vérifié son emploi du temps, ses relations ?

— Vous interrogerez Figh à ce sujet. Lui seul pourra vous renseigner.

— Si mes souvenirs sont exacts, reprend Ansen, il serait descendu chez Father Providence.

— Qui est Father Providence ?

— Un vieil aveugle qui habite le pays depuis quarante ans. Il tient un bar en plein centre de la ville à l'enseigne de la Providence, d'où son surnom. Il fait

aussi le commerce des fruits et loue quelques chambres.

— Je vous remercie, messieurs.

— En attendant, miss Fox, quelles sont vos intentions ?

— Me rendre le plus tôt possible à Kimberley.

— Ne croyez-vous pas, suggère Ansen, que vous auriez intérêt à rester un ou deux jours au Cap ?

— Pourquoi cela ? dit Sander.

— Pour vérifier les sorties de douane. Le Cap est notre plus grand port. Le trafic y est intense, les étrangers en grand nombre et...

— Vous avez peut-être raison, admet Sander.

— Messieurs, je m'en remets à vous. Un séjour ici me permettra en tout cas de m'acclimater. Je vous retrouverai à Kimberley.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit James Sander, je resterai avec vous. J'en profiterai pour inspecter notre bureau du Cap.

— J'accepte de grand cœur.

— Je m'efforcerai de vous faciliter votre mission.

— Avec discrétion, surtout, observe Ansen. Vous savez que le but réel du voyage de miss Fox doit être ignoré de tous : le succès est à ce prix.

Miss Fox se demanda par la suite si cette petite phrase ne décelait pas une certaine ironie.

***

Une heure après, Edith et James Sander traversaient en auto la ville du Cap, opulente et animée, où les rues, à l'instar des cités américaines, ont été tracées par des géomètres épris d'ordre et d'angles droits... Pas un

pouce de terrain n'a été perdu et les maisons s'alignent, serrées les unes contre les autres, plus hautes, toujours plus hautes, s'élevant dans le ciel d'un bleu de lessive comme un acte d'orgueil et de foi dans les destinées de l'Union Sud-Africaine. Adderley Street, la grande artère centrale est une rue sans joie. Derrière les vitrines sévères s'étalent, pêle-mêle. les objets les plus hétéroclites. Le marchand de bicyclettes vend des phonographes et le chemisier des produits de beauté. La seule note gaie est due à la richesse colorée des fruits d'une somptuosité sans égale qui s'amoncellent sur les éventaires et offrent aux passants leurs chairs veloutées et juteuses, chauffées par le soleil. Les habitants du Cap s'enorgueillissent de leurs buildings aux façades prétentieuses. Ils ont tort. Ce n'est partout que gothique flamboyant, byzantin tourmenté, faux Louis XVI chargé d'ornements cossus, le tout d'une laideur indigeste.

Edith Fox était frappée du nombre des églises. Elle en compta plus de dix.

— Catholique romaine, presbytérienne, luthérienne, il y en a pour tous les goûts, annonça James Sander qui faisait office de cicerone. Partout flamboie le nom du Seigneur !

— Et le vôtre ! répliqua Edith faisant allusion à nombre d'édifices au fronton desquels s'inscrivait le nom des Sander : hôpital Sander, école d'apprentissage Sander, cantine, dispensaire, soupes populaires Sander.

— Ces fondations sont l'œuvre de ma femme et de moi. En arrivant ici, il y a déjà près de dix ans, j'ai été douloureusement impressionné à la vue de tant de misères qui s'étalaient dans ce pays si riche par ailleurs. Et je me suis efforcé tant bien que mal de réparer certaines injustices... ou certains oublis.

— Ne vous excusez pas, Mr. Sander, cette réalisation est toute à votre honneur.

— Elle m'a valu bien des critiques. De quoi ne m'accuse-t-on pas ? Publicité, murmurent les uns. Ambition personnelle, allèguent les autres. Et cependant croyez-le bien, seule la charité...

— Vous n'empêcherez jamais la médisance. C'est la rançon des hommes en vue.

L'auto stoppa devant une grande bâtisse blanche surmontée d'un drapeau aux couleurs de l'Union. Les bruits de la ville formaient une rumeur intense. Sur les trottoirs défilait une foule cosmopolite : citoyens de race blanche, fumant de gros cigares pour singer les businessmen des films américains, *cape coloured*, ces métis, issus de vieilles générations hollandaise et hottentote, vêtus de complets excentriques ou de robes bariolées, enfin nègres au regard d'enfant que l'on bousculait sans ménagements.

Edith Fox et James Sander pénétrèrent dans l'hôtel de police.

— M. Robert Wood, s'il vous plaît ?

Une minute après, on les introduisait dans un vaste bureau aux meubles d'acajou.

Le chef du *Diamont Detective departement* se leva d'un seul bond.

— Monsieur Sander, je suis à vous tout de suite.

Et se tournant vers deux de ses collaborateurs :

— Plus tard, messieurs, nous reprendrons cet entretien.

Les autres s'esquivèrent. Et après les présentations, Sander exposa le but de leur visite.

Manifestement le haut fonctionnaire cherchait à plaire à Sander.

— Je me ferai un plaisir de révéler à miss Fox tout

le détail de notre organisation, la première du monde, ajouta-t-il sans modestie. Plus de huit cents condamnations ont pu, grâce à notre concours, être prononcées cette année pour I. D. B. (1), certaines d'entre elles, déclara-t-il avec orgueil ayant entraîné jusqu'à six mois de hard labour.

Il décrivit par le menu les moyens employés contre la contrebande : visite en règle de tout individu quittant le territoire de l'Union, fouille minutieuse de chaque colis, chambre spéciale avec appareil de rayons X, etc. Et il conclut à l'impossibilité de sortir du Cap des diamants en fraude.

— Touchant rapport, songea Edith, hélas ! infirmé par les faits.

A une question précise de la jeune femme, il répondit :

— Le *Kaldfontein* d'où vous venez de débarquer repart demain à onze heures. Voici la liste des passagers entièrement pointée par nous. Je serai ravi, ajouta-t-il plus sèchement, que vous assistiez en personne aux opérations de sorties...

. . . . . .

Il est onze heures moins le quart et les voyageurs s'impatientent. Certains, depuis longtemps déjà, stationnent sur le quai 7 du bassin Victoria où est accosté le paquebot dont l'accès est toujours interdit.

— Inadmissible ! s'écrie l'un d'eux. Je déposerai une réclamation contre la compagnie.

Les esprits s'échauffent et l'on entend parler d'épidémie, de maladie contagieuse, de visite sanitaire... Quelqu'un prononce le mot de grève. Mais cette opinion

(1) I. D. B. Illicit Diamont buying : achat illicite de diamant.

est rejetée. Le personnel, en effet, semble lui-même étonné que soit interdit l'accès de la passerelle et l'on aperçoit, sur le pont-promenade, commissaires et stewarts prêts à accueillir les nouveaux arrivants.

On étouffe sur ce quai où rien ne vous protège des rayons accablants du soleil.

Enfin voici qu'apparaît le directeur de la Compagnie. Les protestations redoublent.

— Excusez-nous... question de service... Encore une minute de patience.

Fendant la foule, il s'approche de la passerelle gardée par des agents en uniforme. Mais d'une conduite intérieure du corps diplomatique hollandais, descend un attaché consulaire. Le directeur s'empresse, et comme s'il n'attendait que cette occasion, donne ordre de détacher les chaînes obstruant l'entrée.

— Ne poussez pas... Chacun son tour... Laissez passer M. l'attaché...

Peu habitué à de tels honneurs, ce dernier rougit, remercie et, protégé par les détectives, s'avance le premier sur la passerelle, serrant sous son bras la valise diplomatique qui, suivant l'usage, échappe aux formalités douanières.

Et c'est à cet instant qu'eut lieu l'imprévisible accident : seul, il s'engage sur le petit pont reliant le paquebot au quai lorsqu'une planche cède et le malheureux, battant l'air des deux mains, disparaît dans l'eau trouble du bassin.

Les témoins de la chute poussent des cris, s'approchent du bord, épouvantés, et aussi affolés à l'idée que semblable mésaventure aurait pu leur advenir.

L'agent consulaire se débat de son mieux et barbote dans cette mare fangeuse infestée d'immondices et de nappes de mazout.

En une minute, on organise les secours. Un policier lui lance une corde qui se trouve là, opportunément, et on le hisse sur le quai, dégouttant d'eau, les vêtements collés au corps. Etourdi, il s'allonge par terre.

Mais le directeur se précipite, bredouille des excuses et l'aide à monter dans un taxi qui l'emmène à l'infirmerie tandis qu'on l'entend hurler : « Ma valise ! Ma valise ! »

— Bel exemple de conscience professionnelle ! s'écrie avec admiration un des témoins de ce drame rapide.

. . . . . .

Pendant ce temps, Edith Fox, installée dans un bureau de douanes mis obligeamment à sa disposition, semblait manifester une certaine impatience.

— Voici l'objet, miss Fox.

Un agent en civil lui remit un paquet trempé enveloppé dans un journal.

— Tout s'est bien passé ?

— Fort bien, répondit l'autre en souriant. Le scaphandrier que nous avions dissimulé sous un ponton n'a eu aucune peine à repêcher la valise diplomatique.

Assistée de deux fonctionnaires, Edith, fébrilement, se mit en devoir de fouiller la fameuse valise.

— Veuillez noter, je vous prie : une série de dossiers sans intérêt pour nous, des papiers personnels, des cigarettes, du linge.

Un à un, elle examinait soigneusement chacun des objets.

— L'eau n'a pas eu le temps de s'infiltrer. Les dégâts sont minimes.

L'inspection qu'elle poursuivait avec méthode paraissait lui causer une certaine déception. Enfin, elle décou-

vrit au fond de la valise une trousse fermée à clef. Elle dut patienter quelques instants avant qu'un des agents, s'aidant d'un rossignol, eût réussi à crocheter la serrure.

De la trousse, elle sortit trois gros flacons qu'elle posa sur la table. Puis se ravisant, elle en dévissa les bouchons. Elle en prit un, l'examina de près et son visage exprima soudain une vive satisfaction. A l'intérieur de ceux-ci étaient adroitement dissimulés des diamants.

— Bonne prise, miss Fox, déclara un des douaniers. Il y a là des pierres de plus de quinze carats.

— Demandez-moi au téléphone M. Robert Wood, ordonna Edith.

Fière de sa réussite, elle mit le directeur de la police au courant.

Aussitôt après, elle se rendit à l'infirmerie, accompagnée d'un agent qui portait la valise délestée de ses diamants.

L'attaché consulaire, remis de ses émotions, avait eu le temps de se changer. Il ne dérageait pas, menaçant de créer un incident et de porter plainte contre la compagnie. Edith, en personne, lui rendit sa valise.

Sur le moment, l'idée lui vint d'en vérifier le contenu, mais il sentit autour de lui des regards malveillants et se ravisa.

— Qu'on nous laisse ! fit Edith.

En présence de la jeune femme, il reprit peu à peu toute son assurance.

— A qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il avec une certaine morgue.

— Police ! répondit Edith sans se compromettre.

Il faillit se troubler, l'examina. Elle ne sourcilla point. Il se demandait avec angoisse si l'on avait découvert sa cachette et, malgré lui, lorgnait la valise qui avait été refermée avec soin. Enfin, il se décida :

— Je vous préviens, mademoiselle, que l'affaire n'en restera pas là. De ce pas, je vais me mettre en communication avec mon consul.

— Faites donc, dit Edith. Je puis même, si vous le désirez, le faire demander au téléphone.

— Je vous en saurai gré.

Quelques minutes après, la sonnerie retentit. Rageusement, l'agent diplomatique décrocha le récepteur. Il s'exprima en hollandais. Edith n'entendait pas cette langue, mais au ton de voix de l'attaché déclinant progressivement, à son silence oppressé, au trouble qui l'envahit, elle comprit aussitôt que le chef de police avait eu le temps de joindre le consul.

Bien entendu, l'affaire fut étouffée, le bouillant diplomate révoqué et déféré plus tard devant les tribunaux de son pays.

Pour tout le monde, l'effondrement de la passerelle fut attribué à un acte de sabotage.

V

D'un seul coup, le paysage a changé d'aspect. Depuis Capetown qu'elle a quitté hier matin en compagnie de James Sander, Edith n'a vu défiler qu'une contrée aride, aux terres rouges calcinées par le soleil, le *Veld*, s'étendant à perte de vue. Çà et là, taches de verdure au milieu de cette immensité monotone, quelques bouquets d'arbres entourés de fermes.

Sur les hauts plateaux du Karroo, elle a entrevu, courbés sur la terre ingrate, des paysans coiffés d'un grand chapeau de paille. Ailleurs, d'antiques chariots boërs traînés par des bœufs.

Puis soudain, apparurent des prés, des pâturages, des vignobles, toute une contrée fertile arrosée par l'Orange et ses affluents.

Enfin ce fut Kimberley, capitale du diamant, où l'on débarque dans une affreuse petite gare qui date de 1885.

Sur le quai, écrasé de soleil, une élégante jeune femme s'avance à leur rencontre. James, rouge de plaisir, s'élance, la serre dans ses bras.

— Ma femme, D nah Sander... Miss Edith Fox.

Edith, bêtement surprise, contemple Dinah en silence. Elle s'attendait à trouver une dame austère à l'image de Marjorie Ansen et on lui présentait une ravissante

personne au visage ambré, au teint mat. Dinah était mieux que bien, avec ses cheveux laqués d'un noir bleu, ses yeux marrons au regard très doux.

— Figurez-vous, chérie, confia James à sa femme, que miss Fox refuse d'habiter la maison.

— Quel dommage ! s'écrie Dinah spontanément. J'avais déjà fait préparer la chambre.

— Hélas ! je ne puis accepter. Votre mari connaît mes raisons et...

— Descendez au moins au *Savoy* ou au *Park*.

— Non, j'ai décidé de louer une chambre à cet hôtel de la Providence dont a parlé M. Ansen.

— Chez Father Providence ! réplique Dinah. Chez ce vieux fou ! Vous n'y pensez pas ! Il tient un bar où ne fréquente que la pègre. Une femme convenable aurait honte de s'y faire voir.

— N'importe ! C'est là, ajoute Edith à l'intention de James, qu'a demeuré Philippus Osterdrecht et...

— Soit ! Je n'insiste pas.

— Laissez-nous au moins vous accompagner. L'auto est devant la gare.

— Pardonnez-moi, madame, mais je préfère m'y rendre seule. Votre présence, là-bas, risque d'attirer l'attention. Je suis confuse de décliner votre invitation.

Un vieux cab stationnait sur la petite place. Edith le préféra aux taxis. Le cocher nègre, à moitié endormi, descendit de son siège, l'aida à porter ses valises. Et c'est en ce désuet équipage, au trot d'un cheval poussif qu'Edith fit son entrée dans Kimberley.

Quel contraste avec Capetown ! La ville a poussé tout de guingois autour d'immenses carrières creusées à même le sol par les premiers chercheurs de diamants. Depuis, la terre entière a été fouillée, piochée, éventrée, violée et sur les anciennes fosses ont été bâties de formi-

dables usines avec leurs tours et leurs élévateurs orgueilleusement dressés dans le ciel : *Du Toit's Pan Mine*, *Bultfontein*, *Wesselton*, *de Vaars*.

Le cocher les nommait au passage avec orgueil. Comme tous ses concitoyens, il était très fier de sa ville où pas un pouce de terrain n'a été perdu.

Ils traversaient les quartiers excentriques où toute une population métisse vit dans de misérables masures en tôle.

Plus loin, Edith distingua un bel édifice en pierre de taille.

— L'hôpital Sander ! déclara le cocher.

Ils approchaient du centre de la ville. Une foule disparate où dominait l'élément noir grouillait sur la chaussée.

— C'est là ! fit le cocher, désignant avec son fouet une bâtisse à un étage flanquée d'une enseigne lumineuse portant ce simple mot : Providence.

La jeune femme paya la course et chercha l'entrée de l'hôtel sans la trouver. Alors, ses valises à la main, elle pénétra dans le bar.

C'était une longue salle chaude, enfumée, aux murs couverts d'affiches multicolores.

Sur une pancarte, face à l'entrée, Edith lut :

« Interdit aux hommes de couleur. »

Une odeur d'alcool, de tabac, de sueur, la prit à la gorge. Ils étaient bien une centaine là dedans à boire et parler haut avec des intonations de voix gutturales. Leurs vestes qu'ils avaient retirées pendaient au mur. Les uns jouaient aux cartes, d'autres feuilletaient des journaux illustrés. Aucun ne semblait remarquer la présence de la jeune femme.

Edith avança de quelques pas. Elle pouvait, à présent, distinguer le fond de la salle. Un individu, grand et

maigre, sa chemise déboutonnée, haranguait les clients. Il devait s'exprimer en *afrikaan* car elle ne comprit pas un mot de son discours haché d'applaudissements.

Une servante, derrière un comptoir, préparait des bocks sur un plateau.

Edith alla vers elle.

— Je voudrais une chambre.

— Un instant !

La bonne servit les consommations sans se hâter, puis daigna enfin s'occuper de la jeune femme.

— C'est pour une chambre ?

— Oui.

— Le patron n'est pas là. Attendez-le. Vous êtes seule ?

— Oui.

Etonnée, la fille de salle dévisagea Edith qui reprit :

— Peut-être pourriez-vous, en l'absence de votre patron, me faire visiter les locaux.

— Si vous voulez. Suivez-moi.

Une porte latérale ouvrait sur un couloir propre, en céramique.

— L'entrée de l'hôtel est dans l'autre rue, à côté de la fruiterie. Le patron prépare les commandes.

— Ah ! il est aussi marchand de fruits ?

La servante ne répondit point à la question d'Edith qui devait lui sembler saugrenue. En haut de l'escalier elle s'arrêta.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non.

— Je comprends.

« Que peut-elle bien comprendre ? » songea Edith qui, pour en finir, lui glissa une pièce dans la main.

— Je compte faire à Kimberley un assez long séjour.

— Ah !

Cette promesse et l'agrément d'un gros pourboire finirent par décider la bonne. Elle ouvrit une porte.

— Voici la seule chambre que nous ayions de libre. C'est la mieux, ajouta-t-elle.

La pièce était accueillante. Sur les murs, un papier peint à fleurs, un lit en cuivre, des sièges de rotin.

— Il y a aussi un lavabo avec eau courante, chaude et froide, là, derrière le paravent.

— J'ai vu. Cette chambre me convient tout à fait.

— Alors, vous la prenez ?

— Mais oui.

— Bon. L'oncle vous verra tout à l'heure.

— L'oncle ?

— Je suis la nièce du patron.

— Parfait. Je me mettrai d'accord avec lui pour les conditions.

— Je vous laisse, dit la petite et sur le pas de la porte, elle ajouta :

— Mon nom est Sarah.

— Eh bien ! Sarah, soyez gentille... Descendez donc au magasin et remontez-moi quelques fruits.

— Impossible ! Les buveurs, en bas, ont le gosier sec. Entendez-les qui s'impatientent...

Et elle dégringola l'escalier.

Edith avait une furieuse envie de mordre dans une de ces pêches juteuses et charnues qu'elle avait admirées aux étalages et décida de se rendre elle-même à la boutique. Il n'y avait personne qu'un jeune commis empilant dans des cageots de splendides fruits gonflés de soleil. Le long du mur s'alignaient des caisses prêtes à être expédiées.

Pour quelques pences elle satisfait sa gourmandise. Puis elle remonte sans avoir rencontré Father Providence. Mais elle ne rentre pas dans sa chambre, s'arrête

sur le palier. Sa porte est entr'ouverte et pourtant elle est sûre de l'avoir fermée. Elle s'approche tout doucement, tend l'oreille. Elle perçoit une voix d'homme coléreuse et sourde.

— Sarah, je t'interdis, tu entends, je t'interdis de louer de chambre à n'importe qui...

— Je ne le ferai plus, mon oncle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un appareil photographique ?

— Oui, mon oncle.

— Et ça ?

— Du linge, des robes, un nécessaire.

L'oncle et la nièce procédaient à un inventaire en règle.

« La confiance règne ! » constate Edith.

Un coup de vent écarte le battant de la porte. Elle distingue parfaitement Sarah accroupie devant une de ses valises. La petite lui tourne le dos. Pas de danger qu'elle la voie... L'homme, lui, est assis dans un fauteuil face à l'entrée. Un rayon de soleil éclaire brutalement son visage aux traits durs, aux lèvres épaisses. Correctement vêtu, il doit avoir une soixantaine d'années. peut-être un peu moins.

Comment n'a-t-il pas encore remarqué la jeune femme ? Son regard pourtant, semble la viser, un regard à la fois fixe et trouble dont elle ne peut se détacher.

Edith avance de quelques pas. L'autre braque toujours sur elle ses yeux vitreux.

A présent, il tient en mains un revolver que lui a passé la petite.

— Joli joujou, fait-il en connaisseur. Un colt 37 ! Tiens, remets-le à sa place.

Edith en sait assez. Elle entre dans la pièce.

— De quel droit vous permettez-vous de fouiller mes valises ?

Ce fut la petite qui répondit :

— On est en train de ranger vos affaires.

— Je vous défends d'y toucher.

La servante ne se le fit pas répéter et s'esquiva.

Father Providence n'avait pas fait un geste. Edith se tourna vers lui.

— M'expliquerez-vous, monsieur ?

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que me voulez-vous ?

L'étrangeté de cet accueil fit sursauter Edith, mais plus décidée que jamais à ne pas quitter cet hôtel, elle se contint.

— Je me nomme Edith Fox, je suis étudiante, et comme je l'ai dit à votre nièce, je compte faire un assez long séjour sous votre toit.

— Qui vous a indiqué mon hôtel ?

— Personne. Il est mentionné dans le guide. J'ai été tentée par vos prix.

— Mes prix... mes prix... ils ont bien augmenté depuis la parution du guide.

Il lui demanda le double du prix indiqué. Edith discuta pour la forme. Le marché conclu, Father Providence se radoucit.

— Excusez-moi d'avoir été si brutal. C'est mon infirmité qui est cause de tout. Dame ! faut que je sois plus méfiant qu'un autre. Ici, à Kimberley, il se passe de drôles de choses et je ne veux pas d'histoires avec la police...

— Mais je suis en règle, répliqua Edith. J'ai mon permis de séjour.

— Bon, alors ça va.

Il se leva. Debout c'était un colosse. Il ramassa un gros gourdin posé à terre et s'avança en tâtonnant.

Il martelait le sol avec son bâton et, le cou raide, la tête haute, se dirigea droit vers Edith qui recula, ne pouvant supporter ce regard terreux, ces yeux éteints et grands ouverts aux paupières figées.

— Je vous fais peur ? dit l'aveugle.

— Mais non... mais non... Voulez-vous me permettre ?

— Inutile, je me dirige tout seul. Depuis vingt ans, j'ai pris l'habitude. C'est le diamant qui m'a valu ça, ajouta-t-il. Je travaillais dans une mine quand une explosion de dynamite... Allons ! assez radoté. Au revoir, miss Fox. Si vous avez besoin de n'importe quoi, vous sonnerez ma nièce.

Et il s'éloigna. Edith entendit le bruit que faisait sa canne sur les marches.

***

Le même jour, Edith se rendit au bureau de la de Vaars où l'attendait James Sander.

— Miss Fox, j'ai votre renseignement au sujet des diamants que vous m'avez confiés.

Il s'agissait des pierres trouvées par elle dans la trousse de l'agent consulaire hollandais et dont le chef de la police du Cap lui avait permis de conserver provisoirement quelques spécimens. Le laboratoire auquel ils avaient été soumis avait indiqué qu'ils provenaient du Vaal et avaient dû être taillés à Kimberley.

— Comme il n'existe que trois tailleries, j'ai pu rapidement connaître le nom des individus qui ont livré

ces pierres. Ce sont de réguliers exploitants, des *diggers*, c'est-à-dire des hommes possédant un lot de terrain concédé par l'État.

— En l'occurrence, ils se sont pourtant livrés à un trafic illicite ?

— Sans aucun doute.

— Combien sont-ils ?

— Deux.

— Vite, leurs noms, et dès demain, je tâcherai de les joindre.

— Je doute que vous y parveniez, miss Fox, déclara James en souriant.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— J'ai fait procéder à une enquête discrète par des agents à notre solde. Ils se sont rendus chez les individus en question qui habitent à quelques milles d'ici, près de Barkly West. A la vérité, je devrais dire : qui habitaient...

— Comment cela ?

— Eh bien ! miss Fox, les oiseaux se sont envolés.

— Non ?

— Ils sont partis avant-hier sans laisser d'adresse.

— La police est-elle alertée ?

— Oui, mais on a très peu de chances de les arrêter. Ils ont dû gagner la Rhodésie ou Lourenço-Marquès qui est portugais. Et on ne les reverra pas de sitôt...

— Mais comment diable se doutaient-ils seulement qu'on allait les rechercher ?

— Ici, miss Fox, tout se sait, et les secrets les mieux gardés se transmettent de bouche à oreille. Ces aventuriers trouvent partout des complicités bénévoles. Ce sont les francs-maçons de la fortune. Et tous sont ligués contre l'ordre établi. Ah ! encore une fois, je ne cherche pas à vous décourager, bien au contraire, mais

vous vous apercevrez vite qu'une enquête au Cap ne se mène pas comme en Europe.

***

Quand Edith retourna au bar de la Providence, tous les regards se braquèrent sur elle, sans complaisance. Elle détonnait dans ce milieu brutal, parmi ces hommes au masque dur qu'un même destin avait rassemblés. Tous se pressaient là à l'heure de l'apéritif, diggers tenaces et entreprenants venus à la ville pour se distraire, contremaîtres des mines, acheteurs et vendeurs patentés, aventuriers en quête d'une aubaine et aussi la horde des sans-travail à qui la chance n'avait pas souri et qui demeuraient là quand même, se raccrochant à tous les espoirs.

A l'arrivée d'Edith, il y eut des chuchotements, des ricanements. Dès qu'elle s'approchait d'un groupe, on se taisait. Une femme la montra du doigt et, se tournant vers ses compagnons, éclata de rire. Edith fit mine de ne point s'en apercevoir et chercha une place. Tous les sièges étaient occupés. Finalement, un individu attablé devant un whisky se poussa sur la banquette. Elle s'assit à côté de lui.

Il portait une chemise sang de bœuf nouée par une cravate à pois, sur sa tête un canotier plat orné d'un ruban à rayures. Il avait le teint olivâtre, la face aplatie percée de petits yeux bridés au regard fuyant.

— Vous habitez le pays ? s'informa-t-il.

— Oui, depuis aujourd'hui.

— Chez Father Providence ?

Elle ne répondit pas. L'autre enchaîna :

— Il mérite bien son surnom. Tout le monde l'aime ici. Quand un type touche le fond, c'est Father Providence qui le repêche. « Je leur donne une chance », comme il dit. Combien y en a-t-il qui sont des messieurs aujourd'hui et à qui il a avancé les premières trois cents livres pour acheter une licence ! Entre nous, dit-il se penchant à l'oreille d'Edith, moi aussi un jour, il m'a tiré d'un mauvais pas. Figurez-vous que...

Edith écoutait distraitement.

Dans un groupe non loin d'elle, des hommes discutaient ferme. L'un d'eux sortit un journal de sa poche, le brandit :

— Encore un qui s'est fait prendre !

Elle tendit l'oreille.

— Pauvre Osterdrecht ! Il était sympathique.

— Mais naïf comme tous les marins. On n'a pas idée de se faire arrêter à Dunkerque.

— Vous l'avez connu ? demanda Edith à son voisin.

— Qui ça ?

— Philippus Osterdrecht dont on parle à côté.

— Je crois bien. Il a passé dix jours ici, l'année dernière. De vous à moi, cet homme-là, c'est le poker qui l'a perdu.

— Comment ça ?

— Il passait toutes ses nuits à jouer. Faut vous dire qu'en ce temps-là, dans la petite pièce du fond, c'étaient d'interminables parties de cartes.

— En ce temps-là ?

— Depuis, la police ne les tolère plus. Elle fourre son nez partout, ajouta-t-il en plissant les yeux.

Mais Father Providence s'approchait :

— Toujours bavard, le Malais ? Tiens, vous êtes là, miss Fox ? Je ne vous avais pas vue.

Comme tous les aveugles, par coquetterie, il aimait employer cette expression.

Il toucha le Malais à l'épaule, l'entraîna, lui dit quelques mots à l'oreille. L'autre s'éclipsa. Puis Father Providence vint retrouver Edith.

— Dans votre intérêt, déclara-t-il.

— Je ne comprends pas, fit la jeune femme.

— Ce n'était pas une fréquentation pour vous. Faut pas frayer avec n'importe qui.

— Vous êtes pour moi d'une sollicitude...

— C'est naturel. Vous êtes descendue sous mon toit. J'ai le devoir de vous protéger.

Parlait-il sérieusement ? Edith en douta mais il n'y avait rien à répondre.

Son bâton à la main, le patron se fraya un passage à travers les tables.

— Hé là-bas ! s'écria l'aveugle. Tu n'as pas payé ton verre, Jimmy.

— Voilà, fit l'autre. Parole ! vous avez des oreilles pour voir...

Tout le monde s'esclaffa.

— Dis donc, Father, grogna un des consommateurs, y a de la femme chez toi, à présent ?

— Ferme ça, répliqua l'aveugle.

L'autre n'insista point.

Edith se leva et sortit. Elle avait la migraine. Cette atmosphère hostile, irrespirable, l'étouffait. Dehors, elle se sentit mieux. Une pharmacie encore ouverte brillait de mille feux. Elle y entra.

— Je désire un tube d'aspirine.

— Je viens de vendre le dernier à l'instant, répondit le vendeur, mais dès demain matin...

— C'est bon. Je repasserai.

— Nous pouvons vous le livrer.

— Si vous voulez. Voici mon adresse...

— Inutile. Je sais. Miss Edith Fox, hôtel de la Providence.

Ainsi on savait déjà son nom. Tout, dans ce pays, la déconcertait. Et, à cette minute, elle connut le découragement. Elle se mit à douter d'elle-même, du succès de son entreprise et en vint à regretter de ne pas être descendue chez les Sander, comme ils le lui avaient proposé.

Retournée dans sa chambre, elle prit une feuille de papier et écrivit une lettre à sir Eric Sander, président de la de Vaars : « Me voici à Kimberley... Tout va bien... J'ai confiance. » Et plus loin : « Je compte mener à bien la mission que vous m'avez confiée... Déjà quelques indices favorables... »

Sa lettre terminée, elle la relut plusieurs fois. Peut-être ne l'avait-elle écrite en ces termes que pour se rassurer elle-même...

VI

Dans le grand salon des Sander, majestueux et froid avec ses larges baies ouvrant sur un jardin anglaïs où la lune jette une clarté laiteuse, Lilian van Dorp chante. La mélopée s'achève et chacun s'empresse autour d'elle pour la féliciter.

— Quelle ravissante mélodie nègre !... Une autre... Encore...

— N'est-ce pas que Lilia a une voix étonnante, miss Fox ? s'écrie la maîtresse de maison.

— Admirable.

Les Sander avaient réuni quelques amis à dîner : le couple Ansen, toujours assez réservé, elle vêtue d'une robe prune aux manches collantes, le cou enserré dans une guimpe de tulle, lui guindé dans un smoking démodé ; John Figh, chef de police du district, un petit homme gras et réjoui, et un aimable vieillard blasé et indulgent, Donald Warwick, directeur du *Kimberley's News*, le journal local le plus important. Enfin un officier anglais, Douglas Milton, qui portait avec élégance l'uniforme de la cavalerie sud-africaine.

C'était un grand garçon d'allure sportive qu'on disait très épris de Lilia. Sans se faire prier, celle-ci, avec grâce, s'installe à nouveau devant le piano et ses doigts effilés, bagués de lourds carats bleutés, caressent

les touches. Le chant s'élève, se développe, s'amplifie. Elle chante d'une voix au timbre chaud et cuivré, une voix étrangement basse, d'une sensualité prenante, irrésistible.

Seule, Marjorie Ansen pince avec dédain ses lèvres blanches. Le charme de la chanteuse n'agit pas sur elle. Et pourtant que Lilia est belle dans sa robe de satin ivoire, moulant son corps flexible, sa robe qui accuse l'ambre mat de sa chair! Deux roses pourpres piquées entre ses seins soulignent l'audace de son décolleté où chatoie une rivière de diamants. Des yeux très noirs, des lèvres sang avivent la pâleur voulue de son visage.

La chanson achevée, tous complimentèrent Lilia à nouveau, tous excepté Mrs. Ansen qui n'applaudissait que du bout des doigts. Quant à Douglas Milton, il la contemplait en extase. Et cette muette admiration ne manquait pas d'éloquence.

Elle perçut son trouble, sourit et attarda sur lui un regard tendre.

— Alors, Doug, on ne dit rien ? On n'aime pas cet air ?

— Ne vous moquez pas, Lilia. Jamais vous n'avez été plus émouvante que ce soir...

L'officier de police avait entraîné Edith sur la terrasse.

— Eh bien ! miss Fox, que pensez-vous de notre vieux Kimberley ?

— Je n'ai pas encore eu le temps de me former une opinion.

— Curieux pays, hein ? si différent de tous les autres où se côtoient mauvais sujets et quakers vertueux.

— Vous oubliez les nègres. Il est vrai que pour vous...

— Pour nous, la question est vitale, miss Fox. Si

nous ne les avions pas tenus à l'écart, nous serions mangés.

— Oh ! oh ! anthropophages alors ?

— Si vous voulez... James Sander, ajouta-t-il plus bas, m'a mis au courant de votre mission. Bien entendu, je vous suis tout acquis.

— Merci. Je n'en attendais pas moins de vous. Mais dites-moi, quel est ce bruit sourd ?

— Celui des machines. Les mines travaillent à plein rendement. Trois équipes de huit heures se succèdent sans interruption.

— J'ai visité la de Vaars cette après-midi avec Mr. Ansen. C'est magnifique et effrayant. Jamais je n'aurais cru...

— Vous voilà enfin ! s'écria Dinah Sander. Figh, c'est très mal d'accaparer ainsi miss Fox.

— Mademoiselle, vous êtes compromise. dit en souriant l'officier de police.

— J'en ai bien peur, répliqua Edith. J'oubliais que dans ce pays les moindres faits sont surveillés.

— Surtout les vôtres... Prenez garde, murmura gravement Figh à l'oreille de la jeune femme.

Ils retournèrent au salon. La belle Lilia prenait congé.

— Venez-vous, Milton ? Je vous déposerai chez vous en passant.

— Je n'osais vous le proposer, dit-il en la suivant.

— Quel couple magnifique ! déclara James après leur départ. Lilia est la personne la plus attirante de Kimberley.

— C'est vrai, approuva son épouse. Elle possède ce don très rare de plaire à la fois aux hommes et aux femmes. Allons, Marjorie, convenez-en vous-même.

— Je ne discute pas sa beauté qui est réelle, mais...

— Mais ?

— Je n'aime pas les créatures démoniaques.

Warwick s'approchait :

— Comme vous y allez ! Ne soyez pas si sévère, Mrs. Ansen. C'est un bel animal de race.

— Impure. Une Afrikander !...

— Si vous remontez à trois générations !...

— Elle n'est pas responsable de ses ancêtres, ajouta un autre.

— Sait-on seulement d'où elle sort ? intervint Ansen.

— Moi, je le sais, répliqua l'officier de police. Elle est née à Prétoria où elle a connu un riche Boër, Peter Van Dorp qui l'a épousée et dont elle a hérité d'une très grosse fortune.

— Depuis deux ans qu'elle est venue s'installer ici, ajouta James, sa conduite a été irréprochable.

— N'empêche qu'elle a littéralement fasciné le jeune Milton.

— Et après ? Quel mal y aurait-il à ce qu'elle l'épousât ?

— Aucun... aucun, sinon que leur situation...

— Chris, qu'allez-vous insinuer là ? répliqua James. Milton n'est pas un coureur de dots. Je le tiens pour un très chic garçon, un peu naïf peut-être, mais irréprochable. Est-ce de sa faute si la crise a englouti toute sa fortune ? Au lieu de traîner misère en Europe, il a préféré s'expatrier, s'engager chez nous en qualité d'officier instructeur. Tout cela est à son honneur.

— Je n'en disconviens pas. Qu'il l'épouse et tout ira pour le mieux, répliqua-t-il sèchement.

— Nous n'avons pas la même conception des choses ! murmura son épouse.

— Cessons de nous chamailler, Marjorie. Après tout, les histoires de la belle Afrikander et du galant officier

ne nous regardent pas. Ne gâchons pas cette exquise fin de soirée. Votre dîner, mon cher, fut succulent.

— Minuit moins le quart ! Comme le temps passe vite... Chère madame, j'ai été charmé...

Un bruit insolite les fit tressaillir.

— Vous avez entendu ? Que se passe-t-il ?

Ils s'arrêtèrent, interdits.

Rompant l'harmonieux silence de la nuit, les sirènes, brusquement, s'étaient mises à mugir et leur appel lugubre déchirait l'air.

Au même instant, résonna la sonnerie du téléphone. James se précipita.

— Pour vous, Figh.

L'officier de police saisit le récepteur.

— Allo... oui... c'est bien... Je serai là-bas dans quelques minutes.

Puis, se tournant vers les autres :

— Du grabuge à la mine...

— Où ça ?

— Chez vous, à la de Vaars.

— J'ai ma voiture devant la porte. Vous venez, Sander ? Et vous aussi, Ansen ?

— Me permettez-vous de vous accompagner ? demanda Edith.

— Si vous voulez.

Ils s'élancèrent dehors, sautèrent dans l'auto. Les sirènes retentissaient sans discontinuer. Des gens en chemise se montraient aux fenêtres, d'autres couraient dans la rue, se ruant vers la mine. Les projecteurs en action balayaient le ciel.

Bientôt la voiture dut stopper devant la barrière infranchissable de poteaux en ciment reliés par des câbles en acier où passaient des courants de haute tension.

Des agents repoussaient la foule.

— Que personne n'approche... Il y a danger de mort !

On entendait des cris, des appels précipités. Contournant cet enchevêtrement de fils électriques et de barbelés, Figh et les autres entrèrent dans la cour par une petite porte gardée par la police.

Un surveillant se précipita au-devant d'eux.

— Une bagarre a éclaté dans l'atelier des *pulsators*. Une dizaine d'ouvriers nègres qui travaillaient aux *pans* se sont glissés dans la chambre de triage où ils ont assommé un contremaître et trois ouvriers. C'est l'un d'eux, moins atteint, qui a pu jeter l'alarme. Quand nous sommes entrés, revolver en mains, nous en avons surpris quelques-uns en train de fouiller les bassins comme des enragés. D'autres plongeaient leurs pattes dans les récipients enduits de graisse afin de découvrir quelques parcelles de diamant. Ils avaient les yeux fous, injectés de sang... On les a sûrement fait boire...

— Avez-vous pu mettre la main dessus ?

— Facilement. Ils n'ont pas opposé grande résistance. Je n'ai qu'un homme blessé à la tête, il est soigné à l'infirmerie ; les autres sont parqués dans le *Compound* sous bonnes gardes.

— Très bien. Et dans les ateliers ?

— Au début, les ouvriers ont continué le travail comme si de rien n'était. Ils devaient avoir reçu l'ordre de se tenir tranquilles afin de ne pas donner l'éveil. Et puis, à onze heures quarante-cinq, exactement, ne voyant pas revenir les autres, ils se sont levés d'un seul bond, abandonnant les machines. Les chefs d'atelier, alors, ont tenté de les raisonner, de ramener le calme et ils allaient y parvenir, lorsque l'un d'eux, un nègre géant nommé Bil, s'est mis à haranguer ses camarades

du haut du pont B. Johnson, un de nos gardiens, a voulu le faire taire et l'a rejoint sur la passerelle, mais la brute a foncé sur lui, l'a saisi à la gorge et l'a jeté par la fenêtre.

— Blessé ?

— Une patte cassée, je crois. Bil a profité de son avantage pour exciter ses compagnons. Un vent de folie les a gagnés. Bil les a entraînés dehors en brandissant un torchon rouge, ils l'ont suivi et envahi le terre-plein. C'est alors que j'ai actionné les sirènes.

— Et dans les mines ?

— On ne se doute de rien, le bruit des avertisseurs ne parvenant pas jusque-là. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir couper le courant.

— Vous avez bien fait.

Sa voix était couverte par le fracas des machines et il devait crier pour se faire entendre.

Insensiblement le petit groupe se rapprochait du terre-plein élevé au fond de la cour et sur lequel étaient massés des centaines de nègres entourant Bil le géant.

Un projecteur était braqué sur les rebelles, tenus en respect par des mitrailleuses.

— Avez-vous essayé de parlementer avec eux ?

— Oui, mais ils ne veulent pas lâcher Bil !

— Sale affaire !

Figh, Sander et Ansen s'arrêtèrent un instant à l'ombre d'un bâtiment afin de prendre toutes dispositions.

Edith Fox, qui ne les avait pas quittés, en profita pour observer le spectacle qui ne manquait pas d'une tragique grandeur. Le jet des phares éclairait une étrange végétation métallique, véritable cauchemar de fer, qui projetait dans la nuit ses poutres hautes de plus de cent mètres reliées par des plans inclinés et ses grues, immenses bras au bout desquelles s'accrochaient des wagonnets. Toute la carcasse vibrait, agitée d'un per-

pétuel tremblement mécanique, mais cet immense effort se consumait dans le vide, puisqu'en fait les ouvriers avaient abandonné leurs postes. Edith les apercevait, au fond de la cour, debout sur un *tailing*, sorte de colline blanchâtre faite de résidus de terre broyée.

Aveuglés par la lueur crue des projecteurs, ils étaient au moins cinq ou six cents, brandissant des couteaux, des barres de fer, des marteaux, tout ce qu'ils avaient pu trouver comme armes.

Finalement, l'officier de police décida d'agir. Seul, il s'avança, face aux insurgés.

Son attitude crâne leur en imposa de prime abord et les clameurs s'apaisèrent.

Il en profita pour les haranguer.

— Allons, les gars, pas de bêtises ! Que chacun retourne à son poste... Il ne vous sera fait aucun mal.

Mais une rumeur sourde d'abord puis plus ample s'éleva. Des cris retentirent : « A mort !... Relâchez-les... » Ils se serraient autour de Bil dont la haute taille émergeait au centre d'un groupe d'émeutiers. Un excité hurla :

— Si tu touches à Bil, je te crève ! Hurrah pour Bil !

Et les autres, d'une voix grave, émouvante, reprirent en chœur : « Hurrah pour Bil ! »

Les agents en uniforme avançaient lentement, derrière leur chef. En seconde file, venait une équipe de gardiens tenant en mains de longs tuyaux branchés sur les bouches d'incendie.

Arrivés à cent mètres du terre-plein, sur un coup de sifflet, ils actionnèrent les pompes. Les autres ripostèrent en lançant des pierres et des blocs de fonte. Un coup de feu éclata, sans, heureusement, toucher personne. Alors les agents cernèrent l'éminence qu'ils prirent d'assaut. Surpris, les hommes se désunirent, certains s'enfuirent

que les policiers ne tentèrent pas de rattraper, toutes les issues étant gardées. Bil, entouré de fanatiques, s'accrochait désespérément à un poteau de fer. Un coup de matraque lui fit lâcher prise. Menotté aux mains, on l'emmena rejoindre ses complices.

***

Une heure après, le travail reprenait normalement. Et nul n'aurait pu se douter qu'une fois de plus, on avait frisé la catastrophe.

John Figh avait donné ordre à ses hommes de se disperser, quitte à intervenir en cas de nécessité, leur vue risquant d'exciter inutilement ces nègres, simples d'esprit pour la plupart.

C'était la troisième alerte en deux ans. Et tout le monde avait intérêt à l'étouffer. Il ne fallait pas faire naître de mauvaises convoitises, éveiller la tentation, donner aux masses l'illusion coupable d'une réussite possible.

Car l'affaire aurait pu mal tourner.

L'officier de police s'en rendit compte aisément dès qu'il visita les ateliers des *pulsators*.

C'est là qu'arrive la boue diamantifère projetée dans des bassins animés d'une vibration automatique continue. Les pierres entraînées par l'eau passent à travers des tamis de grosseur différente et roulent sur des tables enduites d'une graisse spéciale où s'engluent les diamants.

— Les meneurs, déclara John Figh, avaient bien préparé leur coup. S'ils avaient assommé les employés au lieu de les étourdir, ils pouvaient, avec un peu de

chance, rafler pour plus de mille livres de diamants. Et à minuit, au moment de la relève, ils auraient aisément emporté leur butin.

— Voire ! intervint James Sander. Vous oubliez la visite réglementaire de sortie.

— Inefficace lorsque l'on contrôle plus de cinq cents individus. Vous savez, comme moi, qu'ils inventent des cachettes invraisemblables.

— Certains, je sais, avalent les pierres ou les dissimulent dans leur nez, dans leurs oreilles... et même ailleurs.

— Mieux que ça, reprit le chef de la police. On m'a amené hier un nègre qui s'était incisé la peau et avait glissé un diamant entre son épiderme et sa chair. Croyez-moi, Sander, le plus simple est de poster un surveillant en permanence dans cette pièce.

— Le nécessaire sera fait dès ce matin même.

Après avoir visité les blessés, ils se rendirent en compagnie d'Edith dans le *compound*, où étaient gardés à vue les prisonniers. Le compound est le lieu où l'on parque les nègres qui couchent à la mine.

Les détenus — une douzaine — étaient rassemblés dans un vaste dortoir aux murs barbouillés d'inscriptions obcènes. Çà et là étaient piqués de petits drapeaux. Des hardes sales pendaient à des clous. Et de la pièce se dégageait une odeur âcre, l'odeur caractéristique des races noires.

Couché sur son lit, un nègre, vêtu d'oripeaux multicolores, confectionnait un collier de perles de verre bleues et noires. Et nul ne se souciait de lui.

Hébétés, la tête lourde, le regard morne, les malheureux étaient assis par terre, en cercle. Leurs traits abattus reflétaient un état d'abrutissement quasi total provoqué en partie par l'alcool qu'on leur avait glissé en fraude.

— Impossible de les interroger, déclara John Figh. On n'en tirera rien. Qu'on les conduise demain matin à mon bureau. Je tâcherai de les faire parler...

Et suivi de Sander, d'Ansen et d'Edith, il s'éloigna.

— Leur compte est bon. Ils n'y couperont pas de deux ans de travaux forcés au minimum.

— Tant pis ! murmura James.

— Que voulez-vous dire, cher ami ? insista Figh.

— Que je ne les tiens pas pour pleinement responsables. En les observant dans ce taudis, j'ai été pris pour eux d'une réelle pitié. Nous ne les traitons pas avec assez d'humanité. S'ils avaient seulement le nécessaire, ils ne songeraient pas à nous voler.

— Cette opinion est contraire à la justice, glissa Chris Ansen. Ils ont péché. Qu'ils soient châtiés !

— Je reconnais bien là le quaker rigide que vous êtes, répliqua James. Vous ne songez, vous et vos pareils, qu'à sauver les âmes. Le corps, l'esprit, ce n'est pas votre domaine. Mais réfléchissez une seconde que derrière tous ces malheureux se cachent certainement des agitateurs et que...

— Messieurs, je vais vous mettre d'accord, suggéra le chef de police. Il y a sûrement en effet des blancs derrière cette affaire. Je mettrai tout en œuvre pour les démasquer et si j'y réussis, je demanderai pour eux une condamnation exemplaire.

— Voilà qui est bien parlé ! reprit James. Je vous abandonne les meneurs qui ne méritent aucune indulgence.

Edith Fox, qui avait suivi toute cette affaire avec l'intérêt qu'on devine, crut le moment venu d'intervenir :

— Ne pensez-vous pas, messieurs, que nous sommes en présence d'une véritable conjuration ?

— Si fait ! répondit Figh sans comprendre très bien où elle voulait en venir.

— En ce cas, reprit la jeune femme, pourquoi ne pas se demander si la fameuse association, la F. N. I., ne serait pas tout simplement l'instigatrice de ce soulèvement ?

— Cela me surprendrait, dit le chef de police. Je ne reconnais pas là leur manière.

— Ils ont plus d'un tour dans leur sac.

— Après tout, c'est possible. Qu'en pensez-vous, Sander ?

— Cela vous concerne, mon cher, moi je n'ai pas d'opinion.

— Votre avis, Ansen ?

— Pardon ?

— John Figh vous demande votre avis ?

— Excusez-moi, je pensais à autre chose.

— A quoi donc ? Peut-on savoir ?...

— J'étais en train de songer, James, à ce que vous disiez tout à l'heure. C'est exact. Nous n'avons pas fait tout notre devoir à l'égard de nos frères inférieurs.

— Vous en convenez ! Bravo !

— ...Et je me propose dès demain de faire éditer une traduction populaire de la Bible que nous pourrions distribuer largement à toutes ces misérables créatures.

Sander leva les bras au ciel. John Figh sourit. Quant à Edith, elle se demanda si Chris Ansen ne jouait pas la comédie. Elle le regarda bien en face, droit dans les yeux. Gêné, il détourna son regard : l'âme d'un Quaker est insondable.

VII

Le lendemain matin, Edith vint aux nouvelles chez les Sander.

On l'introduisit dans le boudoir de Dinah.

Très élégante dans un déshabillé simple et de goût parfait, celle-ci causait familièrement avec un monsieur qu'Edith n'avait pas encore rencontré.

— Mon médecin et ami, le docteur Josué. Miss Edith Fox.

— Je suis ravi de vous connaître. On m'a déjà beaucoup parlé de vous.

Son regard énergique, sa voix chaude enveloppante attiraient, de prime abord, la sympathie en dépit d'une origine incontestable que révélaient son teint foncé et ses lèvres lippues.

— Comme je regrette d'être obligé de vous quitter!

— Ce n'est pas moi qui vous fais fuir, docteur ?

— Nullement, mais je dois me rendre au dispensaire où m'attendent certainement de nombreux malades.

— Le docteur Josué, spécifia Mrs. Sander, est un grand savant qui consacre le meilleur de son temps à soulager les misères des noirs.

— Grâce à vous, mistress Sander, et à votre mari dont la générosité est sans égale...

— Voulez-vous bien vous taire ?... A côté de ce

que vous faites pour eux, docteur, et dans tous les domaines...

Dinah le reconduisit puis revint auprès d'Edith.

— Cela doit vous surprendre de me voir aussi intime avec un *coloured-man ?*

— Nullement. Je n'ai aucune idée préconçue à leur égard.

— Et vous avez mille fois raison. Je sais que beaucoup me font grief de fréquenter le docteur Josué. C'est injuste et révoltant, mais ici, dans notre milieu, la haine des nègres est un sentiment bien enraciné. En général, cependant, ils ne devraient inspirer qu'une immense pitié.

— Votre mari, tout à l'heure, s'exprimait à peu près dans les mêmes termes.

— Le soulèvement de cette nuit l'a bouleversé. Je comprends cela, d'ailleurs.

— Mr. Sander n'est pas là ?

— Non. Il s'est reposé une heure, a pris une douche et est reparti pour son bureau. Il n'est jamais là, d'ailleurs. Ses affaires, ses œuvres. Il est toujours occupé. Je ne lui en veux pas, bien sûr, mais je souffre de l'avoir si rarement auprès de moi. Je suis très seule, miss Fox.

— Pourtant, dans votre situation, vous devez avoir des amis, des relations ?

— Croyez-vous ? A part le docteur Josué peut-être qui a pour moi, je le pense, une réelle amitié...

— Mais enfin, Kimberley est une grande ville et...

— Miss Fox, vous m'êtes très sympathique et je vais vous faire une confidence. : on ne m'aime guère ici.

— Vous m'étonnez, madame.

— J'en souffre, mais c'est ainsi. Tenez, hier au soir, je vous ai fait dîner avec Marjorie Ansen. Vous avez pu la juger. Toutes les dames de la société sont bâties sur

le même modèle. Irréprochables, certes, mais sectaires, rigoristes, sans indulgence.

— Je vois. Elles sont de celles qui feraient haïr la vertu.

— Si vous voulez, dit-elle en souriant. Elles me tolèrent mais ne m'ont jamais admise, allant jusqu'à me reprocher d'avoir épousé James.

— De quel droit ? C'est insensé...

— Je suis catholique, miss Fox, et cela est une tare aux yeux de ces protestants impitoyables.

— J'ai surtout l'impression, répliqua Edith, qu'elles sont jalouses de votre charme et de votre beauté.

— Mettons que j'ai le tort de ne pas leur ressembler.

— A la réflexion, la vie, ici, doit être proprement insupportable.

— Pour les femmes, oui.

— Je le croirais volontiers. Depuis mon arrivée à Kimberley, j'ai comme un poids là, sur la poitrine, j'étouffe.

— C'est bien le sentiment que l'on éprouve dans cette ville. Voici sept ans que je l'habite et je ne suis pas encore acclimatée.

. . . . . .

Barkly-West, à vingt-cinq milles de Kimberley, est une petite ville paisible située sur la rive nord du Vaal, qui ne compte plus que cinq cents habitants blancs.

Les premiers chercheurs crurent longtemps que Barkly-West qui s'appelait alors Klipdrift, deviendrait la capitale du diamant, mais la découverte des fameuses mines de Kimberley déplaça le centre d'action.

Et, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un village mort qui

ne s'anime que le mardi car il s'y tient, ce jour-là, un important marché.

Dès le matin, dans les boutiques de diamantaires, humbles baraques de bois recouvertes d'un toit de tôle, s'installent les acheteurs. Ce sont des personnages officiels, possédant une licence d'État, qui vont de ville en ville, munis d'un grand livre sur lequel ils inscrivent leurs transactions et d'une sacoche en cuir remplie de billets de banque, car toutes les opérations se traitent au comptant. Des commis les accompagnent qui disposent sur une planche de bois des tamis de grosseur différente, une balance et une loupe d'horloger.

L'installation achevée, ces messieurs n'ont plus qu'à attendre patiemment la clientèle. Celle-ci ne tarde pas à accourir. De toute la région affluent courtiers patentés et « diggers » qui baladent leurs stocks en poches. Certains, dans l'espoir de les valoriser, classent d'avance les diamants dans de petits carrés de papier pliés en huit, d'autres se contentent d'enfouir les pierres en vrac dans leurs mouchoirs.

Le marché est libre et il est rare que les vendeurs acceptent, d'emblée, la première offre qui leur est proposée. Un sentiment normal les incite à surestimer leur collection. Les experts, gens blasés et sans nerfs, ne se livrent jamais à la discussion. Ils savent que, neuf fois sur dix, leurs voisins, aussi avisés qu'eux, énonceront un chiffre à peu près identique. Alors, à quoi bon palabrer, ergoter, marchander ? La concurrence ne joue pas, les acheteurs agissant rarement pour leur propre compte. Ce sont des fonctionnaires appointés par le Syndicat, qui, en définitive, se rend acquéreur de la quasi-totalité du stock.

Le mardi, à Barkly-West, toute la ville est en effervescence. Les auberges et les bars regorgent d'une foule

pittoresque de chercheurs au teint coloré, au verbe haut, venus parfois de très loin pour écouler leurs précieuses trouvailles. Ils profitent de l'occasion pour retrouver des camarades, discuter politique ou risquer une partie de leurs gains sur un coup de poker ou de dés. Car parmi eux se glissent toujours quelques mauvais garçons en quête d'un novice à l'âme candide qu'ils étrillent sans vergogne.

Des camelots, à chaque coin de rue, exhibent leurs marchandises sur des éventaires de fortune, haranguant la foule, débitant les plus cocasses boniments pour attirer la pratique. Et dans le village, si paisible six jours sur sept, ce sont des cris, des vivats, tout un grouillement joyeux d'hommes en liberté. On rencontre, en effet, peu de femmes dans les marchés de diamants, la police en interdisant l'accès aux « irrégulières » ou réputées telles. Sage mesure prise à l'égard des filles d'Eve que, disent les Quakers, « il ne faut jamais induire en tentation ».

Ce jour-là, John Figh en personne était venu sur place surveiller le trafic.

Un courtier, du nom de Daniel Keetman, motivait la présence du chef de la police. Dès son arrivée, Figh arpenta la rue des marchands.

Un de ses inspecteurs l'y rejoignit.

— Bonjour, Brooks. Alors ?

— J'ai suivi vos instructions.

— C'est bien. Ne restons pas ici.

Il l'entraîna dans une ruelle déserte.

— Keetman est-il toujours vendeur ?

— Plus que jamais, chef. Depuis ce matin, il offre des lots considérables de pierres dont la provenance nous est inconnue.

— Je m'en doutais. Il a agi de même à Johannesburg avant-hier.

— Devons-nous intervenir ?

— Pas encore. Avez-vous recueilli sur lui des renseignements ?

— J'ai consulté les livres : il possède une licence régulière.

— Je sais.

— D'autre part, on m'a indiqué que, depuis un mois, il se livre à des dépenses exagérées, sans aucun rapport avec le profit qu'il peut tirer de ses commissions.

— Où se trouve-t-il actuellement ?

— Chez Robinson, je crois.

— Je vais y aller faire un tour. Il vaut mieux qu'on ne nous rencontre pas ensemble. Etes-vous connu de lui ?

— Non, c'est du reste la première fois que je viens à Barkly-West et je l'ai surveillé discrètement.

— Retournez m'attendre au bureau de police.

L'inspecteur s'éloigna et John Figh se rendit directement dans la boutique de Robinson. Une pancarte défraîchie pendait au-dessus de la porte. Il entra et se mêla à un groupe de vendeurs qui attendaient patiemment leur tour.

Une balustrade isolait l'expert assis devant une table où s'alignaient des diamants de taille et de formes différentes. La pièce nue, aux cloisons de bois, avait un air d'abandon et de pauvreté qui contrastait singulièrement avec la valeur considérable du lot proposé par Keetman.

Les pierres brutes, violemment éclairées par un réflecteur, variaient infiniment de couleur suivant leurs qualités mais de l'ensemble se dégageait une espèce de rayonnement trouble et indéfinissable. Les cailloux,

encore enrobés de gangue, semblaient animés d'une vie propre qui leur conférait déjà des titres de noblesse.

L'acheteur les pesait, les examinait, les triait, mettant de côté les diamants teintés ou noirs.

— Quatre carats deux. Dix-sept livres.

— Non, dix-neuf.

— Dix-sept à cause des « spots ».

— Bon.

« Il ne marchande pas assez ! » songea Figh.

L'expert prit en mains une pierre plus grosse que les autres et, la loupe enfoncée dans l'orbite, décréta :

— Quatorze carats ! Soixante-seize livres ! C'est mon dernier prix. D'accord ?

— D'accord.

— Le tout, deux cent vingt-deux livres.

Keetman acquiesça. Il était grand, blond et portait de longues moustaches tombantes qu'il mordillait sans cesse.

Figh ne quittait pas des yeux le courtier qui paraissait très sûr de lui. Pas une fois, il ne s'était retourné.

Le marchand lui aligna la somme convenue.

— Rien d'autre à me proposer ?

— Pas pour aujourd'hui, assura le courtier, ne soyez pas trop gourmand. Il me reste encore quelques lots. Je vais voir vos confrères. Si nous ne nous mettons pas d'accord, je reviendrai.

— A votre disposition.

Il empocha les billets, ce qui alluma des regards d'envie chez les diggers présents, et s'éloigna tranquillement.

***

Figh revint au poste de police où il retrouva l'inspecteur Brooks.

— Vous m'avez affirmé tout à l'heure que Keetman avait des papiers en règle. Les avez-vous vérifiés ?

— Pas moi, chef, mais un de mes collègues.

— Et qu'est-ce qu'il a remarqué ?

— Rien de particulier à ma connaissance.

— Eh bien ! votre collègue ne sait pas lire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que les papiers de Daniel Keetman sont faux !

— Oh !

— Oui, mon ami, ou tout au moins truqués. Moi aussi j'ai pris mes renseignements. Quel âge, d'après vous, a ce Keetman ?

— Trente-cinq ans, environ.

— Jusque-là, je suis d'accord. Et il vient ?

— D'Angola, je crois.

— Tout cela est exact, mais écoutez bien : Daniel Keetman, le vrai, est décédé l'année dernière à Angola et il était âgé de soixante-cinq ans. Concluez vous-même.

Un gardien entra sans frapper.

— Une dame vous demande, patron.

— Faites-la entrer... Miss Fox, je suis ravi de vous revoir. Un ordre à donner et je suis à vous.

— Je vous en prie.

— Quant à vous, mon garçon, reprit le chef de police en s'adressant à son collaborateur, vous allez filer de ce pas au marché. Vous y êtes inconnu. Profitez-en pour proposer un lot de diamants au fameux Keetman.

— J'ai compris, chef, le trap...

— C'est ça, mais en douceur, hein ? A cause de la presse qui, depuis quelque temps, se paie le luxe d'être humanitaire. On aura tout vu.

Une fois seul avec Edith, le chef du « Diamond Detec-

tive Department » lui confia qu'il pensait être enfin sur une bonne piste et que le dénommé Keetman devait dépendre de cette F. N. I. qui leur causait tant de soucis.

Le policier n'était pas fâché de se faire valoir aux yeux d'Edith ; c'est la raison pour laquelle il l'avait priée de le rejoindre.

En quelques mots, il lui expliqua ce qu'il entendait par « trap », manœuvre plus ou moins licite que pratiquent des agents provocateurs chargés d'appâter les suspects en leur offrant des pierres à des prix défiant toute concurrence.

— La police ne se fait pas en gants blancs, ajouta Figh. Je sais que le « Criminal Procedure and Evidence Act » (1) prohibe ces pratiques qu'il juge immorales. Mais je passe outre et, à défaut de la morale, la justice s'en trouve bien. A propos, miss Fox, j'ai interrogé les moricauds de la de Vaars qui ont été arrêtés cette nuit lors du soulèvement. Une bande d'abrutis manifestement incapables d'avoir conçu une opération de cette envergure.

— Je le crois aisément, approuva Edith. Mais qui est derrière ? Qui tient les ficelles ?

— Peut-être la F. N. I., comme vous le suggériez ce matin ? Je pense que d'ici peu nous serons fixés.

Une heure après, le policier était de retour.

— Eh bien ? s'enquit Figh.

— Je puis parler devant madame ?

— Puisque je vous interroge... Alors ?

— Rien à faire, chef, Keetman est resté muet.

Et il lui conta son échec. Le courtier avait décliné toutes les propositions, même les plus alléchantes, pré-

---

(1) Loi codifiant les formes selon lesquelles on doit procéder en justice criminelle.

tendant avoir horreur de tout ce qui n'était pas parfaitement licite. Bien plus, au nom des principes, il avait très sévèrement jugé la conduite de son interlocuteur. C'est tout juste s'il n'avait pas menacé de le dénoncer à la police.

— Je vois, éclata Figh, Keetman s'est proprement moqué de vous. Vous vous êtes fait rouler comme un collégien, mon ami.

— Mais, chef...

— N'en parlons plus.

Dans le fond, il était horriblement vexé. Quelle opinion allait avoir miss Fox de ses capacités ? Il marchait de long en large, en quête d'une solution. Soudain, il s'arrêta et comme se parlant à lui-même :

— Nom de nom ! J'en aurai le cœur net...

Puis, se tournant vers son subordonné :

— Inutile de moisir ici, nous sommes brûlés.

— Je le crains, patron.

— Hum ! Puisque vous n'êtes bon à rien, je me charge du bonhomme. Il y a de grandes chances de le rencontrer chez Father Providence, n'est-ce pas ?

— Oui, après le marché, les trafiquants ont coutume d'y aller boire un verre.

— Parfait, allons-y, nous aussi, ou plutôt non. Vous, restez à Barkly-West et allez faire un tour chez Keetman. Vous savez où il demeure ?

— Derrière le *Town Hall.*

— Compris, hein ? Pas d'histoires. Vous n'avez pas de mandat de perquisition. Si on vous questionne, vous êtes venu en ami... Téléphonez-moi le résultat, ce soir, à huit heures.

. . . . . .

Lorsque John Figh, accompagné d'Edith, fit son entrée dans le bar de la Providence, il se produisit un

certain remous parmi les consommateurs, plus nombreux encore que d'ordinaire.

Pour que le chef de police se dérangeât lui-même, pensèrent-ils non sans raison, il fallait qu'il y eût un motif impérieux.

— Sûr qu'il vient pour quelqu'un ! marmonna un individu.

— Oui, mais pour qui ? chuchota son voisin, assez peu rassuré.

Un autre s'approcha de Father Providence et lui parla à l'oreille.

— C'est bon. J'y vais, fit l'aveugle.

Il s'approcha du policier.

— Bonjour, chef. Quelle bonne surprise de vous voir dans mon établissement ! Vous êtes rare comme les beaux jours. Je m'en plaignais encore hier à ma nièce. Mais vous n'êtes pas seul ? ajouta-t-il, jouant l'étonné.

Edith s'annonça.

— Miss Edith Fox ! J'ignorais absolument que vous vous connaissiez. Que le monde est petit quand même !

— Je vous l'avais dit, déclara Edith à Figh lorsqu'il se fut éloigné. J'ai eu grand tort de me montrer ici avec vous. Me voici compromise à présent.

— Vous vous faites des illusions, miss Fox, mais le premier jour de votre arrivée, vous étiez déjà repérée. Je le sais par nos indicateurs.

— En ce cas, autant en prendre mon parti.

— Parbleu ! Il est mille fois préférable pour vous d'être avertie. Vous vous abusiez vous-même. Tenez, regardez du côté de la sortie, sans avoir l'air de rien. Depuis que je suis entré ici, c'est un véritable exode.

Tous ceux qui n'avaient pas la conscience absolument tranquille éprouvaient, en effet, le besoin d'aller prendre un peu d'air. Figh désigna à Edith quelques-uns des

consommateurs les plus dignes d'intérêt, c'est-à-dire les individus objets d'une particulière surveillance, les repris de justice les plus notoires, les suspects les plus dangereux.

— Tenez, celui-là qui d'une main tremblante déguste à petites gorgées sa purée verte...

— Le grand assez voûté qui fourrage les broussailles de sa barbe ?

— Oui, eh bien, c'est une vieille connaissance : Jacob Sneek. Il a été inculpé jadis dans une vilaine affaire de viol. Faute de preuve, il a sauvé sa tête. Depuis, il a quitté la ville et vit dans la brousse avec une négresse. Il fait de l'élevage, paraît-il. Et cet autre, là, à droite, qui ronge ses ongles sans arrêt, c'est un ancien...

Un grand gaillard bien découplé interrompit la conversation :

— Mes hommages, miss Fox.

Edith le reconnut tout de suite.

— Monsieur Stürler, enchantée de vous revoir. Vous vous connaissez ? dit-elle à Figh.

— Je crois bien.

Les deux hommes se serrèrent la main sans sympathie.

— Mais vous-même, s'enquit le chef de police, comment se fait-il que...

— Wil Stürler et moi nous sommes connus sur le bateau.

— Rien là de très mystérieux ! déclara Stürler avec cette voix coupante, ironique qui était sienne.

Il fit signe à des amis qui passaient.

— Je vous rejoins dans un instant. Mes nouveaux associés, Hans Südenheim et sa femme Kate, dit-il en les désignant à Edith. Quel beau couple, hein ?

On ne pouvait que l'approuver. Jeunes tous deux, de grande taille, les cheveux blonds, les yeux d'un bleu

très pâle, on aurait pu aisément se méprendre et les croire frère et sœur.

— Ils habitent Lüderitz, dans le Sud-Ouest Africain.

— Et comment vont les affaires, Stürler ?

— A merveille, monsieur Figh. Comme c'est aimable à vous de vous en inquiéter! Je suis très touché, très...

— Quoi de plus naturel ? reprit Figh sur le même ton. Les marchands d'alcool ont droit à toute notre sollicitude.

— La vente des spiritueux n'est pourtant pas, que je sache, interdite aux Blancs ?

— Aux Blancs, non.

— Je ne vends jamais aux nègres, dit Stürler, sèchement. Vous le savez d'ailleurs fort bien.

— A propos, ne serait-ce pas vous, par hasard, qui auriez fourni de l'alcool à ces bandits qui ont saoulé les ouvriers de la de Vaars ?

— Je n'ai pas de bandits dans ma clientèle, sélectionnée avec le plus grand soin, répliqua Stürler. Tous mes banquiers vous le diront. Mais je vais rejoindre mes amis. A un de ces jours, miss Fox. Ravi de vous avoir retrouvée en si bonne compagnie.

Et il s'éloigna, son éternel sourire crispant sa face balafrée.

— Encore un gaillard assez suspect ! confia Figh à Edith, qui sans mot dire avait assisté à ce duel oratoire.

Et il lui raconta que Wil Stürler, Allemand d'origine, était connu dans le Sud-Ouest Africain où, depuis la fin de la guerre, il menait contre l'Union une violente campagne, tant par la plume que par la parole. Puis, brusquement, il cessa toute activité politique, ce qui semblait assez surprenant.

— Bonjour, les gars! s'écria un nouvel arrivant qui saluait à la ronde toute l'assistance.

— Daniel Keetman, murmura Figh.

Il serrait des mains, tapait sur l'épaule de ses copains, familier et jovial.

Figh l'interpella :

— Venez donc prendre un verre avec nous ?

— Mais...

— J'ai un mot à vous dire, Keetman. Vous savez qui je suis, je pense ?

— Non.

Le chef de la police se fit connaître. L'autre s'assit à la table, de mauvaise grâce.

— Je n'ai rien à me reprocher et je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Oh ! un simple petit renseignement.

— Soit, mais faites vite. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer et...

— Ce ne sera pas long. Dites-moi simplement d'où provient le lot de diamants que vous avez vendu ce matin, à Barkly West ?

— De chez Mills, le digger de Good Hope.

— Et quand vous l'a-t-il remis ?

— Ce matin, chez lui, à sept heures.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— C'est faux.

— Je ne permets pas...

— Mills a été arrêté hier soir pour recel.

Keetman blêmit. Il serra les dents.

— Attendez, au fait... Je me rappelle... Ce n'est pas ce matin qu'il m'a remis le lot, mais hier, à la cantine de la gare. J'ai des témoins d'ailleurs, et...

— Allons, pas d'histoires, Keetman. Suivez-nous. Passez devant, miss Fox, je vous en prie.

VIII

John Figh tenait beaucoup à ce que miss Fox assistât à l'interrogatoire de Keetman. De retour dans son bureau, il décrocha le récepteur :

— Introduisez Daniel Keetman.

Puis s'adressant à Edith :

— L'histoire Mills est une trouvaille, ne pensez-vous pas ? dit-il en se rengorgeant.

— Voulez-vous dire par là que vous l'avez inventée ?

— De toutes pièces, miss Fox, ajouta-t-il en riant bruyamment. Qu'est-ce que je risquais, d'ailleurs ?

— De nuire à sa réputation, de compromettre un innocent.

— Pardon, Mills a trafiqué et Keetman, à présent, le sait. A nous d'en profiter. Il ne me restera plus qu'à délivrer un deuxième mandat d'amener contre Mills et le tour sera joué. Le bluff a du bon, croyez-moi.

Un gardien introduisit le courtier. Il avait retrouvé son assurance et, avant même d'être interrogé, prit la parole :

— Me direz-vous, enfin, de quoi je suis accusé ?

— Votre prétention est parfaitement légitime, mais je tiens, auparavant, à procéder selon les règles établies Votre nom ?

— Mais... Daniel Keetman.

— Je prends note.

— Voici mes papiers. Libre à vous de les consulter.

— Plus tard. J'ai tout mon temps. Vous aussi, je pense ?

— C'est-à-dire...

— Depuis quand habitez-vous Barkly-West ?

— Un an et un mois.

— Et auparavant ?

— Angola.

— C'est curieux.

— Je ne vois pas.

— Si, très curieux car j'ai connu, à Angola précisément, un Daniel Keetman décédé l'an dernier.

— Simple coïncidence... Homonymie...

— Bon ! Je n'insiste pas. Mais revenons à notre affaire. Je vous ai appris que Mills avait été arrêté hier soir à Good Hope. Or vous avez prétendu que les pierres vous avaient été remises par lui ce matin.

— Pardon, j'ai commis une erreur de date que j'ai rectifiée spontanément. Tout le monde peut se tromper.

— Oui... oui...

Figh lança un clin d'œil à Edith.

— Le malheur pour vous, c'est que Mills — je le sais — fais partie de la F. N. I.

— Première nouvelle. Pour moi, Mills est un digger qui exploite régulièrement ses claims. Si vous essayez de me faire marcher, vous perdez votre temps. Je n'ai rien à me reprocher, rien du tout. En voilà assez !

L'homme se défendait bien. Figh, un instant démonté, reprit :

— Pourquoi vous mettre en colère ? Ce n'est pas le fait d'un innocent. Allons, Keetman, un bon mouvement, on vous en tiendra compte... Avouez donc que vous appartenez à la bande, ça vaudra mieux pour vous.

— Jamais ! C'est faux !

— Vous dépensez trop d'argent depuis quelque temps. Ce n'est pas normal.

— Mes affaires marchent bien.

— Mieux qu'à Angola, hein ?

— Quoi ?

— Allons, assez ! Votre état-civil est faux, je le sais. Vous êtes incapable de me prouver le contraire.

— Je n'ai rien à prouver du tout. Je vous ai déjà offert de vérifier mes papiers. Prenez-en connaissance.

John Figh les examina attentivement.

— Demain nous reprendrons cet interrogatoire.

— Si vous voulez. Je puis disposer ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Eh bien ! rentrer chez moi, à Barkly-West...

— Vous voulez rire.

— Mais...

— Vous coucherez ici, mon garçon.

— En prison ?

— Le vilain mot ! Vous n'êtes pas même encore inculpé.

— Justement. De quel droit ?

— Mais en état d'arrestation préventive. Article trente-sept du règlement.

— C'est de l'abus de pouvoir. Vous n'avez aucun motif pour me retenir.

— Usage de faux papiers. C'est amplement suffisant. En vingt-quatre heures, je vais faire vérifier votre identité.

A ces mots, Keetman se troubla. Il regarda fixement le chef de police dont le visage était fermé, impénétrable.

— A moins que vous n'ayiez quelque chose à me dire ? ajouta celui-ci, après un temps.

L'homme ne répondit rien. Il se leva, arpenta la pièce à grandes enjambées, puis se rassit.

— Je peux fumer ?

— Si cela ne dérange pas mademoiselle, très volontiers.

Edith fit un geste d'approbation.

— Du feu ?

— Merci.

Il tirait sur sa cigarette à larges bouffées. Il s'énervait visiblement.

— Si je parle, on m'en tiendra compte, au moins ?

— C'est l'usage.

Il retira sa cigarette de ses lèvres, l'écrasa sur un cendrier, puis :

— Voilà : je ne me nomme pas Keetman. De toutes façons vous l'apprendrez, alors autant que ce soit par moi. Je leur avais bien dit que ça se saurait un jour ou l'autre. La poisse me poursuit. Y a rien à faire... Mon nom est Blonstein, ajouta-t-il, Peter Blonstein, de Capetown. J'ai écopé de deux ans pour... Au fait, ça n'a pas d'importance.

— Je ne suis pas curieux.

— En sortant de prison, j'ai reçu une lettre non signée...

Et il raconta tout. Dans cette lettre, on lui écrivait qu'il était brûlé, que jamais plus il ne trouverait à s'employer, que, s'il ne voulait pas crever de misère, il ne lui restait que la ressource de quitter le pays. Tout seul, ajoutait l'auteur de la missive, on ne réussit jamais à cause des risques qui sont trop grands. Son arrestation en était la preuve. Par contre, s'il voulait assurer son avenir, il n'avait qu'à accepter de faire partie d'une organisation puissante, lui garantissant un traitement avantageux, une association secrète dont les adeptes

eux-mêmes ignoraient le fonctionnement. Il lui suffisait de se conformer aux instructions reçues et d'exécuter fidèlement les consignes sans chercher à en comprendre le sens.

— Sur le moment, déclara Blonstein, j'ai cru à un piège que me tendait la police et j'ai déchiré la lettre... Pendant des semaines et des semaines, j'ai cherché du travail. Toutes les portes se fermaient devant moi. Je n'avais pas de certificats, ça paraissait louche évidemment. J'avais beau inventer des histoires, raconter que pendant deux ans j'avais vécu sur mes économies, personne ne me croyait, habillé comme j'étais. Pour manger, j'ai fait de tout, j'ai été cireur, déchargeur, docker, vendeur de journaux. Je crevais de faim... Et toutes les semaines, la même petite lettre anonyme qui m'offrait une situation, un nom. Je n'avais à m'occuper de rien. Tout était prévu. Un jour que j'étais à bout, j'ai accepté. On m'avait donné rendez-vous le soir, dans un jardin public. Quelqu'un est venu qui m'a parlé gentiment. Je l'ai écouté...

— Et depuis ?

— Je fais ce qu'on me dit.

— Quoi ?

— Des choses.

— Quelles choses ?

— Vous le savez bien. J'ai une licence en règle. J'écoule les diamants sur le marché.

— Des diamants volés ?

— Ceux qu'on m'envoie.

— Qui vous les expédie ?

— Je n'en sais rien.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je vous répète que je n'en sais rien.

— A d'autres !

— Parole d'honneur ! Au point où j'en suis...

Il semblait sincère. Absolument. Figh et Edith se concertèrent. Leur opinion concordait : Blonstein leur avait dit tout ce qu'il savait. Et ce qu'il savait était bien maigre. Celui qui était à la tête de la F. N. I. avait tout prévu, ne laissant rien au hasard, transmettant ses ordres anonymement, manœuvrant ses troupes comme des pions sur un échiquier.

L'inspecteur Brooks demanda à parler à son chef. Figh le fit entrer. Il revenait de Barkly-West où il avait perquisitionné chez Blonstein qu'il appelait Keetman. Il dit quelques mots à l'oreille de Figh.

— Vous pouvez parler tout haut.

— Je n'ai trouvé que ça.

Le policier tendit à son chef une caisse qui avait dû contenir des fruits, un cageot vide garni de papier d'emballage vert.

— Ce qui m'a intrigué, c'est qu'il y en avait une cinquantaine de semblables dans la chambre de cet individu.

— Vous avez très bien fait de les apporter, dit Figh.

Puis, se tournant vers l'autre :

— Vous aimez trop les fruits, mon ami.

L'homme ne répondit pas. Il était écroulé sur sa chaise, anéanti.

— Allons, avouez que c'est là dedans que vous receviez les pierres ?

Blonstein fixait le sol d'un regard morne, absent.

— Oui, grommela-t-il entre ses dents.

L'officier de police se frotta les mains. Il exultait de joie.

— Emmenez-le, dit-il à l'inspecteur.

Le misérable se leva machinalement et suivit le

policier, le dos courbé, les bras ballants, la tête basse.

— La réaction, miss Fox ! s'exclama Figh. Ils sont tous comme ça, après. N'empêche que je l'aurais cru plus fort.

— Bien joué, lieutenant ! affirma Edith. Tous mes compliments. Et à présent, qu'allez-vous faire de lui ?

— L'écrouer, parbleu !

— Ah !

— Je n'ai pas le choix.

— Moi, à votre place, je n'agirais pas ainsi.

— Comment, alors ?

— Je le laisserais en liberté.

Et miss Fox développa sa pensée. L'arrêter, c'était donner l'alerte. Pour la première fois qu'enfin l'on tenait un des membres de la F. N. I. il fallait se servir de lui adroitement et par lui, si possible, remonter à la source.

— En somme, miss Fox, vous me conseillez de le relâcher ?

— Sous certaines conditions bien définies, oui !

— Le risque est gros.

— Je n'en suis pas si sûre que vous. A présent que vous l'avez démasqué, il ne lui reste qu'une ressource : changer de camp, c'est-à-dire marcher à vos ordres.

— Oui... évidemment.

— Surveillé par vos services, si même il lui prenait fantaisie de vous trahir, il serait vivement remis sous clef.

— C'est certain.

— Alors ? Ce peut être flatteur pour vous d'annoncer son arrestation, mais à quoi cela vous avancerait-il ? Je suis convaincue, pour ma part, que ce que Blonstein sait ou rien...

John Figh réfléchit quelques minutes, puis :

— Après tout, dit-il à Edith, pourquoi pas ? Votre

thèse est audacieuse, mais je l'adopte. Tentons notre chance.

Il fit revenir Blonstein et lui exposa en quelques mots le projet.

L'autre l'écouta, puis :

— J'accepte, dit-il sans se faire prier. D'ailleurs, c'est la seule façon pour moi de sauver ma peau. Tout à l'heure vous m'avez possédé. S'ils apprenaient que j'ai mangé le morceau, ils ne me rateraient pas.

— Sans aucun doute.

— Que dois-je faire ?

— Rien. Rentrez chez vous tranquillement. Si on vous interroge, vous direz que j'ai essayé de vous faire parler, mais que vous n'aviez rien à vous reprocher et que je l'ai reconnu.

— Compris.

— A partir de maintenant, vous êtes des nôtres. Vous savez ce que cela veut dire, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Dès que les autres vous feront signe, prévenez-nous aussitôt par téléphone. Avertissez-nous également au premier envoi de fruits.

— Bon.

— Et n'essayez pas de jouer sur les deux tableaux, hein ? ou cette fois, c'est nous qui ne vous raterons pas...

. . . . . .

Il était tard lorsque Edith quitta l'hôtel de police.

En rentrant chez elle, elle rencontra Chris Ansen et le mit aussitôt au courant de tout.

Celui-ci, extrêmement intéressé, l'accompagna jusque chez Father Providence.

Afin d'éviter de traverser le bar, Edith passa par la fruiterie.

Ansen en profita pour acheter quelques poires. Sarah, la nièce du patron, les emballa et remit le paquet à Ansen qui prit congé.

— Allons, au revoir, miss Fox, et à bientôt.

— Je vous accompagne, répliqua la jeune femme.

— Mais...

— Il fait si bon ce soir qu'une promenade me fera grand bien.

Et dès qu'ils furent dehors :

— Avez-vous remarqué l'emballage ? Il est identique à celui des envois de fruits découverts chez ce Blonstein dont je viens de vous parler. Mêmes caisses, même papier, même couleur. Comme c'est étrange, monsieur Ansen !

— Tout doux, miss Fox, ce n'est pas là une preuve.

— Il faut néanmoins prévenir la police aussitôt. Je retourne chez Figh.

— Inutile, vous risquez de ne plus le trouver. D'ailleurs, il dîne ce soir à la maison avec les Sander. Comptez sur moi. Je le mettrai au courant.

IX

En descendant de sa chambre, le lendemain matin, Edith rencontra John Figh attablé, seul, au bar devant un substantiel petit déjeuner.

— Je vous attendais, miss Fox, dit-il. Vous prenez le breakfast avec moi ?

— Volontiers.

Il n'y avait encore personne dans la salle, si ce n'est Sarah qui lavait le plancher en chantant à tue-tête.

— Chris Ansen, énonça le policier, m'a fait part de votre découverte. Très intéressant, miss Fox.

— Est-ce bien sûr ? Je me suis demandé, cette nuit, si je n'avais pas, sur le moment, attaché trop d'importance à un fait insignifiant en soi.

— Miss Fox, vous savez aussi bien que moi qu'en matière d'enquête, ce sont parfois les détails les plus infimes qui nous apportent la solution.

— En effet.

— Vous êtes certaine de la couleur des emballages de Father Providence ?

— Certaine. Ils sont verts et semblables en tous points à ceux qui ont été trouvés chez Blonstein.

— D'après vous, le vieux n'utilise que ceux-là ?

— Je le pense.

— Eh bien, cette coïncidence m'ayant intrigué, j'ai tenu à m'en assurer par moi-même.

— Vous avez fort bien fait.

— Je suis allé à la fruiterie acheter quelques pêches. Voici le paquet : constatez.

Le papier qui enveloppait les fruits était rouge.

— Par exemple ! s'écria Edith. Ils n'ont pas mis longtemps à changer la couleur de leurs emballages.

— Chut ! Ecoutez...

On percevait distinctement le bruit d'une canne frappant le sol.

— Father Providence !

— Qui m'appelle ?

— Moi, John F...

— Ah ! monsieur Figh. Que vous êtes matinal ! Et miss Fox est avec vous ?

— Venez donc vous asseoir à notre table.

— C'est trop d'honneur pour moi, répliqua l'aveugle.

— Father Providence, je n'irai pas par quatre chemins. Ecoutez-moi. Hier, au hasard d'une perquisition, j'ai découvert des colis de fruits suspects. Or, ceux-ci semblent provenir de chez vous.

— De chez moi ? Est-ce possible ?

— Je le crains.

— Expliquez-vous, monsieur Figh.

— Eh bien ! voilà : j'ai tout lieu de croire qu'ils servent à transporter des diamants clandestinement.

— Oh ! monsieur Figh, vous connaissez ma réputation. Personne n'est plus consciencieux que moi.

— Admettons un instant que le trafic s'accomplisse à votre insu.

— C'est impossible. Ma nièce Sarah et moi-même, nous surveillons toutes les expéditions.

— Pourriez-vous me confier un instant votre livre de commandes ?

— Volontiers. Sarah va vous l'apporter tout de suite.

John Figh vérifia attentivement tous les noms des clients inscrits ; celui de Daniel Keetman n'y figurait pas.

— Encore un mot, Father. Utilisez-vous toujours le même papier d'emballage ?

Le vieux prit un temps de réflexion, puis :

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Quand il est épuisé, j'en commande du nouveau et...

— De quelle couleur ?

— Comment le saurais-je ? Vous oubliez que je ne suis qu'un pauvre aveugle, monsieur Figh ? Et la couleur du papier a si peu d'importance! Pourvu que je vende mes fruits, n'est-ce pas ?

— C'est juste... c'est juste.

— Ah ! vous me faites beaucoup de peine. Me soupçonner, moi ?

— Je n'ai pas dit cela. Et mon devoir...

— Est de tout connaître, je sais, mais de là à imaginer que je pourrais être de l'autre côté de la barricade, alors qu'en toute occasion... Je puis parler devant miss Fox ? ajouta-t-il en souriant.

— Mais oui.

— On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Vous oubliez, chef, que je vous ai déjà rendu pas mal de petits services.

— Je n'oublie rien.

— Ici, forcément, on sait des choses. Il passe tant de gens! ajouta-t-il comme pour s'excuser aux yeux d'Edith.

Il soupira, prit un temps, puis :

— Combien en ai-je signalé dont on m'annonçait le lendemain l'arrestation! Et en guise de remerciements que j'attends toujours, soit dit sans rancune, voilà qu'on me suspecte, moi. Ce n'est pas bien, non, ce n'est pas bien.

— Ne le prenez pas ainsi, Father Providence.

— Allons ! C'est oublié, n'y pensons plus. Et tenez, pour vous prouver que je suis beau joueur, écoutez-moi : vous connaissez Fazi le Malais ?

— Un peu.

— Le petit aux cheveux raides comme des fils de fer, vous savez ?

— Oui.

— Au fait, miss Fox le connaît aussi.

— Comment cela ? s'écria le chef de police avec étonnement.

— Je ne connais personne de ce nom, ajouta Edith.

— Mais si, c'est ce type en chemise rouge avec qui vous parliez ici même, le jour de votre arrivée...

— Et à qui vous avez dit de décamper ?

— Celui-là même. Ce n'était pas une relation pour vous. Eh bien ! chef, moi à votre place, je le surveillerais.

— Merci du renseignement.

Father Providence ajouta qu'il n'était pas éloigné de croire que Fazi le Malais en savait long sur le soulèvement de l'autre nuit à la mine.

John Figh se leva. A quoi bon prolonger l'entretien ? L'aveugle le raccompagna ainsi qu'Edith jusque sur le pas de sa porte.

— Si je savais quelque chose au sujet des caisses, leur confia-t-il, je vous préviendrais aussitôt.

— J'y compte bien.

— Sans vouloir faire de tort à l'honorable corpo-

ration dont je suis vice-président, ajouta-t-il, il y a tant de fruitiers dans la région qu'il peut bien s'y glisser une brebis galeuse !...

— Le vieux est très fort, déclara peu après le chef de police.

— J'en conviens, reconnut Edith, ce qui ne m'empêche pas de croire à sa culpabilité possible.

— Il n'y a, hélas ! aucun moyen de le prouver.

— Et vous avez besoin de lui.

Figh, sans relever l'allusion, poursuivit :

— En tout cas, miss Fox, si vos soupçons étaient justifiés, cet incident nous apporterait une nouvelle et éclatante confirmation de l'admirable service de renseignements dont disposent nos adversaires.

— Ce Malais du nom de Fazi qu'a dénoncé l'aveugle, l'estimez-vous suspect ? s'informa Edith.

— Oui, et c'est pourquoi j'attache du prix aux révélations de Father Providence. Fazi le Malais, si mes souvenirs sont exacts, est employé chez Jacob Sneek, un éleveur qui a eu jadis des démêlés avec la justice à propos d'une affaire de mœurs. Il vit dans la brousse non loin de Wonderland, au nord de Hoopstad, dans l'État libre de l'Orange.

Figh ajouta que toute cette région du Wonderland, peuplée d'éleveurs paisibles aux mœurs familiales, avait été envahie depuis quelque temps par une bande d'aventuriers de réputation douteuse. Or rien ne semblait justifier leur venue dans cette contrée où jamais n'avait été décelée la moindre parcelle d'or ou de diamant. Figh, l'ayant appris, avait alerté la police locale qui surveillait certains d'entre eux, en particulier Jacob Sneek et un nommé Pat Mosen qui, se livrant effectivement à l'élevage des moutons, n'avait aucune raison apparente d'entretenir des relations avec des trafiquants notoires.

Edith, vivement intéressée, accompagne Figh jusqu'au bureau de police.

Ils vont y pénétrer lorsque l'inspecteur Brooks, très ému, se précipite au-devant de son chef.

— Qu'y a-t-il, vieux ?

— Oh ! patron, on vous cherchait partout.

— Allons, vite, parlez !

— Daniel Keetman a été assassiné.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— ...Cette nuit, chez lui, à Barkly-West.

— Avez-vous des détails ?

— On a trouvé Keetman mort sur son lit, vers sept heures ce matin.

— A-t-on envisagé le suicide ?

— Impossible, chef, il a été tué d'un coup de couteau. D'ailleurs, sur sa poitrine, on a trouvé ceci.

Et l'inspecteur tendit une carte ensanglantée sur laquelle étaient inscrites ces simples lettres : F. N. I.

X

La nouvelle du meurtre de Daniel Keetman, alias Bronstein, troubla profondément Edith. Jusqu'ici, elle tenait les membres de la F. N. I. pour des individus redoutables et décidés à tout pour atteindre leurs buts, mais elle se refusait à voir en eux des criminels. Et soudain, ils s'étaient montrés tels qu'ils étaient en réalité, c'est-à-dire de vulgaires assassins.

L'attentat commis à Dunkerque contre Philippus Osterdrecht était d'abord apparu à Edith comme un acte isolé, accompli spontanément par un complice ayant perdu la tête. Mais, cette fois, il lui fallait se rendre à l'évidence. Elle avait sous-estimé la férocité de ses adversaires qui, pour mener à bien la fraude, n'hésitaient pas à tuer, si cela devait servir leurs desseins. Enfin, l'exécution de Keetman, précipitamment ordonnée, impliquait l'intervention de complaisances innombrables.

Jamais encore, Edith n'avait été aux prises avec une organisation aussi puissante, étendant ses ramifications sur tout le territoire telle une pieuvre aux monstrueux tentacules. Plus que jamais, il lui fallait se méfier de tout et de tous.

Elle avait l'horrible impression d'être peu à peu enserrée. L'angoisse la prenait à l'idée de ne pouvoir se

confier à personne dans ce pays où les secrets les mieux gardés étaient aussitôt éventés et la sensation de son isolement, sur cette terre étrangère, l'accabla soudain.

C'est dans cet état qu'elle reçut une lettre de sir Eric Sander, président de la de Vaars, qui lui renouvelait toute sa confiance.

La lettre était brève, explicite, mais révélait à qui savait lire entre les lignes l'émotion grandissante du Syndicat devant l'impudence et l'audace des fraudeurs.

Sans tarder, Edith décida d'aller s'entretenir de la situation avec James Sander qu'elle devait justement retrouver ce soir-là, à dîner, au club.

Elle avait besoin d'une présence humaine et c'est lui qu'elle avait choisi comme étant, par sa situation même, celui à qui elle pouvait, *à priori*, accorder le maximum de confiance.

Lorsqu'elle aborda Sander, elle avait retrouvé tout son équilibre.

Celui-ci paraissait très affecté du drame qui avait coûté la vie à Keetman. Il prit connaissance de la lettre de son père dont il approuva les termes.

— Sir Eric signale que sur le marché européen les offres de pierres seraient plutôt en régression, lui dit Edith.

— Cela prouve que nos adversaires ont changé de tactique. Les risques et les frais devaient être trop élevés. Ils préfèrent liquider leurs lots, ici, sur place.

— Pour vous, à la de Vaars, le résultat est le même, n'est-ce pas ?

— Hélas ! les trafiquants ont un acheteur certain : nous.

— Ainsi, en fin de compte, vous vous trouvez dans l'obligation de racheter les diamants qui vous ont été volés ?

— Comment faire autrement ? La morale n'a rien à voir là dedans. Un seul but nous guide : maintenir les cours, empêcher par tous les moyens qu'une seule pierre soit vendue au-dessous de sa valeur. Et les trafiquants le savent bien qui spéculent sur ce fait pour gagner à tous coups.

— Leur chance n'aura qu'un temps, monsieur Sander.

— C'est notre seul espoir, miss Fox, et nous comptons tous sur vous, pour triompher d'eux. Mais voici ma femme qui vient nous chercher.

— Vous savez qu'il est plus de huit heures, leur déclara Dinah Sander. Nos amis doivent s'impatienter.

— Venez miss Fox, un bon dîner au club chassera, pour un temps, nos soucis.

***

C'est ce soir-là qu'un curieux hasard, un incident minime auquel, tout d'abord, elle n'attacha que peu d'importance, révélèrent à Edith un fait étrange.

Le Country-Club où a coutume de se réunir la société de Kimberley est un cercle sportif situé à quelques milles de la ville ; il possède une piscine, des courts de tennis et un terrain de golf semé de gazon spécialement importé d'Ecosse.

Le dîner, qui s'achevait, était servi par petites tables sur une terrasse dominant la campagne. Il y avait là, réunis autour de James et de Dinah Sander, Edith Fox, Donald Warwick, directeur du *Kimberley's News*, et Lilia Van Dorp, cette étrange et séduisante jeune femme qui devait sans doute à son ascendance afrikander ce charme troublant qui émanait de sa personne et s'imposait aux hommes, indépendamment d'elle.

Des couples, au son d'un orchestre nègre, dansaient sur une piste lumineuse qui projetait leur ombre sur les murs blancs.

Toute l'assistance était joyeuse, insouciante. Seule, la belle Afrikander ne semblait pas participer à l'allégresse générale, et l'on ne manqua point d'en attribuer la cause à l'absence remarquée de Douglas Milton, ce jeune officier qui passait pour le plus officiel de ses soupirants.

Elle qui, d'ordinaire, exhibait d'audacieuses toilettes. portait une petite robe très simple. Enfin, à l'étonnement de tous, elle ne dansa point de toute la soirée, déclinant les offres empressées de ses danseurs habituels.

Vers dix heures, prétextant une migraine, elle se leva, s'excusant de se retirer si tôt.

— Migraine diplomatique, plaisanta le vieux journaliste.

— Gageons qu'elle porte un nom d'homme ! surenchérit James.

— Pas du tout, rétorqua Lilia, je me sens un peu fatiguée et...

— Voyons, James, ne taquine pas notre amie, intervint Dinah.

— Si quelque lieutenant de notre connaissance était ce soir parmi nous, reprit James sans écouter sa femme, la migraine de Lilia s'évanouirait comme par enchantement.

— Toutes nos amitiés à ce cher vieux Douglas Milton, ajouta Warwick.

— Je les lui transmettrai...

— Alors, vous avouez, cachottière ?

— Puisque vous m'y forcez, j'avoue, répondit Lilia en riant, mais je me sauve. Au revoir, tout le monde.

Je vous téléphonerai demain matin, chérie, dit-elle à Dinah.

— J'y compte bien.

Et cinq minutes après, Douglas Milton, qui était bien la dernière personne que les Sander et leurs convives s'attendaient à voir apparaître, fit son entrée au club.

Une certaine gêne s'empara d'eux, gêne qu'ils dissimulèrent sous les formules banales de politesse.

Mais devant l'officier qui était leur ami, ils ne firent, ce soir-là, aucune allusion à Lilia.

. . . . . .

Edith, qui éprouvait le désir de faire quelques pas à pied, rentrait toute seule à l'hôtel lorsque soudain, d'un bar assez ordinaire, elle vit sortir Lilia Van Dorp accompagnée d'un petit homme que, sur le moment, elle ne reconnut pas. Intriguée, la jeune femme se dissimula dans une encoignure de porte. Lilia et son compagnon échangèrent quelques mots, puis elle monta dans sa voiture et s'éloigna.

Edith prit l'individu en filature. L'autre marchait assez vite et elle dut accélérer l'allure pour ne pas le perdre. Il ne se retournait toujours pas, ce qui empêchait Edith de l'identifier. Or, elle y tenait absolument. Pourquoi ? Elle n'en savait trop rien elle-même, mais une sorte de pressentiment l'incitait à agir ainsi. Une fois de plus, elle se fiait à son instinct, le plus précieux de ses indicateurs.

Finalement, l'homme s'arrêta pour allumer une cigarette. Edith pressa le pas et, à la lueur d'un réverbère, elle reconnut ses traits. Celui que la belle Afrikander venait de quitter était Fazi le Malais qu'Edith connaissait pour l'avoir rencontré au bar de la Providence,

Fazi le Malais qui entretenait des relations avec un repris de justice dont sur le moment elle ne se rappela plus le nom et qui vivait dans la brousse, quelque part, du côté de Wonderland.

Les souvenirs d'Edith se précisaient : c'était lui que la police surveillait étroitement, surtout depuis que Father Providence l'avait dénoncé comme ayant trempé dans l'affaire du soulèvement de la mine de Vaars.

***

Cette découverte providentielle émut la jeune femme à tel point que, le lendemain matin, elle décida de la signaler à John Figh sans tarder.

Puis, elle se ravisa.

Lilia, en fréquentant le Malais, se trouvait indiscutablement compromise.

Cela donnait-il à Edith le droit de s'en prévaloir pour livrer la belle Afrikander à la police ? Elle ne l'estima point et se résolut à mettre d'abord James Sander au courant de ce fait nouveau.

Sur le moment, celui-ci crut à une méprise d'Edith qui dut insister pour le convaincre.

— Je les ai vus ensemble. Aucun doute n'est possible.

— Miss Fox, c'est d'une gravité...

— Que je ne me dissimule point, croyez-le, mais enfin Lilia Van Dorp est votre amie, c'est chez vous que je l'ai connue et je n'ai voulu agir qu'en parfait accord avec vous.

— Je vous en remercie, mais seul compte pour moi le succès de votre enquête et toute considération amicale doit s'effacer devant cela.

— Remarquez qu'il ne s'agit encore que d'une présomption.

— Qui se ressemble s'assemble. Le dicton est toujours vrai.

— D'autre part, le Malais lui-même n'est que présumé coupable.

— Je sais... je sais...

James réfléchissait, visiblement soucieux et tourmenté.

— Pauvre Douglas ! dit-il au bout d'un instant, comme il va souffrir, si nos craintes se trouvent confirmées ! Je l'attends d'une minute à l'autre. Vous savez qu'il est très amoureux d'elle ?

— On me l'a dit. Croyez-vous qu'il soit opportun de lui faire part de nos soupçons ?

— Nous n'en avons pas le droit tant que nous n'aurons pas acquis la preuve de la culpabilité de Mrs. Van Dorp.

— Et à l'égard de Figh ?

— Je compte aller le voir dans la soirée.

— Lui répéterez-vous notre conversation ?

— Mot à mot.

— Joli scandale en perspective !

— Ma chère, ne faisons pas de sentiments. Si Lilia est coupable, elle doit payer, ajouta-t-il rudement.

***

Jusqu'à trente ans, Douglas Milton n'avait pas connu l'amour. Ce grand garçon chaste, fils et petit-fils de magistrats londoniens, avait quitté l'université pour entrer dans l'armée. Et il avait mené l'existence tradi-

tionnelle d'un fils de bonne famille anglaise qui partage son temps entre les devoirs de sa charge et les plaisirs mondains.

Il pratiquait beaucoup de sports, s'adonnant particulièrement aux joies de la chasse à courre. Sa distraction favorite était de retrouver au cercle ses camarades de promotion. Là, tout en ingurgitant force whiskies, ces jeunes gens bien nés, insouciants et libres, goûtaient l'agrément de se laisser vivre, n'oubliant jamais, avant de se séparer, de porter dignement un toast à la santé de Sa Majesté le roi d'Angleterre qu'ils avaient l'honneur de servir.

La vie sentimentale de Douglas était nulle. Il eût été indigne à un gentleman appartenant à l'armée de se commettre avec des créatures trop voyantes, de fâcheuse réputation.

Quant aux jeunes filles avec lesquelles il avait ébauché de timides aventures, aucune n'avait su le retenir.

Son avenir semblait définitivement assuré. Chaque mois, il touchait sa solde et d'appréciables revenus dont le montant avait été fixé, une fois pour toutes, par son honorable père. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un jour lui parvint une lettre de celui-ci dans laquelle, en termes sobres et pudiques, on lui faisait savoir qu'hélas ! il ne fallait plus compter sur les mensualités prévues, la fortune familiale ayant sombré à la suite de placements malheureux.

Sur le moment, il se refusa de croire qu'il était ruiné. Les Anglais ont, en général, une certaine lenteur de compréhension.

Pour se consoler, il but un peu plus qu'à l'accoutumée, sans rien changer à son mode d'existence et en conservant son appartement, son auto, ses chevaux, ses cotisations de cercles.

Quelques heureuses spéculations lui permirent, un certain temps, de ne modifier en rien son train de vie. Puis la chance tourna. Il perdit le peu d'argent qui lui restait, emprunta, ne put payer et fit des dettes pour rembourser ses créanciers. Un beau jour, à la suite d'un conseil de famille assez orageux, il admit enfin la nécessité d'examiner froidement sa situation : celle-ci n'était guère brillante. Il adopta le seul parti convenant à un jeune homme de son rang, celui de s'expatrier, et fixa son choix sur l'Afrique du Sud, fermement décidé à éteindre son passif dans le plus bref délai.

La loi lui permettant de prendre du service dans l'armée sud-africaine, il signa un engagement de cinq ans dans la cavalerie, en qualité d'instructeur.

Ses chefs l'avaient en grande estime ; ses amis, dont James Sander, l'appréciaient hautement et rien ne serait venu troubler le cours de sa nouvelle existence, s'il n'avait rencontré, un soir, Lilia Van Dorp dont la beauté provocante, dès le premier contact, s'imposa à lui.

Douglas, amoureux, était vaincu d'avance. D'ailleurs il n'essaya même pas de résister à cette espèce d'attirance charnelle qu'exerçait sur lui, irrésistiblement, la belle Afrikander.

Et ce matin-là, il était venu parler d'elle avec Sander.

— Comprenez-moi, James, j'éprouve pour Lilia un sentiment qui grandit chaque jour. Je ne peux plus vivre sans elle et je ne songe qu'à l'épouser. Son image me hante, me poursuit... J'aime tout en elle, son regard de jeune dieu, la grâce de son corps, le charme de son esprit et ce sourire si personnel qui suffirait à la faire acquitter d'un crime. J'aime aussi...

Les mots, toujours les mêmes, qu'expriment les amants de partout, Douglas les prononçait avec cette

espèce d'emportement qui est le signe des grandes passions.

James, ému, ne songeait, en l'écoutant, qu'au rendez-vous clandestin de Lilia avec Fazi le Malais.

Comment révéler à Douglas, sans lui faire trop de mal, les relations qu'entretenait celle qu'il aimait avec cet homme douteux ?

— Un seul point m'arrête, poursuivait le jeune officier : Lilia est riche, très riche même, si j'en crois les on-dit. Ma situation à moi, vous la connaissez. Je ne suis venu ici que pour payer mes dettes ; celles-ci ne sont pas encore toutes réglées et j'éprouve un scrupule à ne pas demander sa main avant d'avoir acquitté tout mon arriéré. Ah ! comme je la préférerais pauvre !

— Ce scrupule vous honore, mon vieux, répondit James, et puisque vous sollicitez un conseil, moi, à votre place, j'attendrais encore quelques semaines avant de me déclarer, quelques semaines ou quelques mois, enfin le temps qu'il faudra pour rembourser vos prêteurs.

Ce n'était pas là le conseil qu'était venu chercher Douglas :

— Oui, évidemment, si je l'épouse, à présent, on ne manquera pas de dire que je lui fais endosser mes dettes de garçon. Je suis bien malheureux, ajouta-t-il naïvement. Et je regrette amèrement les bêtises que j'ai faites.

— Justement, répliqua Sander, n'en commettez pas une de plus. Lilia Van Dorp, d'autre part, est veuve. Sa beauté lui attire bien des hommages. Elle est brillante, gâtée, adulée. Est-elle bien pour vous la compagne rêvée ?

— Je l'aime, mon vieux, et rien ne prévaut contre cela.

— Enfin, vous n'êtes pas de la même race, du même pays.

— Qu'importe ! Je lui ferai oublier tout ce qui nous sépare.

— Vous aime-t-elle seulement ?

— Elle ne me l'a jamais dit.

— Ceci a pourtant une certaine importance, fit James en souriant.

— Je dois vous paraître idiot, constata Douglas.

— Mon cher, les amoureux le sont toujours plus ou moins...

— Oui, mais cela n'est pas une excuse. Allons, je vous quitte. Pardonnez-moi d'être venu vous ennuyer avec mes histoires, mais je tiens à votre estime, alors j'ai pensé que...

— Vous avez très bien fait de venir, Milton. Et vous feriez encore mieux, croyez-moi, de suivre mon conseil.

Douglas Milton, avant de partir, serra la main de son ami avec chaleur, mais évita de lui répondre.

« Il est rare, songea James, que l'on tienne compte des avis que l'on sollicite. Cet excellent garçon ne faillira point à la règle. »

Aussi se décida-t-il à convoquer d'urgence le lieutenant Figh afin de le mettre au courant des étranges relations de la belle Afrikander.

Ce qui était le seul moyen, en son pouvoir, de limiter les dégâts.

XI

La police, sous la direction effective de John Figh, recherchait activement l'assassin de Keetman, mais celui-ci avait exécuté son crime avec une telle habileté que rien ne permettait de le soupçonner.

Ses complices, si tant est qu'il en ait eu, observaient fidèlement la loi du silence. La carte épinglée sur la poitrine du mort avait été examinée par le laboratoire qui n'avait relevé aucune trace révélatrice. Le passage du ou des assassins n'avait pu être repéré et les enquêteurs piétinaient, furieux et impuissants, sans aboutir encore à aucun résultat.

La corrélation était évidente entre ce meurtre et les autres méfaits commis antérieurement par la bande anonyme qui redoublait d'activité devant une police défaillante.

Edith savait tout cela et aussi que rien ne serait résolu tant que la tête du complot ne serait pas abattue. Démasquer le chef était donc le seul objectif qu'elle devait viser, et aucune considération ne devait l'arrêter en chemin, pas même la mort d'un homme.

Keetman était un être nuisible qui avait payé de sa vie son affiliation à la F. N. I. Lui aussi ne serait vengé

que le jour où l'on aurait mis fin aux agissements de celui qui imposait à tous son impitoyable volonté.

Edith était donc fermement décidée à déterminer le rôle de Fazi le Malais et aussi celui de Lilia Van Dorp qui se trouvait compromise pour avoir entretenu des relations avec lui.

Comme l'avait déclaré Figh, Fazi habitait à environ cent quarante milles de Kimberley, dans une région de grand élevage, le Wonderland, qui s'étendait le long du Vaal entre Hoopstad et Bothaville. Or, depuis peu, des individus s'étaient fait attribuer, le long de la rivière, des terrains qu'ils exploitaient régulièrement. La police surveillait le coin, ayant noté que certains éleveurs entretenaient avec ces diggers des relations suspectes, le plus compromis paraissant être Fazi le Malais, employé chez un nommé Jacob Sneek.

Le chef de police, qui avait dépêché là-bas deux de ses meilleurs agents, s'était rendu sur place afin de mener l'enquête personnellement. Il gardait le contact avec Edith qui, dès réception d'un appel téléphonique, décida de l'aller rejoindre.

Elle avait retenu pour la circonstance une auto de louage et descendait de sa chambre à l'heure convenue lorsque Father Providence l'interpella :

— M. Sander vous demande au téléphone.

Celui-ci lui déclara que c'était folie de partir seule sur les routes avec un chauffeur de place et qu'il mettait à sa disposition sa propre voiture et un mécanicien dont il était sûr.

Edith, confuse de tant d'attention, le remercia, mais ne put s'empêcher de constater, une fois de plus, que ses moindres faits et gestes étaient surveillés et connus. L'« espionnite » est une maladie qui sévit grandement à Kimberley.

***

Trois heures plus tard, Edith retrouvait l'officier de police.

Il l'attendait, comme convenu, dans un cabaret sur le bord de la route à quinze milles au nord de Hoopstad.

— Pas trop fatiguée par la course, miss Fox ?

— Pas trop, quoique j'avoue que cette chaleur humide soit accablante.

— Une boisson fraîche vous remettra d'aplomb.

— Ce n'est pas de refus.

Elle se tourna vers le mécanicien qui l'avait accompagnée :

— Faites-vous servir à boire, mon ami.

Il s'inclina, obséquieux :

— Je vous remercie, miss Fox, je ne prends jamais rien.

Il se tenait derrière elle, impeccable, sanglé dans une livrée de toile blanche.

— Ah ! bon... Eh bien ! vous pouvez disposer. Je n'ai plus besoin de vous pour l'instant.

Il souleva sa casquette et, comme à regret, s'éloigna.

— Vous ne vous attendiez pas, miss Fox, à débarquer dans une région aussi chaude ? dit John Figh.

— Je l'avoue, répondit-elle en s'épongeant le front. Quel climat ! Pas le moindre souffle d'air !

— Il en est ainsi dès qu'on quitte la ville.

— Et toutes les journées sont aussi orageuses que celles-ci ?

— A peu près.

— Vivement la pluie ! s'écria la jeune femme en désignant le ciel chargé de menaces.

— Quand les nuages crèveront, il ne fera pas meil-

leur, répondit Figh. La pluie, ici, ne rafraîchit pas. Ce sont des trombes d'eau tiède qui s'abattent sur le sol. Quand l'orage cesse, le soleil apparaît, mais de la terre trempée monte une buée malsaine qui colle à la peau.

— Vous me donnez le spleen. Et cette soif que j'ai... Pas vous ?

— Si, mais plus on boit, plus on a soif.

— Quel pays !

— Il s'y est fait des fortunes. Cette atmosphère imprégnée d'humidité est idéale pour les pâturages. Je n'en dirais pas autant pour les hommes. Tenez, regardez ceux-là... Six mois de ce bled et voilà le résultat.

Des types étaient vautrés sur des banquettes tout autour de la salle ; certains étaient attablés seuls devant leur verre qu'ils fixaient d'un œil morne. De temps en temps, ils le portaient à leurs lèvres, lentement, d'une main tremblante d'alcoolique. D'autres jouaient aux dés machinalement, d'autres dormaient, affalés, des gouttes de sueur glissant le long de leurs faces ravinées.

— Regardez bien, miss Fox, reprit l'officier de police. Vous avez devant vous l'élite du Wonderland, éleveurs, diggers, propriétaires...

— Et les autres, alors ?

— Des noirs, les seuls qui supportent le climat et que la loi protège en leur interdisant l'alcool. Ceux-ci sont leurs patrons.

— Bel exemple qu'ils leur donnent là !

D'une pièce voisine, s'élevaient des éclats de voix : des joueurs de poker s'injuriaient. Sans doute quelque perdant qui provoquait une dispute et jetait les cartes à la tête de ses adversaires, ultime moyen, pour lui, de bluffer.

— Ils feraient mieux, déiara Figh, de surveiller leurs exploitations.

— Habitent-ils près d'ici ?

— La plupart vivent dans la brousse ou le long du Vaal, isolés au milieu de leurs nègres. Ce caboulot, c'est leur seule distraction. Certains y viennent de très loin. Il n'y a pas un village à vingt milles à la ronde.

— Les malheureux !

— Il y a pire. Ceux que vous ne voyez pas et qui n'ont plus le courage de quitter leurs baraques, les pauvres aussi qui ne possèdent pas d'auto et qui restent chez eux pendant des heures, allongés sur leurs hamacs à fumer et à boire de l'alcool. Tout y passe, jusqu'à leur dernier penny. Terrible pays que celui-ci : il incite à la paresse.

— Lieutenant, répliqua-t-elle en souriant, je crois même qu'elle est contagieuse. Que faisons-nous ici ? Nous perdons notre temps.

— J'ai donné rendez-vous à deux de mes hommes que j'ai chargés d'une mission précise. Ils devraient déjà être là.

Des éclairs de chaleur zébraient le ciel violet. L'air était saturé d'électricité.

— Je n'en peux plus, dit Edith. Tant pis ! Je bois un autre jus de citron glacé. Et ces mouches ? Avez-vous remarqué comme elles s'acharnent sur nous ?

— Elles ne sont plus dangereuses depuis que nous avons vaincu la malaria. M. Sander y a beaucoup contribué. Que de sommes il a dépensées pour la lutte contre... Mais j'aperçois mes inspecteurs. Venez, miss Fox.

Ils sortirent. Les autres les attendaient devant une vieille Ford.

— Alors ?

— La chasse a été fructueuse, chef. Vous aviez deviné juste... On en a arrêté trois.

— Des nègres ?

— Oui.

— Et Fazi le Malais ?

— De mèche avec eux. Nous les avons vus ensemble.

— Vous l'avez coffré ?

— Non, on vous attendait.

— Vous avez bien fait.

— Nous avons cueilli les autres chez Jacob Sneek, où se trouvait le Malais. On a trouvé sur eux quelques parcelles de diamants.

— Chez qui travaillent ces bandits ?

— Doorn, un digger des environs.

— L'avez-vous prévenu ?

— Il n'était pas chez lui. On nous a dit qu'on le trouverait ici, au cabaret.

— Tous les mêmes ! Qu'est-ce que je vous disais, miss Fox, fit le chef de police. Allez le chercher, ajouta-t-il à l'un des inspecteurs.

L'autre revint aussitôt, flanqué du digger.

— C'est vous, Doorn ?

— Oui, qu'est-ce qu'on me veut ?

— Police !

— Je n'ai rien fait.

— Il n'est pas question de vous.

— De qui, alors ?

— Trois nègres que vous employez viennent d'être arrêtés, porteurs de diamants volés.

— Ah !

— Vous déposez une plainte ?

— Moi?

— Dame !

— Oh ! à quoi bon ? Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs.

— Mais...

— Allons, bonsoir, je m'occuperai de ça demain. Les copains m'attendent pour finir la partie.

— Enfin, réfléchissez, Doorn, ces pierres proviennent certainement de votre claim.

— Oui. Et après ?

— Ces nègres vous ont volé.

— Pour ce qu'ils ont dû prendre...

— Votre indulgence est criminelle ! s'écria le lieutenant de police indigné.

— Peut-être, dit Doorn sans élever la voix.

— Moi, en tous cas, avec ou sans plainte, je poursuis.

— Agissez à votre guise.

— Merci toujours.

— Chacun son métier, reprit l'autre du même ton. Au revoir, messieurs. Merci...

Et il retourna au cabaret cultiver son vice.

Fatalisme ? Indifférence ? Les deux sans doute. Comme les autres, Doorn était sans illusions, incapable de réagir, vidé.

XII

John Figh et ses hommes qu'accompagnait Edith lâchèrent la Ford à l'extrémité d'un petit plateau aride couleur de brique, chauffée comme une plaque à four. Ils avaient traversé de vastes plaines grasses où paissaient d'immenses troupeaux de moutons.

Les roues de la vieille guimbarde patinaient sur ce sol détrempé où serpentaient des bras de rivières qu'ils devaient enjamber sur des ponts de bois branlants. Puis la piste s'effaça presque complètement et ils atteignirent une colline peu élevée d'où l'on apercevait au sud la forêt immense, la brousse s'étendant à perte de vue.

C'est là que demeurait Jacob Sneek, à l'orée d'un petit bois.

A pied, ils empruntèrent un étroit sentier qui dévalait du plateau et débouchait en face de l'habitation de Sneek, une baraque en planches composée de trois pièces.

Tout autour, des cases en torchis pour les serviteurs noirs. Dans l'une d'elles, sous la surveillance d'un inspecteur, étaient parqués les trois nègres sur lesquels on avait trouvé du diamant. L'endroit était sinistre, enveloppé de brouillard pestilentiel qui imprégnait le sol marécageux fait de branchages et de feuilles pourries.

— Si Jacob Sneek apprécie la solitude, déclara Figh, il est servi !

— Plutôt ! murmura Edith frissonnante. Elle ajouta : Il s'occupe d'élevage, m'avez-vous dit ?

— Oui. Le bétail que nous avons croisé en bas lui appartient.

— A sa place, j'aurais préféré m'installer dans la plaine.

— Vous ne le connaissez pas. C'est un vieil original qui vit à l'écart de tout. Vous ferez sa connaissance un peu plus tard.

— N'a-t-il pas été inculpé jadis, dans une vilaine affaire de mœurs ?

— Si, il y a une dizaine d'années. Il habitait alors aux environs de Kimberley. Tous ses voisins, qui le détestaient, l'accusèrent d'un viol. Il nia farouchement, désespérément. Faute de preuves, on le remit en liberté. Il changea de pays. Depuis, il a pris l'humanité en grippe... Ça se conçoit dans un certain sens.

— Oui.

— Nous l'interrogerons tout à l'heure. En attendant, allons rendre visite à nos trois prisonniers.

Le jour tombait, enveloppant la forêt d'un voile opaque qui la rendait plus tragique encore.

Edith et Figh pénétrèrent dans la case faiblement éclairée par la lumière du soleil couchant qui se glissait à travers l'embrasure de la porte.

Une sensation d'étouffante moiteur les suffoqua et aussi l'odeur fade et caractéristique des hommes de couleur, émanant de ces ombres accroupies sur des nattes posées à même la terre.

S'habituant à la demi-obscurité, ils distinguèrent leurs torses nus laqués de sueur, leurs fronts bas, leurs

têtes rondes aux cheveux luisants coupés ras, leurs yeux où brillaient des flammes mauvaises.

Les désignant, un des policiers expliqua à son chef comment il avait procédé à leur arrestation :

— Suivant vos instructions, je surveillais le coin depuis quelques jours. Ainsi j'ai pu repérer leur trafic ; une liaison était établie entre cette ferme et les concessions diamantifères du Vaal, en particulier celle de Doorn. Ceux-là, fit-il en désignant les prévenus, travaillaient chez lui.

— Je sais. J'ai interrogé leur patron.

— Presque chaque soir, leur journée finie, ils venaient ici et se rencontraient avec Fazi le Malais qui, vous le savez, est employé chez Sneek.

— Oui. Après ?

— Je les ai laissés agir sans éveiller leur soupçon. Vers midi, ils sont partis de chez Doorn. Je les ai suivis. Ils avaient rendez-vous comme d'ordinaire avec le Malais. Au moment où ils allaient l'aborder, je me suis dressé devant eux, revolver en main.

— Et Fazi ?

— En fuite, mais j'ai pris mes précautions. Notre collègue Farell, dissimulé dans les environs, l'a pris en chasse. L'autre n'ira pas loin.

— Très bien. Quelle distance y a-t-il entre ici et le Vaal, du côté de chez Doorn ?

— Sept milles environ.

— Avez-vous interrogé les prisonniers ?

— Rien à en tirer, chef. Des abrutis qui font semblant de ne pas connaître notre langue. Voici les pierres que j'ai trouvées sur eux.

L'officier de police examina les poussières de diamants. Il n'y en avait pas pour une grosse somme, mais John Figh était satisfait d'être enfin sur une piste.

A son tour, il tenta d'interroger les voleurs, sans obtenir de meilleur résultat que son subordonné. Les brutes se taisaient obstinément, les yeux baissés, le regard fuyant.

— Sont-ils pleinement responsables ? suggéra Edith.

— Comment ça ? bondit Figh.

— Je veux dire, reprit la jeune femme, que si les diggers les surveillaient un peu plus, ces misérables auraient moins de tentations.

— Oui, leurs patrons sont plus coupables qu'eux. Vous les avez vus au cabaret. Ils se croient libres, ce sont des possédés par l'alcool ou le jeu.

Edith et le chef de police sortirent de la case. Procéder à un interrogatoire, dans de telles conditions, était pratiquement impossible.

Un homme se tenait aux aguets qu'ils n'avaient point remarqué ; dans l'ombre on ne distinguait que sa livrée de toile blanche.

John Figh se précipita :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Edith répondit pour lui :

— Je le connais, c'est le chauffeur de James Sander, que celui-ci a mis aimablement à ma disposition.

— Ce n'est pas une raison pour se mêler de ce qui ne le regarde pas, grommela Figh.

Et s'adressant au mécanicien impassible et figé dans une attitude respectueuse :

— Vous m'avez compris ? Vous pouvez disposer. Si on a besoin de vous, on vous préviendra. Allez...

L'autre s'exécuta sans mot dire.

— Ce qui arrive est un peu de ma faute, déclara Edith. J'ai oublié de lui donner des instructions au cabaret. Il a cru bien faire en nous suivant.

Figh ne répondit rien et se tournant vers un de ses agents :

— Rien de neuf au sujet du Malais ?

— Non, chef.

— J'espère que vous ne l'avez pas laissé échapper. celui-là ?

— Farell l'a pris en filature. Avec lui, rien à craindre.

— Je le souhaite.

John Figh avait son opinion faite : Fazi le Malais devait servir d'intermédiaire, de ramasseur ; c'était lui qui écoulait les pierres volées provenant des claims du Vaal. Il apprit, d'autre part, que Fazi se rendait la nuit en bicyclette chez Pat Mosen, cet éleveur demeurant à sept ou huit milles de là.

— En attendant de pouvoir l'interroger, miss Fox, poursuivit John Figh, allons serrer la main du citoyen Jacob Sneek, le maître de céans. Une visite de politesse s'impose.

Sneek, depuis l'arrivée des policiers, ne s'était pas montré. Il avait une façon toute personnelle d'appliquer les lois de l'hospitalité.

— Bonjour, Sneek, s'écria Figh en pénétrant dans la pièce où se tenait l'individu, assis dans un grand fauteuil de rotin. Une amie, dit-il sans préambule, en présentant Edith.

L'autre ne daigna pas se lever à l'arrivée des visiteurs. D'un geste de ses bras maigres et démesurément longs, il leur désigna deux tabourets.

— Asseyez-vous, dit-il sans aménité.

Une lampe à pétrole posée sur une table de bois blanc éclairait d'un jour cru le visage gris et raviné du vieux broussard solitaire. Grand, le dos voûté, il fumait la pipe sans discontinuer, les yeux au plafond, des yeux petits, brillants, striés de rouge. Parfois, d'un geste de

sa main décharnée, il se grattait les dents avec ses ongles ou fourrageait dans les poils de sa barbe jaunie par le tabac. Devant lui était posée une bouteille d'alcool avec des verres, mais il ne proposa point de les remplir. Un seul était à moitié plein, le sien.

Rompant le silence qui menaçait de s'éterniser, John Figh prit la parole :

— Au moins vous, dit-il, vous n'êtes pas curieux. Voici plus d'une heure que nous envahissons votre domaine et vous ne vous dérangez même pas.

— Voyons, Figh, vous me connaissez ?

— Et pas d'aujourd'hui, répliqua l'autre, faisant allusion au passé de Sneek.

— Justement, vous savez bien que je n'aime pas les visites.

— La nôtre... commença Figh.

— Je sais. Vous faites votre devoir.

— Si je vous questionne, répondrez-vous au moins à mes questions ?

— Allez-y.

— Vous êtes au courant de l'arrestation sur vos terres de trois bandits nègres qui passaient des diamants en fraude ?

— Oui, vaguement.

— Ils ont été pincés chez vous.

— Je n'y peux rien. Ils ne travaillent pas pour moi.

— Non, je sais, pour Doorn. Vous le connaissez, celui-là ?

— Jamais vu.

— Et ses hommes ?

— Non plus.

— Fazi le Malais, votre serviteur, les connaît bien, lui.

— Ça se peut.

— Il est même leur complice.

— Vous devez le savoir mieux que moi.

— Chaque nuit, Fazi, dit-on, se rend chez un de vos voisins, Pat Mosen. Vous le saviez ?

— Je n'ai pas à surveiller les allées et venues de Fazi.

— C'est un tort.

— Quoi ?

— Je répète que c'est un tort.

— Si vous voulez. J'aime pas discuter.

— Eh bien ! je regrette, dit John Figh qui commençait à s'énerver. Je vous somme de parler, de dire ce que vous savez.

— Je ne sais rien...

— A d'autres !... Ce coin-ci semble le centre d'un trafic intense. Votre silence, s'il se prolongeait, risquerait d'être mal interprété.

— Dites tout de suite que je suis leur complice.

— D'autres pourraient le penser.

— Ce seraient des idiots. Je ne peux tout de même pas inventer des histoires pour vous faire plaisir.

— Ne faites pas le malin, Sneek, vous pourriez vous en repentir.

— Toute la vie, alors, faudra qu'on m'embête... Puisque je vous dis que je ne sais rien. Qu'on me laisse tranquille, bon Dieu ! à crever dans mon coin.

Edith en savait assez, et laissant le chef de police aux prises avec Jacob Sneek, elle se dirigea vers une espèce d'abri servant de logement à Fazi.

Les inspecteurs l'avaient déjà fouillé de fond en comble, sans résultat.

A tout hasard elle décida de procéder à de nouvelles investigations.

La nuit était venue sans que la température se fût sensiblement rafraîchie. De sombres nuages, annonciateurs d'orage, couraient dans le ciel. Et la forêt obscure se peuplait de mystérieux appels. Edith pénétra dans la cabane, dont la porte n'était point fermée.

A la lumière d'une lampe électrique, elle distingua un lit de fer dont la paillasse avait été éventrée par les policiers, une petite armoire vidée de son contenu, quelques hardes jetées à terre, un peigne, une brosse, un rasoir.

Posée le long du mur, une bicyclette attira son attention. Elle allait l'examiner lorsqu'elle crut entendre, dans son dos, un bruit de feuilles foulées. Elle tendit l'oreille : quelqu'un s'approchait à pas feutrés évitant de révéler sa présence. Brusquement Edith se retourna, projetant sur l'inconnu le jet de sa lampe : le chauffeur de James Sander, surpris, esquissa un geste de recul. Elle l'interpella :

— Vous ici ? De quel droit vous permettez-vous de m'espionner ?

L'autre se taisait, gêné.

— Répondez ! Je vous ordonne de répondre !

Il bafouilla quelques mots, s'excusant humblement : il passait par là, il avait vu de la lumière, il avait cru bien faire.

— Pour la dernière fois, lui signifia Edith, je vous prie de vous éloigner.

Elle n'ajouta pas qu'elle se plaindrait à son maître, persuadée qu'il agissait par ordre. Dans quel but ? Elle se promettait bien de tirer la chose au clair, directement, avec Sander à la première occasion.

Après avoir refermé la porte de la cabane de façon à ne plus être dérangée, Edith reprit ses recherches méthodiquement. Sous la selle de bicyclette, elle décou-

vrit, dissimulée dans la sacoche, une petite trousse qu'elle dénoua. Celle-ci était vide, mais la poussière blanche dont était imprégnée la toile prouvait que Fazi s'en était servi pour transporter du diamant.

En hâte elle replia la trousse avec précaution et l'enfouit dans son sac.

Edith avait peine, du reste, à supporter l'atmosphère humide et étouffante de la cahute où elle était enfermée. La lueur de sa lampe électrique avait attiré une nuée de mouches et de moustiques qui tourbillonnaient autour d'elle.

Aussi éprouva-t-elle un vif soulagement à se retrouver à l'air.

Elle aperçut devant l'habitation de Jacob Sneek le groupe de policiers encadrant un individu dont elle ne put, dans l'ombre, distinguer les traits.

Apprivoisés, les serviteurs nègres étaient sortis peu à peu de leurs cabanes, sans oser cependant trop approcher du Blanc au pouvoir magique qui parlait haut et fort pour affirmer son autorité.

Edith, écartant les noirs, se fraya un passage. Figh, dès qu'il l'aperçut, s'adressa à elle.

— Bonne prise, miss Fox, regardez...

Fazi le Malais, menottes aux mains, la mine basse, se tenait immobile entre les inspecteurs. Sa veste était toute déchirée, maculée de boue. Son visage tuméfié indiquait qu'il n'avait pas dû se laisser prendre sans lutte.

La jeune femme, à voix basse, mit Figh au courant de sa découverte et lui tendit le petit sachet.

— Bravo, miss Fox, bravo ! s'écria John Figh. Nous aussi nous avons bien travaillé, n'est-ce pas ? Et la police du Cap n'a pas encore dit son dernier mot. Tous les fraudeurs y passeront l'un après l'autre, et cette

fameuse F. N. I. je l'écraserai, vous m'entendez bien, vous autres, je l'écraserai.

Le tonnerre grondait, dont l'écho se répercutait au loin, sourdement. Des éclairs déchiraient le ciel opaque, éclairant la forêt agitée. De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Filons, et en vitesse, déclara Figh, car si l'orage déferle, nous serons emprisonnés ici toute la nuit.

Vivement, la troupe regagna les voitures qui attendaient à un kilomètre de là, sur le plateau.

— Au revoir, vieux fou, lança le chef de police à l'adresse de Sneek qui esquissa un geste de la main.

Celui-ci s'était dressé, regardant s'éloigner sans regret ses hôtes indésirables. Près de lui, sa compagne, une négresse épanouie dans une chemise rose à fleurs, riait aux éclats.

***

L'auto de Sander ramena à Kimberley deux des inspecteurs et le Malais, abattu et silencieux.

Edith avait préféré monter dans la voiture du chef de police qui fit un détour et s'arrêta chez Pat Mosen, cet éleveur chez qui Fazi se rendait chaque nuit.

Il était absent et un domestique, interrogé, déclara que son patron était sorti une heure auparavant.

— Quand reviendra-t-il ? interrogea le chef de police, fâché de ce contre-temps.

L'autre bredouilla des mots inintelligibles.

— Répondras-tu, animal ?

— Maître parti... pour toujours...

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

Il fallut se rendre à l'évidence. Pat Mosen était en fuite. Il avait rempli d'objets personnels une malle

et deux valises, mis le tout dans son auto et il était parti, sans préciser la date de son retour.

— Cela ne se passera pas comme ça ! rugit John Figh horriblement vexé. Dès ce soir, toute la police sera à ses trousses.

La tempête faisait rage. Le vent sifflait et soufflait dans la forêt environnante, tordant les jeunes pousses et arrachant les branches des arbres feuillus qui s'égouttaient.

Edith et Figh sautèrent dans la Ford qui avança lentement sur les routes détrempées.

Epuisée par cette longue journée orageuse, la jeune femme somnolait, l'esprit vagabond.

Sa rêverie soudain prit corps, se précisa. Et deux images superposées et confondues surgirent devant elle, celle du Malais enchaîné et celle de Lilia Van Dorp, la belle Afrikander avec qui elle l'avait vue, un soir, à Kimberley.

***

Le lendemain de son expédition dans le Wonderland, Edith était venue déjeuner chez les Sander.

Les premiers mots de James furent pour excuser son mécanicien dont l'attitude — comme il prit la précaution de le dire — avait pu paraître équivoque aux yeux de la jeune femme.

— J'étais peu rassuré, je l'avoue, de vous voir aller seule dans une région aussi dangereuse que le Wonderland.

— Pardon, répliqua Edith, j'y retrouvais le chef de la police.

— Je l'ignorais ; c'est pourquoi j'ai cru bien faire

en priant un de mes chauffeurs les plus sûrs de veiller sur vous et de vous protéger le cas échéant.

— Cette sollicitude me touche profondément, monsieur Sander, mais me semble, pour une autre fois tout au moins, fort inopportune.

— Soit, je m'incline, miss Fox, mais au nom du ciel, soyez prudente.

Edith n'insista point, convaincue qu'en vérité, James n'avait délégué quelqu'un auprès d'elle que pour être renseigné sur son activité.

« Personne en ce pays, constata-t-elle avec amertume, n'est à l'abri de la suspicion ! »

Durant le déjeuner, James se montra impitoyable à l'égard des fraudeurs.

Il annonça à Edith et à sa femme que la de Vaars avait décidé d'offrir une prime de deux cents livres à qui permettrait de retrouver Pat Mosen que la police, stupide et incapable d'après lui, avait laissé échapper.

Quant à Fazi le Malais qui refusait obstinément d'indiquer ses complices, il fallait user envers lui de tous les moyens de coercition dont on disposait pour l'obliger de parler.

— Pourquoi pas la torture ? murmura sa femme.

— Ma chère, reprit James, la moindre indulgence, en cette affaire, serait criminelle. Nous n'avons à ménager personne. La F. N. I. nous brave insolemment. N'en voyez la cause que dans notre faiblesse, j'allais dire notre lâcheté.

Il s'exaltait, mettant directement en cause Lilia Van Dorp qui était pourtant leur amie et sur laquelle ne pesaient encore que de faibles soupçons. Cette attitude choquait manifestement sa femme qui, à plusieurs reprises, prit la défense de Lilia, ce qui n'eut pour objet que de lui attirer cette réponse :

— Fazi est coupable. Miss Fox a vu Lilia s'entretenir avec lui. Elle est donc sa complice. Moi, à la place de Figh, je la coffrerais.

— Monsieur Sander, intervint Edith, en dehors de toute considération morale, nous devons tenir compte des lois et une erreur judiciaire...

James ne la laissa point achever :

— Argument féminin ! décréta-t-il sèchement. La sensiblerie n'est pas de mise.

— Pourtant, reprit Dinah, songe à ce pauvre Douglas Milton qui l'aime et qui veut l'épouser.

— Justement je songe à lui et c'est parce que je l'estime que je veux empêcher ce mariage à tout prix.

James était déchaîné ; Edith n'insista point.

***

De retour chez elle, Edith reçut un billet anonyme ainsi conçu : « Un lot très important de diamants de contrebande doit parvenir à Bloemfontein le mercredi 27 juin. Surveillez le passage du train en gare de Paardeberg. Le colis sera remis en mains propres par le conducteur du camion C. 1412. »

Aucune signature. L'enveloppe, tapée à la machine, portait le timbre de la poste de Kimberley.

S'agissait-il ou non d'une mystification ? Il était impossible de le prévoir.

Edith se gardait d'ajouter foi à de tels procédés romanesques et puérils et sa première idée fut de ne tenir aucun compte de l'avertissement.

Puis elle réfléchit : la terreur qu'inspiraient les contrebandiers avait pu inciter son correspondant à s'en-

tourer d'aussi minutieuses précautions. Les hommes de la F. N. I. — chacun le savait — abattaient sans le moindre scrupule ceux qui dénonçaient leurs agissements. L'exécution récente de Keetman n'en était-elle pas une preuve nouvelle ?

Edith disposait de vingt-quatre heures. Avant toute décision, elle se rendit au bureau de police où elle eut un long entretien avec John Figh.

***

Il est dix heures vingt. Le train de Bloemfontein entre en gare de Paardeberg, petite station peu fréquentée située à vingt-huit milles de Kimberley. Des agents en civil sont dissimulés un peu partout.

Depuis plus d'une heure, Edith Fox arpente le quai, surveillant le trafic. Elle ne quitte pas des yeux la route par où devrait arriver le camion numéro C. 1412. Elle a vérifié les quelques rares voitures ayant amené des voyageurs : aucune ne répond au signalement.

Cette attente, au résultat incertain, l'impatiente. L'inaction lui pèse. De leur côté, les policiers commencent à douter de la réussite de l'entreprise.

Un coup de sifflet. Le train va repartir. Edith, vexée, froisse rageusement le billet anonyme qui l'a conduite là, lorsque enfin débouche le camion désigné.

Le mécanicien s'élance sur le quai. Il tient en mains un petit paquet ficelé et cacheté. Il hèle le chef de train, un nègre employé de la compagnie, et lui remet le colis.

Aussitôt, le convoi s'ébranle. Edith n'a que le temps de sauter dans un wagon. Un inspecteur l'imite. Pour ne pas donner l'éveil, il s'installe dans un autre com-

partiment. Edith et le policier, tour à tour, surveillent le chef de train qui a rangé le précieux paquet dans la poche intérieure de sa veste. Durant le trajet, il n'adresse la parole à aucun voyageur.

Une heure plus tard, le train stoppe en gare de Pétrus.

L'employé descend sur le quai et se rend à la buvette.

Il serre la main du cabaretier, lui confie le colis, puis rejoint son poste.

— Ne perdez pas le bonhomme de vue, glisse Edith à l'oreille de l'inspecteur, et tâchez de le faire parler. Ce ne doit pas être la première fois qu'il sert de commissionnaire.

— Miss Fox, j'ai scrupule à vous laisser seule.

— Cela vaut beaucoup mieux ainsi. Vous, vous seriez trop facilement repéré, moi au contraire... Allez, filez, le train démarre.

Edith s'installa au bar, commanda un café et entama la conversation avec le patron bavard et communicatif, peu habitué à rencontrer une auditrice aussi attentive.

La jeune femme dut subir le flot intarissable de sa verve cancanière pour arriver enfin à apprendre que le digne homme, pour satisfaire sa clientèle, donnait à boire à crédit, gardait les enfants et les chiens et transmettait lettres et paquets.

— Ainsi celui-ci, fit Edith en désignant le colis qu'on venait de lui remettre.

— Parfaitement, répondit l'autre sans malice.

— Connaissez-vous son destinataire ? risqua Edith. J'attends, moi aussi, un paquet et...

— Attendez... Vous ne vous appelez pas Niéder ?

— Non.

— Alors ce n'est pas pour vous.

— Niéder ? vous avez dit Niéder ? interrogea un

individu assis sur un tabouret et qui était entré sans qu'on le remarquât.

— Oui, monsieur, j'ai en effet un colis à ce nom-là.

— En ce cas, dit-il, veuillez me le remettre. C'est moi Niéder, voici ma carte.

L'autre lui donna le paquet. Niéder le glissa dans sa poche, après avoir gratifié le commerçant d'un gros pourboire.

Edith examina l'homme. Petit, râblé, le poil roux, il était vêtu modestement quoique avec une certaine recherche prétentieuse. Une cravate trop voyante, un mouchoir assorti trahissaient une origine plus que douteuse.

Il se rassit, but un verre d'alcool et se plongea dans la lecture d'un journal local. S'était-il aperçu de l'intérêt qu'Edith portait au colis qui lui était destiné ? Rien dans son attitude ne pouvait l'indiquer.

Edith, pour échapper aux bavardages du cabaretier dont les histoires personnelles ne la passionnaient plus, s'assit à une table voisine et consulta l'indicateur.

Le prochain train pour Bloemfontein passait une heure plus tard. Edith, sachant, grâce au billet anonyme, que le paquet devait être livré en cette ville, ne fut pas étonnée de voir Niéder y monter.

Elle s'installa dans le même wagon que lui et, sous un prétexte quelconque, engagea la conversation.

De très bonne grâce, Niéder lui déclara qu'il se rendait à Bloemfontein.

— Comme moi, dit Edith.

— Je descends à la station d'avant, ajouta Niéder, à Hamilton, où j'ai laissé ma voiture. Voulez-vous me permettre de vous offrir une place? Vous serez plus vite arrivée.

Edith hésita une seconde. Tout s'arrangeait trop bien. Néanmoins elle accepta.

Le browning qu'elle avait pris la précaution d'emporter fut pour beaucoup dans sa résolution.

Ils furent les seuls à descendre à Hamilton, station perdue en pleine campagne.

Une vieille torpédo de marque américaine stationnait à cent mètres de la gare. Edith en nota le numéro.

Partir seule avec cet inconnu que tout rendait suspect était d'une légèreté insensée. Au moment de monter dans l'auto, Edith en eut très nettement l'intuition. Ce ne fut point pour l'arrêter. « A la grâce de Dieu ! » murmura-t-elle entre ses dents.

Niéder s'installa au volant. Edith prit place à côté de lui.

— Beau temps, hein ? déclara le conducteur. C'est un plaisir de rouler sur les routes en si charmante compagnie.

Edith acquiesça par politesse. L'esprit tendu, elle ne goûtait point de même l'agrément de cette course. Ayant consulté une plaque indicatrice, elle constata qu'ils étaient bien en direction de Bloemfontein. La route était peu fréquentée, sauf aux abords des villages.

Parfois, ils croisaient un attelage de bœufs ou une carriole transportant des paysans à la ville. A un carrefour, Niéder sembla hésiter, puis abandonnant la grande route, il s'engagea dans un chemin de traverse où le mauvais état du sol l'obligea de ralentir l'allure.

— Un raccourci, dit-il à Edith qui s'étonnait.

La jeune femme, attentive au moindre geste de Niéder, le vit peu après sortir le paquet de sa poche. Il le posa sur ses genoux, ne tenant le volant que d'une main.

Edith fit mine de ne point le remarquer.

Ils longeaient à ce moment une prairie entourée de

haies vives. C'est alors que Niéder, sans ralentir, jeta le colis à travers champs.

Edith n'hésita point. Elle glissa sa main dans son sac, saisit son revolver et le braquant sur la poitrine de l'homme :

— Stop ! s'écria-t-elle.

L'auto fit une embardée.

— Holà ! tout doux, ma belle... Vous devenez folle.

— Pas un geste ou je tire.

Il donna un brusque coup de frein. La voiture s'immobilisa.

— Haut les mains ! Descendez !

Il s'exécuta en maugréant.

— Marchez devant !

— On m'y reprendra à être galant, marmonna Niéder. Enfin que me voulez-vous ?

— Récupérer le colis dont vous vous êtes débarrassé.

Niéder ne répondit rien.

Edith avait repéré la haie au bord de la route où devaient se trouver les diamants.

Ils en approchaient lorsque Niéder, feignant de buter, trébucha et, se relevant, allongea un croc-en-jambe qui atteignit Edith au genou.

Elle poussa un cri de douleur. D'un bond, il se retourna et lui asséna à la pointe du menton un violent coup de poing. Le sol se déroba sous elle. Elle chancela, tomba à la renverse et dans la chute sa tête heurta violemment une pierre. Elle perdit connaissance.

. . . . . .

Lorsqu'elle reprit ses sens, l'auto et le conducteur avaient disparu.

Son genou et son menton étaient très douloureux mais, dominant sa souffrance, elle se releva. Un paquet posé sur elle glissa à terre. Elle le ramassa. Il était identique à celui que l'autre avait jeté et semblait intact. Les cachets n'avaient pas été touchés.

En hâte, elle l'ouvrit. Il contenait une petite boîte vide. A l'intérieur de celle-ci, une carte avec ces mots tapés à la machine qu'Edith lut avec la rage qu'on devine : « La F. N. I., reconnaissante à miss Edith Fox de lui avoir permis de transporter en lieu sûr et sans encombre un lot particulièrement important de diamants. »

XIV

Edith, abandonnée en pleine campagne, fut recueillie par un paysan qui l'emmena dans sa charrette à la ville voisine.

Le trajet fut pénible. Ses contusions la faisaient souffrir et chaque cahot de la route ravivait sa douleur.

A Bloemfontein, elle monta dans le premier train en direction de Kimberley.

Son état, sans être alarmant, nécessitait des soins. Dinah Sander, prévenue, pria le docteur Josué, son médecin mulâtre, d'aller rendre visite à miss Fox. Celui-ci ordonna le repos absolu.

Négligeant cet avis, la jeune femme, faisant preuve d'une énergie peu banale, fut sur pied au bout de vingt-quatre heures.

L'écho de sa fâcheuse aventure était parvenu aux oreilles de ses amis, qui admiraient sans réserve son intrépidité. Edith se jugeait plus sévèrement et le sentiment d'avoir été jouée la vexait profondément.

Les deux individus arrêtés avaient dû être relâchés faute de la moindre preuve. Le chauffeur du camion C. 1412 n'avait rien commis de répréhensible. Un inconnu lui avait confié le fameux colis en le priant de le remettre en gare de Paardeberg au chef de train. Quant à ce dernier, un honnête employé de la compagnie sur lequel

on avait recueilli les meilleurs renseignements, il s'était contenté de délivrer le paquet au buvetier de la gare de Pétrus. Etait-ce là un délit ? Evidemment non, tout au plus une faute professionnelle.

Niéder, qui, bien entendu, avait donné une fausse identité, était introuvable. Il avait abandonné la torpédo aux environs d'Hamilton et celle-ci était naturellement une voiture volée.

La fureur du chef de police était non moins violente que celle d'Edith, d'autant plus que Pat Mosen était toujours en fuite.

— Ils me le payeront, hurlait-il, ils me le payeront !

Et il se vengeait de sa déconvenue sur Fazi le Malais à qui il faisait subir d'interminables interrogatoires.

L'autre, buté, gardait un silence hautain qui exaspérait les policiers.

Rien n'avait pu l'ébranler jusqu'ici, ni la menace, ni la douceur.

Trente-sept heures de suite, sans une minute de répit, on l'avait harcelé de questions. Fazi n'avait toujours rien avoué.

Il niait avoir entretenu des relations avec Mosen chez qui pourtant on l'avait vu se rendre chaque soir et, contre toute évidence, prétendait pas ne connaître Lilian Van Dorp avec qui Edith Fox l'avait rencontré une nuit.

Ce petit bonhomme jaunâtre à l'œil fuyant glissait entre les doigts des policiers, échappant à tous leurs pièges, sans proférer un mot plus haut que l'autre, sans se plaindre jamais.

Ce soir-là, voulant en finir, John Figh entra dans son cabinet et convoqua ses collaborateurs.

— Alors ?

— Toujours rien, chef. Pas moyen de l'user. Il est en fer, ce petit-là.

— Ça va ! vous n'êtes bons à rien. Envoyez-le.moi et laissez-moi seul avec lui.

Amaigri, les tempes creuses, le nez pincé, les yeux agrandis par la fièvre, Fazi, poussé par deux inspecteurs, entra dans la pièce et fit un effort pour se tenir debout.

— Assieds-toi, fit le chef de police.

Et le Malais parla...

. . . . . .

Ce soir-là, Edith dînait au Country-Club, avec les Sander et les Ansen.

La journée avait été très chaude, presque orageuse. Ils savouraient le souffle frais de la brise nocturne qui les caressait mollement.

A leurs pieds s'étendait le large gazon du golf où la lune répandait des flaques de clarté laiteuse.

Très loin, à l'horizon, se devinaient les taillis touffus et les buissons noirs de la grande forêt mystérieuse et sourde engloutie par la nuit.

Des oiseaux fuyaient dans l'air comme des taches et le bourdonnement d'invisibles insectes accompagnait le rythme sonore de l'orchestre qui jouait de tendres mélodies nègres reprises en chœur par les musiciens d'une voix grave et profonde.

On évitait de parler de l'affaire et Mrs. Ansen elle-même, prise par le charme de cette soirée, s'efforçait d'être aimable.

Loin de la foule, Lilia Van Dorp et Douglas Milton dînaient ensemble et seuls pour la première fois dans un petit salon écarté. Telle une sirène, Lilia semblait surgir d'un long fourreau d'acier et sur la matité de sa

gorge dorée s'enroulaient trois rangs de merveilleuses perles noires et blanches.

— Elle est très crâne, songea Edith qui se garda bien de faire la moindre allusion à la présence de la belle Afrikander que chacun feignait d'ignorer.

Elle observa le couple à la dérobée : l'éblouissante Lilia riait, son visage frôlant amoureusement celui du jeune officier.

Vers dix heures, un maître d'hôtel s'approcha de la table des Sander portant un magnum de champagne et s'apprêtait à remplir les coupes, lorsque James, un peu gêné, déclara qu'il n'avait rien commandé.

— De la part du lieutenant Douglas Milton, annonça cérémonieusement le maître d'hôtel.

— Pardon, s'écria James, je trouve cela...

— Je t'en prie, intervint Dinah, Milton cherche à nous être agréable. Ne lui fais pas l'affront de lui refuser ne coupe de champagne.

James se tut, mais on le sentait courroucé, presque hostile.

— Cheerio ! fit Douglas de loin en levant son verre.

— Cheerio ! répondirent les autres sans entrain.

James détourna le regard, refusant ostensiblement de trinquer avec Lilia et son compagnon.

A ce moment apparut John Figh. Il semblait chercher quelqu'un.

— Venez vous asseoir à notre table, lui lança Chris Ansen.

— Non merci, cher ami, pas ce soir, s'excusa le chef de police, qui paraissait soucieux, préoccupé.

Il jeta dans la salle un regard circulaire, puis ayant aperçu Lilia Van Dorp, il se dirigea vers elle d'un pas décidé.

Instinctivement, Edith et ses amis l'observèrent.

Malgré eux, ils étaient inquiets, angoissés devant l'attitude de Figh qui, manifestement, exécutait un devoir de service.

Le policier s'approcha du couple ; de loin, ils l'aperçurent refusant le siège qu'on lui tendait. Debout, il se pencha vers Lilia et lui parla à voix basse.

La jeune femme se mit à trembler, elle ferma les yeux, devint blême. Douglas n'eut que le temps de se lever pour la soutenir.

— Lilia se trouve mal ! s'écria Dinah affolée.

Et, suivie des autres, elle se précipita dans le petit salon.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que se passe-t-il ?

Dinah s'empressa auprès d'elle.

— Remettez-vous, chérie.

Tous dévisageaient l'officier de police impassible et figé, quêtant une réponse qui ne venait pas.

Lilia fit un violent effort pour se dominer.

— Vous pouvez parler devant eux, dit-elle d'un ton glacé.

— Madame, il vaudrait mieux...

— Je n'ai rien à me reprocher, ou si peu ! Allez, monsieur, vous pouvez tout dire. Je vous écoute.

— Soit, madame. C'est vous qui l'aurez voulu.

Il ferma la porte du petit salon et dans un silence impressionnant énonça le motif d'accusation visant la belle Afrikander, qui l'écouta, en se mordant les lèvres, sans l'interrompre.

— Depuis huit jours, mes hommes et moi recherchons partout un éleveur de Wonderland, Pat Mosen, complice avéré de Fazi le Malais, coupable de s'être livré au trafic de diamants de contrebande. Or, je viens d'arrêter cet individu chez M^me^ Van Dorp qui l'a reucoilli sous son toit alors que toute la police était à ses trousses.

— C'est faux ! s'écria Douglas Milton.

— C'est vrai, murmura Lilia.

— Si c'est là un aveu, je l'enregistre, répliqua le policier.

— Pas du tout, monsieur, je m'expliquerai tout à l'heure.

— Si vous le pouvez, madame, car les charges contre vous sont écrasantes, les faits évidents, indiscutables. L'aide criminelle que vous avez apportée à ce bandit de Mosen, vos relations suivies avec Fazi le Malais, tout prouve que vous appartenez à la bande de fraudeurs que nous traquons et traquerons jusqu'à l'arrestation du dernier de ses membres.

Il avait dit ces mots avec une certaine emphase, pas fâché de se faire valoir aux yeux des honnêtes gens de Kimberley.

— C'est le Malais qui a parlé ? demanda tout bas Edith.

— Oui.

Douglas faisait peine à voir. Il était assis sur une chaise, anéanti, se refusant d'admettre un tel coup du sort qui l'atteignait dans sa chair.

— Enfin parlez, Lilia, défendez-vous, suppliait-il.

— Douglas, je suis innocente, je vous le jure, affirma Lilia avec calme. Oui, j'ai abrité Mosen, c'est là mon seul crime et j'en prends toute la responsabilité.

John Figh sourit.

— Oui, je sais, je n'aurais pas dû agir ainsi. Mais il est des circonstances dans la vie où, quelles qu'en soient les conséquences, on ne peut pas refuser un service à quelqu'un à qui on doit tout. Or je dois tout à Pat Mosen.

— Comme c'est vraisemblable ! persifla le chef de police.

— Ayez au moins la politesse de l'écouter, cria Milton.

— A quel titre ? C'est au juge qu'elle doit ses explications, pas à nous.

— Parfaitement, surenchérit Marjorie Ansen dont l'intransigeance puritaine réapparaissait.

— Figh, intervint Dinah Sander, je fais appel à votre amitié pour moi, et aussi à votre générosité. Rien encore n'est irrémédiable. Donnez sa chance à Lilia.

— Soit, concéda le chef de police. Mais qu'elle fasse vite. Tout ceci est contraire à la règle et...

— Merci, dit Lilia. Je n'en aurai pas pour longtemps. Orpheline à quatre ans, c'est Pat Mosen et sa femme qui m'ont recueillie, nourrie, élevée. Pat a été très bon pour moi. Il était honnête alors. Il tenait un commerce de tissus à Prétoria, Skinner Street. Après la mort de sa femme, ses affaires ont périclité. On ne met pas longtemps à descendre la pente. Peu à peu il a sombré dans la misère. Je n'insiste pas. A quoi bon raviver des souvenirs pénibles ? Il y a six ans de cela. C'est déjà si vieux... Devenue riche par mon mariage, je l'ai aidé tant que je l'ai pu. C'était normal : je payais ma dette. Un beau jour, il a disparu, me laissant un mot : il avait honte d'être à ma charge, il voulait refaire sa vie... m'écrivait-il. Et je n'entendis plus jamais parler de lui, sauf il y a une semaine. Fazi le Malais, que je n'avais jamais vu, vint me trouver de sa part et m'exposa sa situation critique, désespérée. « Qu'il vienne », lui dis-je sans écouter ses explications. Et le malheureux m'a demandé asile. Avais-je le droit de le lui refuser ?

Lilia Van Dorp s'était exprimée sobrement, simplement, sans recherche d'effets pathétiques. Et cela rendait sa confession plus émouvante.

— Votre histoire est extrêmement touchante, lui

déclara John Figh avec une pointe d'ironie. Cela vous procurera, sans doute, l'indulgence du tribunal.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle est sincère ? s'exclama Douglas.

— Sincère peut-être, répliqua le chef de police. mais coupable à coup sûr.

— Elle ne pouvait tout de même pas refuser sa porte à celui qui l'avait élevée, qui...

— Le tribunal appréciera, lieutenant. Cela sort de ma compétence. Et puis en voilà assez, cette scène est pénible, inutilement. Veuillez me suivre, madame.

— Où m'emmenez-vous ?

— Est-il nécessaire de vous le préciser ?

— C'est horrible... Enfin, je n'ai rien fait de mal...

— A vos yeux, tout au moins.

— Vous n'avez pas le droit de m'accuser d'un délit que je n'ai pas commis. Je vous jure, encore une fois, que je ne fais pas partie de cette bande. Enfin, James, vous qui êtes tout-puissant, défendez-moi, sauvez-moi. Vous savez bien que je suis innocente. Dites-le-lui, intercédez en ma faveur.

James Sander, pendant toute cette scène, avait manifesté une apparente indifférence. Il s'était tenu à l'écart, contemplant, à travers la baie aux vitres closes, le ciel illuminé d'étoiles. A l'appel de son nom, il se retourna et sans même fixer Lilia qui implorait son aide, laissa tomber négligemment ces mots :

— Je regrette, madame, mais je ne puis rien pour vous.

Lilia le toisa, méprisante. et s'adressant à John Figh :

— Faites votre devoir, monsieur, lui dit-elle sans plus.

Douglas se précipita vers elle et lui baisa les mains passionnément.

Elle se dégagea doucement et suivit le policier qui avait ouvert une porte dérobée.

— Par ici, nous serons moins vus.

— Vous avez honte ? lui demanda-t-elle.

Il ne répondit rien et l'entraîna.

Douglas Milton, les poings serrés, arpentait rageusement le salon.

— Dire, murmura-t-il, que nous fêtions ce soir nos fiançailles ! C'est à cet effet que j'avais commandé du champagne.

— Lilia est une malheureuse victime, annonça Dinah outrée.

— Bien entendu, ma chère, vous la défendez, articula Mrs. Ansen.

— Allons, venez, Marjorie, s'entremit son époux. Nous n'avons rien à faire ici.

Et après un salut général, le ménage Ansen s'esquiva.

Dinah reprit de plus belle :

— Ce Figh est révoltant ! Il la traite comme une criminelle. James, dit-elle à son mari, vous m'avez affreusement déçue.

— Je le regrette.

— Les hommes n'ont pas de pitié, ajouta-t-elle. Quand je songe que cette pauvre Lilia est en robe du soir, sans un vêtement chaud... Oh ! c'est trop horrible. Je me doute de l'endroit où on l'a emmenée. Je vais aller lui porter des effets, un nécessaire, une...

— Je te le défends, répliqua son mari.

— Ah ! pardon, je ne laisserai pas se commettre une telle iniquité.

Miss Fox jugea le moment venu d'intervenir :

— Monsieur Sander, lui dit-elle, j'ai l'intention de

me rendre là-bas. Permettez à votre femme de m'accompagner.

Il haussa les épaules et alluma une cigarette.

Douglas Milton s'approcha de Dinah Sander :

— Merci pour elle, madame. Toutes vos bontés...

Dinah lui serra les mains :

— Courage, Milton. Je vous plains de tout mon cœur.

Les deux femmes s'éloignèrent.

Resté seul avec l'officier, Sander se leva et le prenant aux épaules :

— Dinah a raison, Douglas. Allons, mon vieux, cheer up !

Milton, furieux et indigné, le repoussa brutalement.

— Je ne veux plus vous connaître, Sander. Vous avez agi à l'égard de Lilia avec lâcheté.

— Si vous étiez moins exalté, je vous demanderais raison.

— Comme il vous plaira.

— Allons, Douglas, reprit James, faisons la paix. Je conçois votre dépit et aussi votre peine. A votre place, j'agirais de même. Mais que pouvais-je faire ? Souvenez-vous, il n'y a pas huit jours, je vous ai mis en garde contre elle. Lilia ne mérite pas votre amour.

— Qu'en savez-vous ? Si ce qu'elle a dit est vrai, et je veux le croire fermement, elle n'a commis dans toute cette affaire qu'une légèreté, rien de plus. Soyez humain, James, vous qui ne cessez de faire le bien, de dépenser votre fortune en bonnes œuvres...

— Cela n'a rien à voir.

— Mais si, tout se tient. Tant qu'ils n'auront pas contre elle de preuves plus convaincantes et vous savez bien qu'ils n'en auront jamais, ne laissez pas éclater le

scandale. Demain, son nom s'étalera en première page des journaux, demain...

— Le juge est un homme très droit, très équitable, mon intervention n'aurait aucune portée. Honnêtement, Douglas, cette question nous dépasse vous et moi. N'oublions pas que le trafic a failli ruiner ce pays qui n'existe que par le diamant. Nos ennemis de la F. N. I. sont extrêmement puissants et pour nous tenir tête doivent avoir des complices haut placés. Je refuse d'intercéder en faveur de quiconque leur vient en aide et ceci au nom des principes. Je fais appel aux vôtres. Vous êtes officier. Mme Van Dorp, quelles que soient ses excuses, a trahi. Elle a trahi son pays, son rôle social. Il est juste qu'elle soit punie. Les malheureux nègres, inconscients et faibles, méritent sans doute notre indulgence, les autres pas. Je vous laisse, mon vieux, vous subissez injustement une rude épreuve et je vous plains. Réfléchissez à tout ce que je vous ai dit. Demain vous reconnaîtrez que c'est moi qui avais raison.

XV

Les semaines passèrent, trois, quatre, qui apportèrent un peu de calme.

La F. N. I. ne manifestait plus d'activité apparente. Aussi les autorités enclines à l'optimisme se berçaient-elles d'une douce illusion, persuadées que, grâce à leur zèle, le trafic illicite était définitivement aboli. Elles en attribuaient la cause aux arrestations de Pat Mosen et de Fazi le Malais. Lilia Van Dorp était également sous le coup d'une inculpation mais le juge, pitoyable et bon, lui avait accordé un adoucissement de peine et elle séjournait dans une clinique, gardée à vue, avec défense de recevoir des visites sans autorisation.

Douglas Milton souffrait cruellement de la séparation mais sa foi en Lilia était intacte et, plus convaincu que jamais de son innocence, il remuait ciel et terre en sa faveur.

Quant à Edith Fox, elle était loin de partager l'optimisme officiel. Elle admettait tout au plus l'éventualité d'une trêve et refusait de croire à cette fausse sécurité dans laquelle se complaisaient, plus ou moins volontairement, John Figh et ses adjoints. Elle avait à nouveau reçu plusieurs lettres de sir Eric Sander, président de la de Vaars. Celui-ci lui adressait, à tout propos, des compliments qu'elle estimait ne pas devoir mériter.

Un fait cependant était acquis : la contrebande, sur le marché européen, avait cessé et les places de Londres, d'Amsterdam et de Paris n'étaient plus envahies de courtiers louches offrant comme précédemment des lots de pierres volées à des prix dérisoires.

L'inaction forcée que lui imposaient ses adversaires désappointait Edith vivement. Elle avait la sensation de perdre son temps et ne se résolvait pas, toutefois, à quitter le pays avant d'avoir découvert le nœud de l'organisation et abattu le chef inconnu de la fraude momentanément enrayée.

Comme elle s'y attendait, peu de temps après, l'affaire rebondit.

En l'absence de Sander parti pour Le Cap où il présédait une réunion de directeurs, Chris Ansen convoqua Edith Fox, un matin, dans les bureaux de la compagnie.

Dès qu'Edith fut en sa présence, elle comprit qu'il y avait du nouveau.

Un secrétaire à qui il dictait du courrier fut renvoyé sur-le-champ.

— Sous aucun prétexte, ajouta-t-il, je ne veux être dérangé.

Puis s'adressant à Edith :

— Asseyez-vous, miss Fox, et écoutez-moi. La situation redevient sérieuse, je dirai même alarmante.

Ansen avait dit ces mots d'un ton grave, presque tragique. Edith le sentait réellement préoccupé, mais elle dut se forcer pour se mettre à l'unisson. Cette nouvelle, à vrai dire, l'enchantait, mais pour un tout autre motif. Elle éprouvait le sentiment du chasseur devant qui se lève, enfin, le gibier.

Impatiente de savoir, elle ne laissa pas à Ansen le temps de s'expliquer.

— Le trafic a repris, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Hélas ! miss Fox. Nous avons chanté victoire trop tôt.

— Je m'y attendais, monsieur Ansen.

Sans relever cette assertion, il reprit :

— Figh est un âne. Hier encore, il nous disait que la F. N. I. était pulvérisée, ce sont ses propres termes. Or, ce matin, à Johannesburg, des ventes massives de diamants ont eu lieu et il est hors de doute qu'une fois de plus ce sont des pierres volées que l'on nous offre.

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Miss Fox, nous connaissons de façon à peu près exacte la capacité de production de chaque digging. Il peut arriver exceptionnellement qu'un terrain devienne tout à coup prolifique, un terrain, mais pas dix et plus. A la réflexion, il n'y a qu'une explication plausible : des fraudeurs ont semé des diamants volés sur des concessions régulières. C'est ce que nous appelons, en terme de métier, les « saler ».

— Cette opération nécessite la complicité des diggers ?

— Evidemment, mais allez donc en faire la preuve.

— Il y aurait un moyen, dit Edith vivement intéressée par cette explication.

— Lequel ?

— Déterminer la provenance des pierres. Est-ce possible ?

— On peut, en tout cas, tenter l'expérience. Mettez-vous en rapport à ce sujet avec nos laboratoires.

— Je n'y manquerai pas. Un mot encore, monsieur Ansen. Estimez-vous que les pierres ont été dérobées sur vos propres concessions ?

— Je n'en sais rien, quoique cela me paraisse peu probable. Nos mines, que vous avez visitées, sont de

véritables forteresses et la fraude ne peut s'y exercer que très modérément. Non, d'après moi, les diamants volés proviennent plutôt de terrains prohibés et spécialement de terrains alluvionnaires où l'extraction est plus facile.

— C'est tout à fait mon opinion.

— Vous n'ignorez pas que, d'accord avec nos syndicats, le gouvernement s'est réservé la concession d'immenses territoires, de véritables *no man's land* où nul n'a le droit de pénétrer ?

— Je le sais.

— C'est là que doivent être orientées nos recherches. Quant à l'abondance des diamants offerts sur les marchés, elle s'explique aisément, la vente directe et sur place étant pour les contrebandiers le moyen le plus simple.

— Et le plus productif.

— Parbleu ! Ils savent bien que c'est pour nous une obligation vitale que de racheter tout ce qui a une valeur marchande, même si les pierres ont été détournées sur nos propres concessions. C'est insensé, immoral, scandaleux, mais qu'y pouvons-nous ?

— Supprimer la fraude.

— C'est en effet notre seul moyen de défense. Une véritable guerre, sourde et invisible, oppose nos syndicats aux forbans de la contrebande et, à n'importe quel prix, la victoire doit rester entre nos mains.

***

Edith, en sortant des bureaux de la de Vaars, se rendit au laboratoire où elle remit aux fins d'analyse

des échantillons de diamants achetés par la compagnie au marché de Johannesburg et qu'on avait tout lieu de croire suspects. Puis elle regagna son hôtel.

— Miss Fox, un mònsieur vous attend au bar, lui cria Father Providence de son petit bureau.

Son sens auditif était, comme chez tous les aveugles, très développé et il reconnaissait, au bruit de leurs pas, toutes les personnes connues de lui.

— Merci, j'y vais.

Douglas Milton s'avança.

— Vous voilà enfin, miss Fox. J'avais hâte de vous voir. Vous savez la nouvelle ? Le trafic a repris.

— Oui, je sais. Ansen m'a mise au courant.

Cette nouvelle le remplissait, lui aussi, de joie car à ses yeux, elle apportait la preuve indubitable de l'innocence de sa tendre amie Lilia.

Edith ne partageait pas entièrement cet avis.

— Je crains que votre argument ne convainque personne.

— Pardon, malgré son arrestation, la fraude a recommencé de plus belle.

Comme tous les amoureux, Douglas était candide. Edith n'insista point, d'autant plus qu'elle n'avait jamais déterminé le rôle qu'avait pu jouer, dans la bande, cette femme frivole et qu'on disait avoir hérité d'une grosse fortune.

— Je vois, reprit Douglas, que vous aussi doutez d'elle. Moi pas, miss Fox, et je donnerais ma vie pour la sauver. Pour cela, je suis décidé à tout tenter, même l'impossible. Son innocence n'éclatera que le jour où seront démasqués les vrais coupables.

— Là, je suis d'accord avec vous.

— Et je veux m'y employer de toutes mes forces. Ah ! si je pouvais me rendre utile!

Puis, comme s'il se décidait brusquement :

— Accepteriez-vous mon concours, miss Fox ?

— Mais...

— Oui, évidemment, vous me connaissez peu et je suis payé pour savoir que, dans ce pays, on a toutes raisons de se méfier, mais écoutez : je suis Anglais et officier, je sais garder un secret et j'ai de l'honneur une haute et noble conception. Acceptez mon aide. Je veux connaître la vérité, quelle qu'elle soit, et si jamais Lilia n'était pas celle que... enfin celle que j'aime, je la rayerais de ma vie sur l'heure.

Pour la première fois depuis son arrivée à Kimberley, Edith entendait une voix dont l'accent trahissait la sincérité. Et puis elle avait en face d'elle un être sensible, humain, sans arrière-pensée, un de ceux, très rares au Cap, que la fièvre blanche n'avait pas corrompu. Tout de suite elle fut en confiance et lui tendit la main. Elle respira plus librement, comme si l'atmosphère du bar s'était soudain purifiée.

Des coups sourds, frappant le plancher, réveillèrent son attention. La canne de Father Providence annonçait l'aveugle qui rôdait trop près d'eux.

— Sortons, dit-elle à l'officier. On nous épie.

Une fois dehors, Edith mit Douglas Milton au courant des recherches effectuées par les experts qui s'fforçaient d'établir l'origine des pierres vendues au marché de Johannesburg et le pria de l'accompagner au laboratoire.

Puis elle parla de Pat Mosen et de Fazi le Malais dont la culpabilité lui paraissait indiscutable.

— Par contre, déclara Edith, je ne suis pas d'accord avec la police lorsqu'elle affirme que ces deux bandits travaillaient pour le compte de la F. N. I. Je l'ai dit à Figh qui, tenant à sa solution, trop simple à mon gré, ne partage pas ce sentiment. Et pourtant... Mosen et

Fazi, au cours de l'instruction, font des aveux complets. Ils exposent leurs méthodes, donnent le nom des courtiers avec lesquels ils trafiquent, indiquent les moyens employés par eux pour se procurer des pierres et les écouler. Mais ils nient formellement leur affiliation à la F. N. I. Quel intérêt auraient-ils à mentir ? Aucun. Je dirai même plus : s'ils déclaraient faire partie d'une bande organisée, ils atténueraient leurs responsabilités.

— En ce cas, nous serions en présence de deux groupes distincts et concurrents.

— Oui, si vous voulez, mais ceux de la F. N. I. sont autrement dangereux que Mosen et Fazi, qui ne sont que de vulgaires contrebandiers, sans grande envergure.

En s'exprimant, les idées d'Edith se clarifiaient, prenaient corps.

— Voyez-vous, Milton, reprit-elle, nous piétinons. Il est grand temps de réagir contre cette mollesse contagieuse, ce laissez-aller coupable, cet esprit de dénigrement qui sévit ici plus que partout ailleurs. Pour ma part, j'y suis résolue.

— Moi aussi, miss Fox, dit Douglas en se séparant d'elle. N'hésitez pas à faire appel à moi dès que l'occasion se présentera. J'ai droit à vingt et un jours de congé. J'en profiterai pour les revendiquer dès que vous me ferez signe.

***

Le directeur du laboratoire accueillit la jeune femme dans son bureau. Sur la table était posé le cadavre d'un pigeon qui attira l'attention d'Edith.

— Je vois, dit-il, que la présence de cet oiseau vous

surprend. En voici l'explication : il m'a été adressé, après votre départ, par les services de la police. C'est un pigeon voyageur abattu ce matin, par ordre, à la suite d'une dénonciation anonyme. On nous l'a adressé aussitôt et nous avons trouvé sur lui un diamant de vingt-deux carats dissimulé sous les ailes de sa queue (1).

Ainsi était éventé un des procédés employés par la fraude pour le transport clandestin des pierres.

Les parcelles de terre enrobant ce diamant et ceux rapportés de Johannesburg avaient été soigneusement analysées. Le rapport des experts fut communiqué à miss Fox : c'était une terre argileuse de consistance molle et grasse, composée de silicates d'alumine hydratés mêlés à des substances diverses provenant des côtes océanes ouest. Son caractère particulier permettait d'affirmer que les diamants provenaient du Namaqualand.

Ce détail pour invraisemblable qu'il puisse paraître est rigoureusement exat. Le fait s'est produit en Afrique du Sud dans des circonstances analogues.

XVI

Le Namaqualand ! Rien que ce nom fait frémir ceux qui savent...

Namaqualand ! terre de légende, mot magique que prononcent tout bas les innombrables aventuriers de l'Union et d'ailleurs qui, malgré toutes les interdictions, gardent encore au fond du cœur l'espoir insensé de s'emparer un jour des trésors inépuisables que recèle ce désert au sable brûlant.

Terre de malheur où fut écrasée la horde famélique de tous les pauvres diables, de tous les désillusionnés, de tous les ratés de la vie, accourus des fins fonds de l'Afrique du Sud, fascinés par ce pays qu'on leur décrivait pavé de diamants.

Terre de misère, désert tragique du Namib s'étendant le long de la côte atlantique abrupte et sauvage sur des milliers et des milliers de kilomètres, épouvantable lande sablonneuse et abandonnée où rien ne pousse que des herbes sèches.

Terre d'abondance où, depuis des siècles, l'Orange et toutes les autres rivières ont déposé un nombre illimité de pierres précieuses emportées par le courant, où en janvier 1927 deux fermiers boërs attachés à la fortune du fameux docteur Merinsky ramassèrent pour plus de cent cinquante mille livres de diamants.

Aujourd'hui, le Namaqualand est clos, gardé par les troupes et nul n'a le droit d'y pénétrer. Tout individu surpris dans cette sinistre contrée, en deçà des barbelés qui l'entourent et la protègent, est immanquablement condamné au bagne.

Des écriteaux où l'on peut lire : « No admission » en interdisent les abords sur des centaines de kilomètres s'étendant au nord et au sud de l'Orange, depuis Lüderitz dans le Sud-Ouest Africain jusqu'à Port-Nolloth dans la province du Cap.

Des croiseurs sillonnent les côtes où nulle embarcation n'a le droit d'approcher et des avions gouvernementaux défendent même le ciel.

Le Namaqualand est propriété de l'État. Ainsi en a décidé le *Precious stones bill* (1) de 1927 dans un texte tout imprégné de puritanisme anglican, où il est dit que « la loi prévient tout excès en refusant d'accorder des licences ».

Pour quelle raison des mesures aussi rigoureuses furent-elles prises ? Rappelons-le en quelques mots : Nous sommes en 1926. Nul, encore, ne soupçonne la richesse des déserts de Namib à l'exception du docteur Merensky, allemand d'origine, qui, le premier, eut l'idée de prospecter ces terres désolées.

Seul ou presque, pour ne pas éveiller la convoitise des diggers, avec une incroyable énergie, sous un soleil accablant, ayant à lutter à la fois contre la nature et contre les hommes, car ce pays est peuplé d'Hottentots et de Pygmées particulièrement redoutables, Merensky poursuit ses recherches.

En quelques mois, son opinion est faite : le Nama-

---

(1) Ordonnance concernant les pierres précieuses.

qualand est la plus prodigieuse réserve de diamants connue jusqu'ici dans le monde.

Après avoir relevé tous les terrains supposés riches, il les déclare à l'administration chargée d'enregistrer les claims. Et du jour au lendemain, Merensky se trouve possesseur de richesses incalculables. La nouvelle, vite connue, inquiète sérieusement le Syndicat.

Celui-ci lui dépêche tour à tour prospecteurs, ingénieurs, directeurs, qui doivent se rendre à l'évidence. Si Merensky est libre d'exploiter ses claims, c'en est fini de leurs privilèges. A lui tout seul, il est capable de diriger le marché, en tout cas, de l'influencer de telle sorte que le cours des diamants ne pourra plus être maintenu. Coûte que coûte, il faut traiter avec lui. On discute, on bataille et, finalement, Merensky a la sagesse de conclure un accord avec le Syndicat. Aujourd'hui, sa fortune, dit-on, est évaluée à près d'un milliard de francs.

Seul, il n'aurait jamais pu résister au flot envahissant des chercheurs d'aventures de tous poils qui s'abattirent sur le Namaqualands.

Par troupes entières, ils gagnèrent la côte, quelque trente mille hommes se jetant sur la région comme les Hébreux jadis sur la Terre Promise, prenant possession du pays avoisinant Port-Nolloth, s'y installant, s'y incrustant, avant que tous les emplacements fussent « proclamés ».

Le gouvernement s'émeut. Le ministre Beyers se rend sur place. En une heure de promenade il ramasse lui-même pour plus de cinq cents livres de pierres brutes.

Le Syndicat s'affole, exige l'appui du gouvernement et les troupes sont rassemblées à Alexander Bay. Cette démonstration de force n'est d'aucun effet.

Comme on l'a fort bien dit : « Comment expliquer à

ces misérables qui, depuis des semaines et des semaines se privent de tout, ont tout quitté, sont à bout de ressources et de patience, les subtilités des économistes distingués qui prétendent que l'exploitation des richesses naturelles serait la ruine pour tous ? »

On doit se résigner à agir.

Protégées par les fils de fer barbelés qu'en hâte elles avaient dressés, les troupes armées de mitrailleuses balaient en quelques heures les malheureux diggers qui se défendent avec l'énergie du désespoir, laissant nombre d'entre eux sur le terrain, victimes innocentes qu'une fois de plus la fièvre blanche avait égarées.

***

Ainsi, tout s'expliquait : c'était au Namaqualand que s'approvisionnait la F. N. I. Puis, grâce aux pigeons voyageurs et certainement aussi par d'autres moyens encore ignorés de la police, les fraudeurs semaient de pierres les champs de diggers complices.

Ordre à toutes les polices locales fut donné par John Figh, soutenu en haut lieu, de signaler à Kimberley tout fait insolite de nature à aider les enquêteurs.

La région du Namaqualand fut particulièrement surveillée.

Quelques jours plus tard, une dépêche annonça qu'un avion, semblant abandonné, avait été repéré le matin même en plein désert de Namib.

Miss Fox, prévenue par Figh, décida d'y partir aussitôt par la voie des airs.

Son intention était de se faire piloter par Douglas Milton qui possédait son brevet.

Le chef de police refusa d'abord, par principe, de donner l'aurotisation.

— Miss Fox, lui déclara-t-il, je décline toutes responsabilités.

— Vous ai-je demandé d'en prendre ? répondit Edith en souriant. L'aéro-club de Kimberley me confie un appareil. Il ne me manque que votre visa sur le livre de bord que voici. Me le refuserez-vous ?

— Oui, lui dit-il.

Mais, en même temps, il apposait sa signature et son cachet sur le fascicule que lui avait remis Edith.

***

A vol d'oiseau, la distance qui sépare Kimberley d'Alexander Bay est de quatre cent cinquante milles, que miss Fox et Douglas Milton franchirent en un peu plus de quatre heures. Ils longèrent le grand fleuve Orange qui semblait un large ruban de moire bleue posé à même le Veld, contournèrent les massifs rocheux du Bushmanland, survolèrent Hohenfels, pointe extrême du désert de Namib, et piquèrent droit sur les monts Buklu aux pieds desquels avait été signalé l'avion abandonné.

La nature s'était brusquement modifiée. A perte de vue s'étendait un paysage inculte, désolé, sinistre. Pas un village, pas une maison, n'en venaient rompre l'insupportable monotonie.

Partout s'allongeaient des terres désertiques, calcinées par les rayons d'un soleil torride qui traversaient les combinaisons des aviateurs, leur causant sur tout le corps une sensation de brûlure atroce.

L'hélice de leur appareil provoquait des tourbillons de vents chauds qui desséchaient leurs poumons et la nécessité où ils se trouvaient de crier pour se faire entendre augmentait leur malaise.

Edith et Douglas scrutaient l'horizon avec leurs jumelles. Soudain, la jeune femme alerta son compagnon.

— Là, à droite, une tache sombre.

— Vu ! cria la voix de Douglas.

Il coupa l'allumage et, en vol plané, décrivit de larges cercles au-dessus du point repéré. Aucun doute n'était possible : ils avaient découvert l'avion qui reposait sur le sol, tel un grand oiseau mort aux ailes déployées.

A leur approche, des centaines et des centaines de mouettes, effrayées sans doute par l'ombre de l'appareil, s'envolèrent du côté de la mer.

— Le terrain n'a pas une ride, énonça Douglas, l'atterrissage sera facile.

Soudain, Edith poussa un cri :

— Milton !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regardez... à cent mètres de l'avion, au pied d'un buisson.

— Je ne vois rien, fit Douglas.

— Moi si. Quelle horreur !

— Vous avez une hallucination.

— Mais non, je distingue un homme... allongé sur le sable... Il semble mort...

C'était vrai. Une fois à terre, ils sautèrent hors de la carlingue, ôtèrent vivement casques et combinaisons et se précipitèrent au secours du malheureux qui gisait sur le dos, inerte. Ils s'approchèrent plus près et soudain s'arrêtèrent, saisis d'horreur, tremblant de la tête aux pieds, incapables d'articuler un son, les yeux exorbités, ne pouvant détacher leurs regards de l'atroce, de la

monstrueuse vision : l'homme, qui avait dû être blessé et réduit à l'impuissance, était la proie de millions de fourmis rouges qui l'envahissaient, l'assiégeaient, montaient à l'assaut de son corps, suçaient son sang, le dévoraient vivant.

Car il vivait et sur son visage ravagé par la torture où s'écoulaient lentement des gouttes de sueur, on pouvait discerner le clignotement de plus en plus faible de ses paupières exangues.

— Que faire ? murmura Edith épouvantée.

— Rien, absolument rien, articula Douglas.

Et tout bas, il ajouta très vite :

— Insatiables, les monstrueuses fourmis attaquent tout être vivant — homme ou animal — perdu dans le bled et le nettoient jusqu'à l'os en quelques heures. Il n'est pas de fin plus terrifiante.

— Nous n'allons pourtant pas le laisser mourir ainsi, sans intervenir ?

— Hélas !

— C'est trop révoltant, dit Edith. Agissons, tentons l'impossible.

— Regardez l'état de ses jambes. Nous sommes arrivés trop tard.

Elles étaient couvertes d'ulcères, de plaies vives et béantes où pendaient des lambeaux de chair rose rongés par les hideuses fourmis bouillonnantes. Peu de sang, les bêtes voraces l'aspirant avec leurs mandibules acérées. Une odeur infecte, asphyxiante, se dégageait des moignons déchiquetés dont la putréfaction était activée par une température de feu.

— Passez-moi votre gourde, dit Edith, sa soif doit être horrible.

Elle la prit et, surmontant un instinctif dégoût, s'approcha du moribond.

— Prenez garde aux fourmis ! s'écria Milton.

Mais déjà Edith soulevait la tête de l'homme et humectait ses lèvres d'où suintait un peu de bave. Une longue balafre ravinait sa face décharnée.

Alors, elle le reconnut. Celui qui agonisait entre ses bras était Wil Stürler, le marchand d'alcool avec qui elle avait fait la traversée et qu'elle avait revu, un jour, chez Father Providence. Elle avait gardé de cette rencontre un souvenir précis : elle se trouvait au bar avec John Figh qui lui avait conseillé de se méfier de Stürler accusé de mener campagne contre l'Union. Et Stürler lui avait présenté ses associés, un couple de jeunes Allemands dont le nom lui échappait.

Le rappel de ces menus faits obséda Edith. De l'avoir connu plein de vie et de santé rendait cette scène plus affreuse encore.

Le contact du liquide sembla quelque peu ranimer le blessé. Ses lèvres remuèrent faiblement d'abord, puis se mirent à trembler, comme s'il voulait exprimer un son. Un hoquet le secoua. Il ouvrit les yeux, poussa une espèce de grognement rauque. C'était horrible, ces efforts désespérés. Il se débattait, parcouru d'un tremblement convulsif. Ses dents craquaient et s'entre-choquaient.

Edith l'entendit murmurer d'une voix éteinte :

— Encore...

Il demandait à boire. Elle n'avait rien d'autre que la gourde remplie de cognac coupé d'eau. Edith hésitait à lui donner de l'alcool.

— Si cela le soulage, dit Milton, nous n'avons pas le droit de le lui refuser.

La jeune femme lui versa quelques gouttes entre les lèvres. Son regard, moins vitreux, semblait reconnaissant. Il fixa longuement Edith.

— Nous vous sauverons, dit-elle en lui rappelant qui elle était.

Il tenta de se redresser. Ses bras battirent l'air.

— Ne vous agitez pas...

La connaissance lui revenait et la douleur avec. Il poussa un cri terrible, déchirant, et porta sa main au flanc droit.

Edith souleva la veste de Stürler et découvrit une flèche de petite taille ayant pénétré dans les chairs, à hauteur du foie.

— Il a été certainement attaqué par les Pygmées, déclara Milton. La contrée en fourmille. C'est cette blessure qui l'a empêché de fuir.

Edith et Douglas se concertèrent : leur impuissance les accablait. Tenter de retirer la flèche eût été insensé ; d'autre part, le malheureux était intransportable.

— Alors ? murmura Edith.

— Prions le ciel que ce ne soit pas trop long !... répondit Milton.

Stürler émit quelques sons indistincts. On sentait qu'il voulait parler. Ce ne furent d'abord, entrecoupés de plaintes, que des balbutiements désordonnés. Puis, tout à coup, il se mit à délirer, en proie à une de ces crises d'excitation verbale qui, souvent, précèdent la mort. Son discours était mêlé de mots allemands, sa langue maternelle remontant du fond de sa mémoire :

— Franckreich... Dunkerque... Kommandant Philippus Osterdrecht... C'est moi qui l'ai tué... Hören sie was ich sage ?... Je l'ai tué... Et je ne regrette rien... rien...

Ainsi, c'était lui l'assassin de Philippus Osterdrecht. Il n'y avait pas à mettre en doute la parole du moribond.

Pendant un temps, qui parut à Edith et à Douglas

interminable, Stürler poursuivit sa tragique confession.

A travers ses phrases parfois incohérentes, ils saisirent distinctement sa pensée.

Allemand vivant dans le Sud-Ouest Africain qu'il habitait déjà avant la guerre de 1914, il avait voué à l'Angleterre une haine farouche. Il confondait, dans son délire, sa propre histoire et celle de ses compatriotes, accusant tour à tour l'Angleterre de lui avoir volé son honneur, sa colonie, ses biens. Revenu dans son pays en 1918, décoré de la croix de fer gagnée à Verdun, il n'avait plus rien retrouvé. Et il s'était vengé.

Les mots de contrebande, de fraude, de diamants, de F. N. I. revenaient fréquemment.

Puis il se tut.

Cet immense effort l'avait épuisé. La fin approchait. Il grattait le sable avec ses ongles et se mit à râler doucement. Il ne se révoltait plus, ses nerfs l'ayant lâché les premiers... Il avait dépassé le stade de la douleur.

Il eut un spasme qui tordit sa face trempée de sueur, puis, dans un ultime sursaut, déclara :

— La fraude continuera après moi... rien ne l'arrêtera... Je ne suis pas le chef... Son nom, vous ne le saurez jamais... Moi-même, je l'ignore, mais, c'est le chef, le chef...

Puis, il proféra des mots allemands.

Ses yeux s'agrandirent démesurément comme s'il cherchait à fixer toutes les images de sa vie passée.

Quelques minutes plus tard, Edith, d'une main tremblante, abaissa ses paupières.

Il avait cessé de souffrir.

XVII

— Miss Fox, la mort de Stürler ne doit pas nous faire oublier notre mission, déclara Milton. Cette région est particulièrement dangereuse et il importe de veiller sur notre propre sécurité.

— Vous avez raison, lieutenant. Celui-ci, dit-elle en désignant le cadavre sur lequel s'acharnaient des hordes de fourmis, était, de son propre aveu, un des membres les plus actifs de la F. N. I.

— Un des plus redoutables aussi, ajouta Milton. Il s'est presque vanté d'avoir abattu Osterdrecht.

— C'est que nous ne sommes pas en présence de bandits ordinaires. Les hommes de la F. N. I. sont des révoltés qu'anime une sorte de foi, des fanatiques qui ont fait le sacrifice de leur vie. Cela ne diminue pas leur crime, mais accroît fortement nos difficultés. Entre eux et nous, c'est une lutte sans merci... Ils se battront en désespérés.

Une violente piqûre au talon fait soudain sursauter Edith. En une seconde, tout le long de ses jambes, c'est un picotement atroce, insupportable. Elle a l'impression d'être mordue par des pinces cuisantes. Elle se jette par terre, ôte vivement ses souliers, ses bas, et découvre avec effroi de minuscules fourmis rouges, déjà plantées en boule dans sa chair. Avec l'aide de Milton, elle les

écrase, les arrache et sur les petites plaies saignantes applique de l'alcool afin d'écarter tout danger d'envenimement.

— Vous l'avez échappé belle, déclare Milton.

Puis, désignant les restes de l'Allemand :

— Demain, il ne restera rien de lui qu'un squelette bien propre.

— Quelle horreur !

— Fuyons ce désert de malheur.

— Pas avant d'avoir retiré les papiers de Stürler qui peuvent être utiles à la police.

— Vous avez raison.

— Peut-être d'ailleurs trouverons-nous des documents intéressants.

— Oui, mais puisqu'il nous faut accomplir cette répugnante besogne, entourons-nous, au moins, de précautions.

Et avant de toucher aux effets du mort, ils versent sur son cadavre le contenu d'un bidon d'essence de réserve. Puis, avec une pince provenant de sa trousse d'aviateur, Milton fouille les poches de Stürler, en retire de menus objets, des papiers, un portefeuille. Il ne découvre aucune trace de diamants.

— Qu'allons-nous faire du corps ? dit Edith.

— Le recouvrir de quelques pelletées de sable. Du reste, nous n'avons pas de temps à perdre. Il ne fait pas bon moisir ici.

Ils jettent quelques brassées de terre sur le cadavre décomposé, ne pouvant lui offrir que ce linceul léger, que la moindre brise emportera.

La macabre opération accomplie, ils se dirigent vers l'avion abandonné qui, selon toutes probabilités, appartenait à Wil Stürler.

Pour l'atteindre, ils doivent traverser un *sprint*

petit cours d'eau dont le lit presque totalement desséché, révèle la présence certaine de terrains diamantifères.

Le sol a d'ailleurs été méthodiquement creusé et retourné.

Des hommes ont passé par là, extrayant le limon, déplaçant de gros cailloux, arrachant au ruisseau ses trésors.

Sur la berge s'étend une nappe de boue gluante qu'Edith et Douglas traversent avec peine. Leurs pieds s'enfoncent dans cette vase qui les happe, les retient, colle à leurs bottes. Ils glissent sur la terre mouvante où toute empreinte s'efface, immédiatement comblée.

Plus loin, ils aperçoivent un wagonnet abandonné sur des rails, amorce d'une voie étroite ayant dû servir au transport du matériel.

— Ce sont là, Douglas, les signes évidents d'une exploitation.

— Aucun doute, miss Fox, mais je vous le répète, hâtons-nous d'examiner l'avion de Stürler.

C'était un vieil appareil de chasse comme les Allemands en avaient utilisé pendant la guerre. Ils en notèrent le numéro et s'emparèrent des papiers de bord. Derrière le siège du pilote était fixée une grande cage d'osier maculée de fientes d'oiseaux dont un des panneaux était soulevé.

— Milton, déclara Edith, nous sommes sur la bonne piste. Il nous est loisible à présent de reconstituer le drame qui coûta la vie à Stürler. Cette cage contenait, sans aucun doute, des pigeons voyageurs qu'il lâcha après les avoir lestés de diamants. Cela justifie la découverte de Figh qui, vous le savez, a fait abattre un pigeon voyageur porteur de diamants provenant de cette région du Namaqualand.

— Sans aucun doute, miss Fox.

— Nous devons être dans un des principaux centres d'approvisionnement de la F. N. I. et Stürler a sûrement été blessé une fois sa mission accomplie.

Tout en parlant, Edith explore minutieusement la carlingue, soulève le coussin. Sur le siège se trouve un relevé topographique de la région du Namib qu'elle range dans son sac.

Le vent s'était levé, un vent brûlant qui agitait des nappes de poussière. Les grains de sable leur fouettaient le visage, pénétrant dans les yeux et la gorge, irritant les muqueuses. Une odeur de bois brûlé les surprit.

— Ne sentez-vous pas, Milton, comme des émanations de fumée ?

— Si, miss Fox. Et cela m'inquiète. Ne nous écartons pas de notre appareil.

— Si jamais il flambe, nous sommes perdus.

Précipitamment, ils regagnèrent leur avion. Le vent, soufflant dans la direction opposée, écartait tout danger immédiat. Alors ils gravirent une dune et aperçurent des feux de brousse à la lisière d'un taillis.

— Hum ! fit Douglas. Ce feu n'a pas éclaté tout seul.

— Allons nous en rendre compte.

— Oui, mais revolver en mains.

Ils estimaient, à juste titre, que cet incendie avait dû être provoqué pour faire disparaître toute trace d'une activité clandestine.

Ils parcoururent huit cents mètres avant d'atteindre le petit bois en flammes. Ils percevaient des craquements sourds, le crépitement des branches se consumant sous l'action du feu qu'attisait un vent de plus en plus violent. De longues flammèches attaquaient les fourrés ardents, les buissons épineux. Parfois une flamme se détachait,

montant à l'assaut des arbres qui se tordaient sous la brûlure.

A proximité du foyer d'incendie, ils s'arrêtèrent. Comme ils l'avaient supposé, ce feu était l'œuvre de criminels que leur présence avait alarmés. Un véritable campement était dissimulé dans les bois qui continuaient de flamber et, parmi les décombres, on pouvait distinguer des couvertures, des toiles de tentes, des objets de cuisine, des bancs.

Edith et Milton se trouvaient en présence d'une exploitation organisée pour l'extraction de diamants alluvionnaires.

— Miss Fox, dit Milton, les incendiaires ne doivent pas être loin.

— C'est mon avis, lieutenant. J'aimerais, néanmoins, avant de repartir, être fixée sur leur façon d'opérer, au besoin même emporter un témoin probant de leur coupable industrie, sinon, à Kimberley, Figh et les autres prétendront que nous avons été dupes d'un mirage.

— Soit, mais ne restons pas ainsi plantés au milieu des dunes, ou le sort de Stürler nous attend.

Pour échapper à la chaleur suffocante qui se dégageait de l'immense brasier, ils le contournèrent et pénétrèrent, avec précautions, dans la partie du bois pas encore atteint par les flammes.

Ils avançaient lentement, sans discerner de présence humaine, lorsque soudain deux grands diables de nègres nus s'enfuirent à leur approche en hurlant.

— Demi-tour, miss Fox, s'écria Milton, vous n'avez pas le droit de vous exposer ainsi sans raison.

— Regardez-les, ils ont plus peur que nous.

— Ne vous y fiez pas.

A cet instant, une flèche semblable à celle fichée dans le buste de Stürler vint s'enfoncer dans le sable à

leurs pieds. La riposte fut immédiate. Visant un fourré qui remuait d'une façon suspecte, ils tirèrent des coups de revolver.

Et dans les profondeurs du bois touffu et mystérieux, déguerpirent de petits êtres difformes et rabougris, à la peau foncée d'une couleur brune tirant sur le noir, qui sautèrent de buisson en buisson, tels des singes évolués, s'accrochant aux branches avec leurs longs bras couverts de poils.

— Les Pygmées, Milton ! Les Pygmées de la légende ! s'écria miss Fox.

— Gare à leurs flèches empoisonnées, lui répondit l'officier peu sensible au caractère fantastique de cette apparition. Allons, assez d'imprudences, rentrons.

Ils regagnèrent leur avion, se retournant maintes fois de crainte d'être poursuivis : les sauvages habitants du Namib avaient disparu et avec eux les Noirs dont Stürler avait fait ses complices inconscients, pauvres bougres une fois de plus trompés et exploités et qui, suivant l'usage, devaient recevoir, en échange des diamants, quelques bouteilles d'alcool frelaté.

Le feu s'était étendu et gagnait tout le bois enveloppé à présent d'un épais rideau de fumée.

Au retour, Edith et Douglas suivirent le lit de la rivière, aux bords de laquelle s'était traîné Stürler mourant.

Quelque cents mètres plus bas, ils avisèrent un grossier attirail de diggers dissimulé derrière une éminence. Il y avait là, sous un abri, des pelles, des pioches, des appareils de sondage, des espèces de perforatrices, de grandes cuves en bois où s'opère le premier lavage et d'immenses tamis servant à séparer les pierres précieuses du limon qui les enveloppe.

— Quelle puissance d'organisation possède la F. N. I. !

constata Edith. Stürler disposait de moyens formidables et d'une main-d'œuvre gratuite inépuisable.

— N'empêche que les nègres qu'il employait l'ont laissé crever sur place.

— C'est dans l'ordre : au regard de ces primitifs, un blanc diminué perd tout son prestige.

Une dernière fois, ils passèrent devant la dépouille de Stürler qui se confondait avec l'immensité de sable gris.

De grands oiseaux noirs tournaient en rond au-dessus du cadavre.

— Ce que les fourmis ont laissé, déclara Douglas Milton, les vautours le mangeront !...

XVIII

Il était près de minuit lorsque miss Fox et Douglas Milton survolèrent le champ d'aviation de Kimberley qui miroitait sous la lune, tel un grand lac d'argent.

Ils se guidèrent à la lueur de phares puissants qui croisaient leurs feux et inondaient le terrain de longues traînées laiteuses.

John Figh, inquiet sur leur sort, les accueillit à la descente d'avion.

— Je commençais à désespérer, miss Fox ! s'exclama le chef de police. Jamais je n'aurais dû couvrir de mon autorité une expédition aussi hasardeuse.

— Vous auriez eu tort, rétorqua Edith, puisque nous voici de retour sains et saufs et que nous rapportons une moisson d'indications du plus haut intérôt.

Sans tarder, elle lui relata fidèlement les événements de la journée et lui remit les papiers de Stürler ainsi que les objets trouvés sur lui. Leur examen fut infructueux.

— J'aurais mauvaise grâce à vous ménager à tous deux mes compliments. Votre exploit me remplit d'admiration.

— Je vous en prie.

— Si... si... votre folle témérité a été récompensée, mais pour l'amour du ciel, ne recommencez plus.

— Pour l'instant, monsieur Figh, je n'aspire qu'au repos et Milton également, j'en suis sûre.

— Je tombe littéralement de fatigue, avoua son compagnon.

— Et moi qui vous retiens depuis une heure! Je suis impardonnable. D'ailleurs, à partir de maintenant, je reprends toute l'affaire en mains.

Edith sourit devant la candeur de cet aveu.

— Dès demain, je perquisitionnerai chez cette fripouille de Stürler qui, vous le savez, possédait un bureau, ici, à Kimberley. Enfin, à l'aube, une expédition policière partira pour le Namib par la voie des airs, afin d'explorer cette sale région. Et mes hommes seront armés de mitrailleuses, c'est moi qui vous le dis. Le premier qui bouge : tac... tac... tac... tac... Ah ! ah ! Ces messieurs de la F. N. I. n'ont qu'à bien se tenir. Dorénavant ils trouveront à qui parler !

— Ils sont tous les mêmes, maugréa Milton après avoir quitté John Figh. C'est vous, miss Fox, qui aurez tout fait, et c'est lui qui sera cité à l'ordre du jour. Vous avez eu tort de vous dessaisir de tous les documents que nous avons recueillis dans les poches de Stürler. Ils iront grossir des dossiers poudreux et...

— J'ai conservé le plus précieux, lui glissa Edith.

Et elle sortit de son sac le plan de la région du Namaqualand découvert par elle dans l'avion abandonné et où figurait à l'encre rouge un point déterminé.

— Regardez bien ceci, Milton. Il se pourrait qu'avant peu, nous fussions amenés, vous et moi, à retourner dans cette accueillante région.

***

Le rapport de l'expédition organisée par John Figh

fut communiqué à miss Fox : aucun avion abandonné n'avait été retrouvé dans le désert de Namib pas plus que le corps de Stürler. Seules, quelques traces d'incendie avaient été relevées à l'emplacement signalé.

Au document, était jointe une lettre personnelle du chef de police dont le ton ironique apparaissait sous le langage administratif.

Comme elle l'avait prévu, les autorités n'étaient pas éloignées de croire qu'elle avait été, ainsi que Milton, le jouet d'une illusion.

— Ce rapport ne me satisfait guère, déclara Edith à Douglas dès que celui-ci en eut pris connaissance.

— Moi non plus, miss Fox.

— ...Et tant que nous marcherons à la traîne de Figh et de ses acolytes, nous n'arriverons à rien. Pour ma part, je suis décidée à agir seule, en ne me fiant qu'à mon instinct. La de Vaars, en la personne de sir Eric Sander, m'a fait confiance. Ce serait la trahir que de poursuivre la lutte dans de telles conditions. De votre côté, êtes-vous prêt à me conserver votre appui ?

— Miss Fox, lorsque j'ai donné ma parole, je ne la reprends pas.

— Je n'ai pas voulu vous vexer, lieutenant, mais en conscience, je devais et je dois préciser certains points. Nous allons entreprendre une action dangereuse. Ce sont les circonstances qui nous imposent cette solution. La F. N. I. a des complices partout. A Kimberley et ailleurs, nous sommes environnés d'espions, plus ou moins à sa solde. Si nous voulons réussir, il ne faut compter que sur nous-mêmes.

— J'ai fort bien compris et je vous remercie de m'avoir parlé avec cette franchise. J'agirai de même envers vous. J'aime Lilia qui est toujours sous le coup d'une accusation infamante. Celle-ci la poursuivra tant

que les vrais coupables ne seront pas châtiés. Je n'ajouterai rien que ceci : j'attends vos instructions.

— Elles sont très simples : retournons d'où nous venons, c'est-à-dire du Namib. C'est là-bas, et là-bas seulement que nous avons quelques chances de débrouiller cette affaire. Je vous ai montré sur la carte de Stürler un point marqué d'une croix rouge ; ce signe a certainement une signification. Laquelle ? Nous le saurons sur place.

— Votre point de vue me paraît judicieux.

— Voici le plan. Etudiez-le. C'est plus de votre compétence que de la mienne. Et lorsque la topographie des lieux vous sera familière, nous partirons seuls, tous les deux, pour le Namib, et sans prévenir personne, pas même Ansen ou Sander. Je me méfie de son mécanicien qui joue trop bien les espions.

— Entendu, miss Fox. A la première heure, je serai chez vous.

— Ce que nous allons tenter est peut-être insensé, et à coup sûr plein de risques, mais nous n'avons pas le choix des moyens.

Et penché sur sa carte une grande partie de la nuit, le lieutenant Douglas Milton repéra le fameux point rouge, but de leur audacieuse randonnée...

XIX

Avant de partir pour la grande aventure, Douglas Milton obtint de la police l'autorisation de rendre visite à Lilia Van Dorp qui séjournait toujours dans une maison de santé aux environs de Kimberley.

C'était la première fois depuis son arrestation qu'elle revoyait l'officier anglais. Presque chaque jour elle avait reçu de lui un billet où s'exprimait sa furieuse passion. Et ses lettres, elle les lisait et les relisait sans cesse. Elles étaient pour elle, dans sa retraite forcée, le dernier lien qui la rattachait à la vie, sa seule raison d'espérer.

Il était très tôt, le matin, lorsque Douglas fut introduit dans la chambre austère aux murs blancs.

Lilia n'attendait pas de visite et crut, lorsqu'on frappa à la porte, que c'était encore quelque policier venu pour l'interroger.

— Ne me regardez pas, Douglas, je suis affreuse. Nurse, c'est très mal de ne point m'avoir prévenue. Mon ami, retournez-vous contre ce mur que je me fasse belle pour vous.

En hâte, elle releva ses boucles blondes, aviva d'un peu de rouge la pâleur de ses lèvres et de ses joues.

— A présent, je suis présentable, dit-elle en s'efforçant de sourire.

L'infirmière, par ordre, ne quittait pas la chambre. Et cette présence inopportune rendait tout entretien malaisé. Eux qui avaient tant attendu cet instant ne savaient plus quoi se dire. Ils se regardaient, gênés intimidés, touchants.

— Lilia, je pars pour quelques jours...

— Oh !

— Raison de service. Peut-être aurai-je du mal à vous écrire. Ne vous alarmez pas à mon sujet, ma première visite, dès le retour, sera pour vous.

Ce fut tout, ou presque. Il lui dit sa confiance en une libération prochaine, bâtit de beaux projets d'avenir et partit rejoindre Edith.

Seule, Lilia éclata en sanglots. A présent lui venaient en foule les mots qu'elle aurait tant aimé lui dire. Et elle plongea son beau visage, marqué par le chagrin, dans un bouquet de fleurs sauvages qu'il lui avait apporté et qui était comme un symbole de liberté.

***

— Miss Fox, voici un projet d'itinéraire. Le plus simple est d'aller en chemin de fer jusqu'à Aar, de là nous prendrons la ligne de Windhoëck et descendrons à Holoog dans le Sud-Ouest Africain. En partant ce soir, nous pouvons être là-bas demain matin à onze heures. Holoog est environ à soixante milles du point marqué sur la carte. La difficulté consistera en la traversée du Great Fish, indiqué là en bleu : c'est un petit cours d'eau qui coule aux pieds des monts Houns, mais j'ai relevé l'emplacement d'un pont. Et puis, à cette époque de l'année, comme nous avons pu le constater

dans le Namib, les pluies n'ont pas encore grossi le cours des rivières. Une fois le Great Fish franchi, nous affronterons une région assez accidentée qui ne doit être peuplée que de Noirs. Quinze milles plus loin, nous devons atteindre notre but.

— Mes compliments, Milton, seul un officier peut dresser un plan de campagne aussi précis.

— A la réflexion, je suis tenté de croire que le coin repéré est une base d'attache importante de la F. N. I., car toutes les pistes dessinées y convergent.

— Parbleu, c'est bien parce que je suis arrivée aux mêmes conclusions que j'ai décidé de partir là-bas.

— Il est situé, d'après moi, à l'extrême pointe sud du haut plateau de Houïb. La route la plus courte traverse le Namaqualand, mais, si nous l'empruntons, il nous faut demander une autorisation officielle.

— Je m'y refuse. Personne ne doit être au courant de notre randonnée.

— En tout cas, nous devons aborder le plateau par l'Est en suivant la piste qui part de Holoog.

— C'est celle-là que nous prendrons et pas une autre.

Edith écrivit une lettre à James Sander dans laquelle elle lui annonça son départ sans autre commentaire. Puis elle prit une valise qu'elle remplit de vivres et de boissons.

Elle était en train d'achever ses préparatifs lorsque Father Providence frappa à sa porte.

— On me dit que vous nous quittez, miss Fox ? s'enquit l'aveugle.

— Vous me paraissez bien renseigné ? Puis-je savoir par qui ?

— Volontiers. C'est ma nièce qui vous a aperçue en train de ranger vos affaires et...

— Votre nièce regarde donc par les trous de serrure ?

— Oh ! miss Fox !... Comment pouvez-vous croire ? Vous avez dû, par mégarde, laisser la porte ouverte, autrement jamais cette petite...

— Bien... bien... A mon tour de vous poser une question. En quoi mon départ vous intéresse-t-il ?

— Mais...

— Je garde cette chambre, dont je vous ai, du reste, payé un mois d'avance. Le reste ne vous concerne pas.

— Excusez-moi, miss Fox, mais j'ai coutume de traiter volontiers mes pensionnaires comme des amis. Ne voyez surtout pas là quelque indiscrétion de ma part.

Edith jugea inutile de répondre. Cependant le patron de l'hôtel, muet à présent, ne semblait manifester aucune intention de quitter la chambre.

— Vous pouvez vous retirer, finit par lui déclarer Edith.

— Vous n'avez besoin de rien ? Si vous allez loin, je vous conseille d'emporter quelques fruits. Je viens justement de recevoir de superbes grape-fruits juteux et tendres. Puis-je vous en offrir un ?

— Non, merci.

— C'est bon. Je redescends.

A regret, il fit demi-tour et lentement ouvrit la porte. Puis, il se ravisa :

— Où dois-je vous adresser votre correspondance ? demanda-t-il soudain.

— Il n'y aura pas de lettres, fit Edith sèchement.

— Alors... au revoir, miss Fox, et bon voyage.

Une heure après, Edith, évitant le bar, sortit de l'hôtel, sa valise à la main. Après avoir constaté que

personne ne la suivait, elle prit un taxi qui la conduisit à la gare où l'attendait Douglas Milton.

Le lendemain matin à onze heures sept, ils arrivaient à Holoog.

***

Le chef de gare de cette paisible cité, peu habitué à voir débarquer un couple d'aussi belle prestance, s'empressa de l'accueillir en personne. Tandis qu'il recevait les billets, il engagea la conversation.

— Vous allez trouver une ville bien peu animée, leur confia-t-il aimablement. Dommage que vous ne veniez pas un jour de marché.

— Et quand a lieu le marché ? demanda Edith par politesse.

— Deux jours par an, miss.

Edith, profitant de l'obligeance de l'employé, lui posa diverses questions concernant Holoog et lui demanda, entre autres, s'il n'y avait pas possibilité de louer une voiture.

Cette question lui parut saugrenue.

— A Holoog, dit-il, les gens bien ont leur auto. Quant aux autres, ma foi, ils vont à pied ou en charrette, ou encore prennent le train, ajouta-t-il un peu froissé dans son amour-propre de chef de gare. Enfin, allez toujours voir chez Riedermann : il tient un garage. Vous le trouverez au bout de cette grande artère que nous nommons Central Street.

Il n'y avait pas à se tromper, le village ne possédant qu'une seule rue, tortueuse, inégale, au sol défoncé, bordée d'arbres anémiques plantés comme des pinceaux sur les bas côtés de terre battue.

Des maisons sans étages, entourées d'un petit jardinet, exhibaient leurs façades de tôle grise percées de fenêtres à guillotine où pendait du linge de couleur.

Sur la chaussée déambulaient quelques paysans, la pipe au bec, qui saluaient au passage les nouveaux arrivants.

Ailleurs, un gueux au visage barbu, accroupi devant un éventaire, psalmodiait une espèce de complainte sans fin.

Des ânes, des bœufs, circulaient librement au milieu des nègres criards affublés d'oripeaux bariolés et de matrones au visage d'ébène entourées de gamins nus se chamaillant, se bousculant. Des chiens jaunes, d'une maigreur affreuse, cherchaient leur misérable pitance sur des tas d'ordures.

— Quel pays ! s'exclama Milton. Ce n'est pas ici que je finirai mes jours.

— Moi non plus, approuva Edith. Pourvu que le sieur Riedermann ne soit pas absent !

— J'aperçois là-bas un poste d'essence. Allons-y directement.

Un grand gaillard albinos aux yeux rougeâtres et clignotants les accueillit dans un baraquement de bois dénommé pompeusement par lui « Garage international ».

Riedermann, comme presque tous les blancs du Sud-Ouest Africain, était de race allemande. Il parlait anglais avec un accent très prononcé. Ainsi que l'avait annoncé le chef de gare, il n'avait pas d'auto à louer. Par contre, il se faisait un plaisir de vendre pour vingt livres une Ford d'occasion « à l'état de neuf ».

— Montez dedans, dit le marchand, et vous serez convaincu.

Il exagérait sans doute la qualité de sa voiture. Elle paraissait, néanmoins, capable de rouler. Milton

vérifia le moteur, les pneus, l'essaya et le marché fut conclu. Il fit le plein d'essence et remplit de bidons tout l'arrière de l'auto. Une fois l'opération terminée, ils retournèrent à la station où ils avaient laissé leurs bagages en consigne.

— Nous n'avons oublié qu'une chose, dit Edith. C'est d'acheter quelques objets pour offrir aux nègres. Nous allons traverser des régions où s'aventurent rarement des blancs. Ce sera une façon de nous attirer les bonnes grâces des Bushmen, Bantus et autres habitants noirs de ce pays.

— Vous avez raison, miss Fox. J'ai repéré tout à l'heure un « drug-store » qui vend de tout, du tabac, de l'alcool, des bottes, du linge, des bonbons et des tas de bibelots invraisemblables. Nous y trouverons sûrement notre affaire.

Ils retournèrent dans Holoog et raflèrent tous les « laissés pour compte » les plus hétéroclites qui dormaient au fond du bazar.

Il était près de deux heures lorsqu'ils quittèrent Holoog pour le *Great Nama Land*, contrée sauvage et mal connue où, chassés des côtes et des villes par les envahisseurs de race blanche, se sont réfugiés les derniers représentants des immenses tribus qui jadis régnaient en maîtres sur tout le continent africain.

« Cham, dit la Genèse, attira la malédiction divine sur tous ses descendants. »

Ceux-ci en supportent encore aujourd'hui les conséquences et les Quakers exploitent les paroles de l'Écriture Sainte pour justifier leur implacable loi.

XX

Les premiers vingt-cinq milles qui séparent Holoog du Great Fish furent parcourus en trois heures, sans encombres. La route, à la sortie de Holoog, était parfaitement tracée et s'insinuait à travers des champs de maïs. De loin en loin apparaissaient des fermes aux toits de chaume autour desquelles on distinguait de vastes enclos de perches, les *kraals* où, la nuit, sont parqués les troupeaux. Douglas, qui conduisait la Ford, serra soudain les freins brutalement.

La secousse fit sursauter miss Fox légèrement assoupie.

— La route est barrée ! constata-t-elle en ouvrant les yeux.

— Ce n'est rien, annonça Milton qui descendit de voiture, repoussa la clôture de bois maintenue par deux gros piquets et la rétablit après le passage de l'auto. Les indigènes utilisent de telles barrières pour empêcher l'exode de leurs bêtes ; cela leur permet de les laisser en liberté sur de plus vastes espaces.

Une ou deux fois encore ils durent stopper, ouvrir des portes et repousser d'indolents bovidés peu hospitaliers, qui beuglaient de mécontentement à leur passage.

Insensiblement le paysage changea d'aspect. Ils

débouchèrent dans une région plus accidentée : le *Karrou*, d'une poignante tristesse.

La route n'était plus qu'une piste dont ils ne devaient pas s'écarter en raison des éboulis de roches. Rien ne poussait sur cette terre rouge piquée çà et là d'herbes jaunissantes brûlées par le soleil. La piste montait, descendait, courait entre les collines granitiques surgissant à travers des roches shisteuses. Pas une ferme, pas une maison, pas un bois ne rompaient la désolante monotonie de ce pays perdu. Ils arrivèrent enfin devant le Great Fish, rivière qu'il leur fallait franchir avant de pénétrer dans le pays des nègres.

La piste aboutissait directement à un pont jeté d'une rive à l'autre. Il était constitué par deux immenses troncs d'arbres sciés en long que reliaient des lattes de bois. De gros pieux fichés dans le lit de la rivière soutenaient cette espèce d'échafaudage d'apparence assez fragile.

Avant de lancer l'auto sur le pont, Milton jugea utile d'en vérifier le degré de solidité. A peine s'y était-il engagé, que des craquements sinistres ébranlèrent la construction minée par les eaux de pluie.

— Hum ! Miss Fox, je crois imprudent de nous hasarder là-dessus. Sous le poids de la voiture, tout l'ouvrage risque de s'écrouler.

— Agréable perspective, Milton. Que proposez-vous ?

— Rien, avant d'avoir examiné le dessous du pont.

On était, heureusement, à la période la plus sèche de l'année et le Great Fish coulait paisiblement entre de gros rochers sur lesquels l'officier s'agrippa. S'arc-boutant aux parois du pont, il inspecta les piliers de soutènement : la moitié d'entre eux, au moins, avaient été arrachés par les eaux.

A la saison des pluies, en effet, ces rivières au cours

si calme d'ordinaire se transforment en véritables torrents impétueux.

— Rien à faire, cria-t-il à Edith restée sur la rive. Tout est délabré. Si nous tentons le passage, nous allons au-devant d'une catastrophe.

La situation était sérieuse. Allaient-ils être vaincus par la nature avant même d'avoir couru leur chance ? Pas une seconde, ils ne l'admirent.

Posément, ils étudièrent à nouveau la carte : aucun autre passage n'était signalé. Coûte que coûte, ils devaient joindre l'autre rive.

— Il y aurait bien une solution, déclara Milton.

— Traverser le fleuve à gué ?

— Oui, seulement nous nous exposons à l'enlisement. S'il se produit, l'auto entraînée par le courant sera perdue définitivement.

— Nous n'avons pas le choix, n'est-ce pas ?

— Hélas !...

— Alors, allons-y et à la grâce de Dieu !

Tous deux, s'aidant de madriers, déplacèrent de gros rochers plats qu'ils calèrent et mirent bout à bout. Ils eurent la chance d'en découvrir d'assez larges, ce qui hâta leur travail.

Entre les pierres, ils disposèrent une dizaine de lattes prélevées sur le pont. Par bonheur, le Great Fish n'avait à cet endroit qu'une largeur de huit mètres environ.

Une fois achevé cet ouvrage de fortune, ils retirèrent tout le chargement de la Ford.

— Et maintenant, s'écria Milton les mains au volant, je fonce dessus. Nous passerons, ajouta-t-il pour se donner confiance.

Edith, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, suivait des yeux la manœuvre.

L'auto s'engagea sur les rochers qui résistèrent sans

trop s'enfoncer. Milton avançait très prudemment, manquant de cahot en cahot d'être vidé de son siège. Les ressorts de la Ford gémissaient à chaque différence de niveau. Néanmoins, elle se redressait tant bien que mal, maintenant un équilibre précaire.

— Tout va bien ! cria Milton.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'une pierre se détacha et roula, emportée par le courant. Il sentit brusquement que la roue arrière gauche tournait dans le vide. Si elle reposait, ne fût-ce qu'une seconde, tout espoir était perdu. Il n'hésita pas, appuya à fond sur l'accélérateur, au risque de faire sauter le pont arrière. La voiture fit une espèce de bond désordonné et les roues avant atteignirent enfin la terre ferme. Un dernier effort, et elle s'immobilisait de l'autre côté de la rivière.

Douglas, poussant un cri de joie, sauta à bas de l'auto dont il caressa le capot comme fait un cavalier qui flatte sa monture une fois un gros obstacle heureusement franchi.

***

A présent, la nuit est venue...

Tandis qu'ils domptaient la nature, le soleil a disparu à l'horizon et ils décident de camper sur les bords du Great Fish. C'eût été folie que de s'aventurer dans ces contrées inconnues peuplées d'êtres primitifs que remplit d'effroi l'obscurité.

Allongés sur les coussins de la Ford, ils dorment profondément, d'un sommeil sans rêves, un revolver à portée de leurs mains. Pas un bruit, pas un souffle ne viennent troubler l'harmonie de cette nuit claire.

La lune projette une lumière cendrée sur le cours d'eau qui prend des tons métalliques. Les proportions changent de valeur. Les accidents de terrains sont plus accusés, l'ombre des arbres s'allonge et dans le lointain se découpent les sommets argentés des collines rocheuses.

Au petit jour, obéissant à quelque mystérieux appel, surgissent, tout à coup, un, deux, trois grands diables à peau noire qui se glissent à pas feutrés, sans rompre le silence de la nature engourdie.

Ils approchent de l'auto, en font le tour, appliquent leurs visages à la portière et, immobiles, regardent dormir les voyageurs.

Milton s'éveille le premier et, devant cette apparition inattendue, se dresse d'un bond. Les autres conservent la même impassibilité. Edith, à son tour, ouvre les yeux et, frappée de stupeur, distingue trois faces camuses aux cheveux crépus, au nez épaté, aux lèvres épaisses, collées à la vitre.

— Ne semblons pas étonnés, chuchote Douglas.

— Ils m'intimident, réplique Edith à voix basse. C'est gênant d'être lorgnée de si près.

— Ils ont l'air pacifiques.

— Oui, ils ont un bon regard de chien fidèle. J'avais jadis un caniche qui me regardait de la sorte lorsque je me réveillais le matin.

L'officier sort de la voiture.

— Hello ! s'écrie-t-il à l'adresse des visiteurs indiscrets.

Ceux-ci ne daignent pas répondre à l'invite. Alors Milton vaque à ses occupations sans se soucier de leur présence.

Il sort un réchaud, l'allume, prépare du café. Les Noirs montent toujours la même garde vigilante et silencieuse.

Edith leur offre un bol du liquide bouillant. Ils s'en saisissent, y trempent un doigt, le sucent. L'examen a dû être favorable car, à tour de rôle, chacun d'eux ingurgite quelques gorgées de café.

— Et maintenant, messieurs, leur déclare Milton, nous allons avoir le regret de nous séparer de vous. Prête, miss Fox ?

— Toujours. Croyez-vous au moins qu'ils nous laisseront partir ?

— Nous leur en demanderons la permission une autre fois.

Il appuie sur le démarreur. Le moteur ronfle. Les autres ont toujours la même expression passive. Edith et Douglas les saluent de la main. Ils ne bronchent pas et regardent s'éloigner la Ford qui s'enfonce dans le Bushmanland.

***

La nature, à nouveau, change d'aspect. Ils pénètrent maintenant dans la grande forêt touffue, d'une végétation débordante, aux arbres gigantesques envahis de lianes folles qui étouffent les rayons du soleil. Jamais l'humidité ne s'évapore entièrement et l'atmosphère reste imprégnée de vapeur et de fièvre. Pour établir les pistes, des milliers d'arbres ont dû être abattus qui pourrissent sur les bas côtés.

Miss Fox conduit l'auto, Milton a pris la responsabilité de la direction. Il se guide sur la carte de Stürler où sont relevées les moindres indications utiles, s'aide de la boussole et s'oriente d'après le soleil dont le disque rouge illumine le haut des frondaisons.

— Miss Fox, nous devons, très prochainement, traverser un village.

— Je crois qu'il serait prudent de nous y arrêter.

— C'est aussi mon avis.

Et, soudain, ils débouchent dans une clairière bordée de cases multiples bâties en paille et en terre battue. Les indigènes — une centaine — sont rassemblés autour d'un vieillard frappant avec la paume de ses mains sur la peau tendue d'une espèce de tambour. Les nègres, accroupis sur le sol, accompagnent de chants plaintifs et monotones les battements graves au rythme hallucinant. Edith et Douglas ont à peine le temps d'entrevoir leurs épouses déhanchées qui gesticulent en cadence car à leur approche, tout cesse, danses et chants.

En un clin d'œil, le village est en émoi. Les mâles se dressent menaçants et entourent la voiture en brandissant arcs et lances, tandis que les femmes affolées se précipitent dans les paillottes.

— Milton, je crois le moment venu de sortir nos cadeaux.

— D'accord, mais agissons sans précipitation. C'est la seule façon de leur en imposer.

Ils descendent tranquillement de voiture, les bras chargés d'objets achetés à Holoog qu'ils tendent aux nègres.

Le vieillard qui jouait du tambour s'approche le premier. Ce doit être le chef du village. Edith lui offre une bouteille d'eau de Cologne qu'il examine longuement. Après en avoir cassé le goulot, il renverse sa tête en arrière et absorbe tout le contenu de la bouteille. Puis, en connaisseur, il passe sa langue sur ses lèvres lippues.

Comme les autres, il est nu, une peau de mouton enroulée autour de la ceinture. Miss Fox, enhardie, commence la distribution, remettant à chacun quelque souvenir. Les indigènes manifestent une préférence

marquée pour les cigarettes qu'ils mâchent et avalent goulument.

Le vieillard se met soudain à baragouiner des sons rauques où les mots *baloungo* : blanc, et *chiloungo* : pays des blancs, reviennent sans cesse.

Comme ce sont les seuls que comprend Milton, la conversation s'en trouve simplifiée.

Peu après arrivent à leur tour les femmes au visage mafflu, barbouillé d'ocre, dont les oreilles déformées s'allongent sous le poids de lourds anneaux de cuivre. Elles ont, en général, des corps fatigués, avachis et portent d'étranges pagnes faits de feuilles desséchées. Des tas de petits négrillons s'accrochent à leurs bras. Edith leur distribue des colliers de verroterie et des miroirs devant lesquels elles exécutent d'affreuses grimaces.

— Profitons de cet accès de joie pour nous sauver, murmure Edith à Douglas.

— En route ! approuve celui-ci.

Après avoir serré la main du vieillard, ils remontent dans la Ford et s'éloignent vivement.

***

A peine miss Fox et son compagnon eurent-ils dépassé le village qu'ils perçurent un bruit sourd et régulier jaillissant des profondeurs de la forêt, s'arrêtant quelques instants pour reprendre ailleurs, puis se répercutant plus loin, tel un surprenant écho.

— Le tam-tam ! s'écria Milton.

Et il expliqua à la jeune femme que le tam-tam sert aux nègres de haut-parleur. Il transmet dans un langage

secret les nouvelles importantes, lance les ordres, convie à la danse ou jette l'appel de guerre.

Grâce à lui, les noirs sont informés de tout. De loin en loin, les tam-tams se répondent et c'est un roulement ininterrompu qui parcourt des dizaines et des dizaines de milles.

— Ceux qui jouent de cet instrument, ajouta Douglas, passent, aux yeux de leurs frères, pour des sorciers doués d'un pouvoir surnaturel.

Au village suivant, Edith et Douglas furent accueillis par des démonstrations de joie éclatante. Tous les habitants, sortis de leurs cases, dansaient en se trémoussant autour de l'auto. Un gosse, au ventre proéminent, poussa même l'audace jusqu'à grimper sur le marchepied. Edith le prit sur ses genoux. L'enfant, enhardi, appuya sur le clakson qui se mit à résonner et, terrifié, s'enfuit en poussant des hurlements.

A eux aussi, on distribua des souvenirs. En échange, une délégation offrit aux voyageurs des « tsamas », sorte de melons d'eau dont les nègres sont très friands.

— Miracle du tam-tam ! dit Edith. Ils savent déjà que nous leur apportons des cadeaux. Notre réputation est faite.

— Miss Fox, lui déclara peu après l'officier, voilà trois heures que nous roulons. Nous avons parcouru près de soixante milles. Si je vous ai bien dirigée, nous devons prochainement quitter cette forêt et approcher du but de notre expédition.

Et tout à coup, la forêt s'écarta.

Ils s'étaient habitués à la lumière tamisée des sous-bois et, brusquement ils retrouvaient l'éclat brutal du soleil africain.

Le paysage était désolant. D'énormes blocs de pierre, provenant d'anciens éboulements, se dressaient à travers

la plaine rugueuse, uniformément grisâtre, hérissée de coteaux dénudés aux arêtes coupantes. La route devenait impraticable. Plus aucune trace de piste. La voiture geignait, les pneus crissaient sur le sol rocailleux. Pendant des heures et des heures, ne se guidant presque plus qu'à la boussole, ils roulèrent dans le chaos désertique et lugubre.

— Etes-vous sûr, Milton, de ne pas vous être égaré ?

— Sûr. Je connais mon métier. Nous devons être à quelques milles seulement du point fixé sur cette carte et qui ne peut être que le repaire des hommes de la F. N. I.

— Je le souhaite.

— L'endroit, convenez-en, ne pouvait être mieux choisi. La nature elle-même les protège.

— Le fait est qu'on se croirait au bout du monde.

Ils s'arrêtèrent un instant pour s'orienter et en profitèrent pour boire quelques gorgées de thé coupé de rhum.

Ils étaient en sueur, leurs vêtements collés au corps et, cependant, ils étaient parcourus de tremblements fiévreux. Les nerfs tendus, ils avaient beau prêter l'oreille, ils ne percevaient que le battement accéléré de leur pouls.

Le silence les enveloppait, un silence total. Rien à l'horizon. Pas le moindre signe d'une présence humaine.

— Il faut en finir, grondait Milton, nous n'allons pas tourner en rond dans ce bled infernal. Nous devons être tout près, c'est évident, c'est certain, enfin... enfin, je le suppose...

— Ne vous agitez pas. Cela n'avancera à rien. Passez-moi la carte. Examinons-la de nouveau.

— Oh ! une seconde, je ne vois plus clair à force de fixer tout le temps le même point.

— Chut ! Taisez-vous ! sursauta Edith. Ecoutez...

Faiblement d'abord, puis s'amplifiant, le bruit familier d'un moteur d'avion se rapprochait.

L'appareil vrombissant passa au-dessus de leurs têtes, très haut dans le ciel.

Puis ils n'entendirent plus rien.

— On a coupé les gaz ! s'écria Milton.

Ne sentant plus la fatigue, il s'élança au sommet d'une crête pour observer la manœuvre de l'aviateur qui, à coup sûr, amorçait son atterrissage.

— Vu ! cria Milton du haut de son observatoire.

Il dévala la pente en courant.

— Direction Nord-Ouest ! Cette fois, miss Fox, nous les tenons !

XXI

Aussi vite que le permettait l'état du sol, ils gagnèrent le lieu d'atterrissage présumé de l'avion. Milton l'avait vu descendre en vol plané, puis disparaître derrière une éminence, à l'extrême pointe d'une espèce de promontoire escarpé haut de plus de cent mètres.

Ils abandonnèrent la Ford au pied de cette falaise dressée à pic sur le désert de sable. Après l'avoir examinée, ils renoncèrent à tenter une ascension visiblement impraticable.

— Contournons cette corniche rugueuse, dit Milton. Il est impossible que nous ne trouvions pas un passage plus accessible.

Ils marchèrent près d'une heure, enfonçant à chaque pas dans le sable mou. Enfin, sur l'autre versant, ils découvrirent une piste creusée dans le roc qui s'accrochait au flanc de la montagne. Ils l'escaladèrent péniblement, butant contre les pierres qui s'éboulaient, se blessant les mains aux aspérités du talus, manquant sans cesse de perdre l'équilibre.

Après d'épuisants efforts, ils atteignirent le sommet de la falaise.

Devant eux s'étalait un vaste plateau dominant une immense étendue de lande désertique où se profilaient des dunes bosselées au sable miroitant. A l'horizon s'estompait une ligne bleuâtre : l'océan.

— Le Namib ! s'écria miss Fox.

— Certainement, assura Milton. La mer a dû se retirer peu à peu, ce qui explique la présence de ces falaises abruptes.

— Et aussi le nombre illimité de diamants que recèle cette région. Les courants d'eaux se sont ralentis pour disparaître tout à fait et les pierres sont restées sur place, enfouies dans le sable.

— Très juste, miss Fox, mais ne nous attardons pas. Il s'agit maintenant de déterminer l'endroit où se cachent nos adversaires. Si je ne me suis pas trompé, l'avion s'est posé sur ce plateau.

— C'est extraordinaire. Je ne vois aucune trace de hangar ou d'abri. Passez-moi donc vos jumelles, Milton.

Edith fouilla l'horizon.

— J'aperçois quelque chose à droite de ce petit mamelon. Tenez, regardez vous-même.

Ils constatèrent, une fois de plus, à quel point il est malaisé, dans le bled, d'évaluer les distances : le hangar se trouvait à moins d'un demi-mille.

— On y va ? demanda Edith.

— Ce n'est pas mon avis, déclara l'officier. A quoi bon nous exposer inutilement ? L'endroit est repéré. Partons et revenons plus tard en force et en nombre.

— D'accord, mais pas avant d'être sûrs de notre fait. Rien n'est traître comme le désert, nous venons d'en avoir la preuve et John Figh est sceptique ainsi que tous les policiers. Nous n'avons pas le droit de suggérer l'envoi d'une expédition aussi importante et aussi coûteuse sans avoir, nous-mêmes, la certitude qu'il existe ici un centre de contrebande.

— Oui, évidemment, mais le risque est énorme. Songez que personne ne sait où nous sommes.

— Je ne l'oublie pas. Mais jusqu'ici qu'avons-nous appris ? Rien ou presque rien. Qui nous dit seulement que cet avion effectue un trafic clandestin ? Tout permet de le supposer mais, encore une fois, ce ne sont pas des suppositions qu'il nous faut, mais des certitudes.

— Je reconnais que vous avez raison, miss Fox. Si vous étiez officier, comme je le suis, je n'aurais pas tant de scrupules, mais vous êtes une femme et...

— Là, je vous arrête. En choisissant ma profession, je savais à quoi je m'exposais. Nous avons déjà perdu un temps précieux. Assez discuté et en avant !

Moins d'un quart d'heure après, ils avaient atteint le hangar : quatre poteaux fichés dans le sol, un toit fait de poutres recouvertes de tôle ondulée. Deux avions étaient garés sous cet abri qui contenait également des cuves à essence enterrées. Sur un des côtés, une toile protégeait le hangar contre les vents de mer.

Après s'être assurés qu'il n'y avait personne en vue, Edith et Douglas, le doigt sur la gâchette de leur revolver, avancèrent de quelques pas.

— C'est étrange, murmura Edith, si nous n'avions pas vu et entendu l'avion, on pourrait croire cet endroit abandonné.

En effet, le plateau était nu, sans une cabane, sans la moindre trace d'un refuge quelconque. Ils s'approchèrent des appareils pour en noter les numéros.

— L'avion de Stürler ! s'écria la jeune femme triomphalement. Et maintenant, mon vieux, filons, nous en avons assez vu.

— Trop ! clama une voix inconnue.

Avant même qu'ils aient eu le temps de se retourner et de faire usage de leurs armes, deux individus, en cotte d'aviateur, bondirent sur eux, leur assénant sur la nuque un coup de matraque.

Etourdis, ils perdirent pied. Lorsqu'ils reprirent connaissance, ils avaient les bras attachés dans le dos par de solides cordes qui leur sciaient les poignets.

Leurs agresseurs, malveillants et narquois, affichaient à leur égard un profond mépris. Ils s'exprimaient dans un allemand très pur.

Edith les reconnut : Hans et Kate Südenheim, le couple que Wil Stürler lui avait présenté chez Father Providence. Elle ne pouvait se méprendre, ayant été frappée, dès l'abord, par l'allure de ces êtres tous deux très blonds, lui musclé, fin, élancé, elle, à peine moins grande, solide et souple comme un bel animal de race. Südenheim martelait ses mots :

— Excusez, dit-il avec son accent guttural, nous n'avions pas le choix.

Edith, se relevant, le toisa avec dédain.

— Je vous fais grâce de vos explications.

— Je me le tiendrai pour dit, ajouta-t-il en s'inclinant ironiquement.

Douglas Milton, rageant, l'interpella :

— Qu'avez-vous l'intention de faire de nous ?

— Nous le saurons bien assez tôt, fit Edith avec calme.

— Suivez-nous, ordonna l'Allemand.

Ils sortirent du hangar, encadrés par les jeunes gens, et traversèrent le plateau désert.

Ils avançaient en direction de la mer.

— Les bandits ! murmurait Douglas en serrant les dents.

— Nous aurons notre revanche, répliqua Edith sur le même ton.

— A moins qu'ils ne nous jettent du haut de la falaise. Tenez, regardez, c'est par là qu'ils nous entraînent.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres du bord. Après c'était le vide, le précipice.

Les yeux fixés sur la crête, Edith et Douglas n'avaient pas remarqué qu'ils foulaient à présent une plate-forme bétonnée, au bout de laquelle s'amorçait un sentier en pente.

Les Allemands s'y engagèrent.

— Mon ami, dit Edith à Milton, après s'être aperçue que le plongeon leur était épargné, vous avez trop d'imagination.

Ils descendirent une dizaine de marches et se trouvèrent devant une porte dissimulée dans le roc.

— Mais... Miss Fox, lui déclara l'officier, nous voici dans un fortin.

— Exactement, monsieur, lui répondit Südenheim, vous êtes ici dans un ancien poste de défense côtière construit par nos soins au temps où ce pays était encore allemand.

Ils enfilèrent un couloir sombre, éclairé par des lampes à acétylène et débouchèrent dans une vaste pièce ayant dû, jadis, servir de chambre de garde.

L'air et la lumière y pénétraient à flot grâce à de multiples ouvertures percées dans le mur. Tout un côté de la salle était transformé en volière où s'ébattaient quelques pigeons, précieux auxiliaires de la F. N. I.

Ils roucoulaient, et ce long murmure triste et tendre surprenait dans ce lieu sinistre.

En vrac, dans un coin, tout un matériel de diggers, des caisses, une balance, un appareil de T. S. F., des dossiers que miss Fox et Milton eurent à peine le temps d'entrevoir.

Une porte de fer cadenassée occupait un pan de mur. Südenheim fit tourner la clef. La porte grinça sur ses gonds.

— Entrez par là, vous autres. Vous y serez très bien, dit-il en ricanant.

La pièce était petite, basse. La lumière du jour s'insinuait faiblement à travers une ouverture carrée, pourvue de solides barreaux. Pour tout mobilier, deux lits de camp, une table en bois et des chaises.

— Notre chambre, déclara l'Allemand. Nous regrettons de n'avoir pas mieux à vous offrir, n'est-ce pas, Kate ?

— Nous regrettons, approuva son épouse, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Elle ramassa quelques papiers qui traînaient sur la table.

— Des objets personnels, annonça Südenheim. Vous permettez ?

Puis, après avoir pris un temps, il ajouta :

— Merci d'avoir enterré le pauvre Stürler.

— Ah ! c'est vous qui...

— Oui, sa longue absence nous avait inquiétés, Kate et moi. Alors nous sommes partis à sa recherche. C'est elle qui a ramené l'appareil. Elle est très bon pilote, affirma-t-il avec fierté.

Il dit quelques mots à l'oreille de sa femme qui quitta la pièce.

— Stürler, reprit-il, a eu la fin qu'il souhaitait. Il est mort pour la cause qu'il défendait. C'est une belle mort.

— Si vous avez l'intention de nous tuer, dit Edith, posément, faites vite.

— Nous aussi nous saurons mourir, déclara Milton sur le même ton.

— Nous ne sommes pas des assassins, répliqua Südenheim.

Sa femme revint, et toujours silencieuse, déposa sur la table, du pain, du fromage et de l'eau.

— Et maintenant, dit Südenheim avec emphase, adieu ! nous ne nous reverrons jamais !

— C'est ça, grogna Douglas. Et quand les vivres seront épuisés, nous crèverons là, comme des chiens.

L'Allemand leva les yeux au ciel pour exprimer son impuissance et sortit.

— Vous prierez le Seigneur ! marmonna son épouse avant de le rejoindre.

Et elle referma, derrière elle, la lourde porte de la prison.

XXII

Une fois livrés à eux-mêmes, Edith et Douglas examinèrent la pièce où on les avait enfermés, une pièce sombre entaillée à même le roc où suintait une humidité fétide. Seul, le sol avait été sommairement recouvert d'une couche de ciment.

Les prisonniers étaient toujours entourés de cordes, ce qui leur interdisait l'usage de leurs bras.

— Commençons d'abord, déclara miss Fox, par retirer ces horribles liens.

— Si nous le pouvons, dit Milton. J'ai bien un couteau dans ma poche, mais comment l'attraper ?

Il se roula par terre jusqu'à ce que le couteau s'échappât. Puis, après avoir, non sans peine, réussi à l'ouvrir, il s'approcha d'Édith et commença d'entamer la corde qui lui enserrait les poignets. Au bout d'une demi-heure de terribles efforts, il réussit enfin à la dégager. L'ankylose la gagnait déjà. Les mains de l'officier, comprimées par les attaches, étaient ensanglantées. Edith remua ses doigts pour rétablir la circulation et s'empressa de libérer Douglas.

— Ouf ! jusqu'ici, tout va bien, s'écria-t-il tandis que la jeune femme lui bandait ses mains meurtries. Pourvu que les Boches n'aient pas l'idée de rappliquer à l'improviste !

— Cela m'étonnerait, répondit Edith, ils doivent être bien trop occupés à plier bagages et à déguerpir. Ecoutez-les.

De la pièce voisine, on entendait un bruit confus d'objets roulés, de meubles déplacés, l'épaisseur des murs ne laissant pas filtrer le son de la voix. Ce remue-ménage dura un temps fort long, près de deux heures.

— Inspectons toujours cette aimable geôle, conseilla Milton. Nous n'avons pas grande chance de la quitter de sitôt.

— Nos bourreaux, ajouta Edith, ont pour nous de délicates attentions. Voyez ! Ils nous ont laissé des tas de livres !

C'étaient, pour la plupart, des ouvrages techniques sur l'extraction du diamant.

— La lecture, reprit-elle, est une occupation saine et reposante. Nous en userons.

— Si le clair de lune le permet...

Le jour déclinait. Dans une heure, ils seraient environnés de ténèbres.

Milton ayant remarqué de grands casiers en fer qui couvraient un pan de mur :

— Südenheim ne nous a pas trompés, dit-il, nous sommes certainement dans un ancien abri de munitions. C'est là où devait se trouver leur réserve d'obus.

Il poursuivit son inspection, s'approcha de l'ouverture grillagée, vérifia la résistance des barreaux scellés dans le rocher, se pencha autant qu'il le put :

— Impossible seulement d'apercevoir le bas de la falaise, maugréa-t-il. Tout ce que je distingue, ce sont des arêtes tranchantes. Bel ouvrage d'art militaire ! Ah ! ces messieurs savaient construire une casemate...

La lumière pâlissait. C'était l'instant féerique qui précède la tombée du jour. A l'horizon, le disque rouge

allait s'enfoncer dans la mer qu'il empourprait sur toute sa surface. Edith était venue rejoindre Douglas et, malgré elle, subissait le charme du prestigieux coucher de soleil qu'elle contemplait en silence.

— Ce palace, dit Milton avec ironie, manque peut-être de confort, mais pas de vue. Dînons, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Je n'ai pas faim, constata Edith.

— Moi non plus, admit Douglas. Et c'est avantageux car nous avons à ménager nos munitions de bouche.

— Est-ce bien utile ? murmura Edith.

L'autre ne répondit rien. Sans se l'avouer, tous deux étaient obsédés par l'idée qu'ils n'avaient à espérer aucun secours.

Ils croquèrent un ou deux biscuits trempés dans de l'eau.

— Tiens ! remarqua Edith tout à coup, les bruits ont cessé.

— En effet. Les oiseaux ont dû s'envoler.

Ils ne croyaient pas si bien dire car, quelques minutes plus tard, ils entendirent le ronflement caractéristique d'un moteur d'avion qui s'éloignait. Les Südenheim avaient pris la fuite.

— Eh bien, tant mieux, dit l'officier s'efforçant d'être optimiste. Le silence convient au sommeil.

— En ce cas, étendons-nous sur ces paillasses.

— Excellente idée. La nuit porte conseil. Demain, nous aviserons.

Les ombres avaient progressivement envahi le local plongé à présent dans l'obscurité.

Ils s'allongèrent sur les lits de camp que recouvrait une misérable couverture.

— Bonne nuit, miss Fox.

— Bonne nuit.

Ni l'un ni l'autre n'avait sommeil. Ils se tournaient et se retournaient sur leur grabat. Au bout de quelques minutes, Douglas, pour calmer son énervement, prit une cigarette et l'alluma.

— En désirez-vous une, miss Fox ?

— Cela dépend combien il vous en reste.

A la lueur de son briquet, il les compta :

— Treize ! dit-il. C'est bien ma veine.

— Superstitieux ?

— Non, mais je n'ai jamais aimé ce chiffre-là. Je vous lance une cigarette ?

— Gardez-les, mon vieux, elles vous seront plus utiles qu'à moi.

— Nullement.

Il se leva, tendit à Edith une cigarette et arpenta la pièce de long en large.

— Que faire ? répétait-il entre ses dents. Que faire ?

— Prier le Seigneur, a dit l'Allemande.

— Celle-là... Oh ! et puis assez pensé. Je suis ridicule. Allons ! c'est fini... je me tais.

Il se recoucha mais, malgré lui, ne pouvait s'empêcher de discourir :

— Nous avons agi comme des enfants. Personne ne viendra jamais nous délivrer, personne... on ne sait même pas que nous sommes ici.

— Tout s'est accompli par ma faute, Milton. Je m'en veux de vous avoir entraîné dans cette aventure.

— Comment pouvez-vous dire ? Alors que c'est moi qui aurais dû m'opposer plus énergiquement à cette périlleuse exploration du hangar. J'ai manqué d'autorité. Comme je me le reproche à présent ! Pardonnez-moi, miss Fox.

— Je vous en prie, Douglas.

— Mais si. vous êtes une femme, vous êtes jeune, jolie, intelligente. Tout vous attache à la vie !

— Eh bien ! Et vous ?

— Oh ! moi... J'ai brûlé les étapes. Advienne que pourra. Je ne regrette rien... Si, pourtant, il y a un être auquel je tiens et qui a encore besoin de moi. Pauvre petite Lilia ! Elle n'aurait plus personne pour la défendre. Et elle a tant besoin d'appui ! Si vous l'aviez vue avant-hier à la maison de santé, si menue, si blonde dans ses draps roses !

— Vous m'aviez caché cette visite, mon vieux.

— Je ne voulais pas partir sans la revoir. On a parfois de ces pressentiments. Oh ! c'est trop bête tout de même de succomber à la faim et à la soif sans pouvoir agir. C'est cette impuissance qui me révolte. Tomber pour défendre son drapeau, c'est normal quand on est officier, mais crever comme un rat pris au piège, ça non !

— Calmez-vous, Milton, à quoi tout cela rime-t-il ?

— Il y a bien un moyen d'en sortir, que diable ! Ces barreaux finiront par céder et grâce aux cordes...

— Vous êtes fou !

— Je connais le risque : la chute dans le vide. Et puis après ? Tout vaut mieux que de mourir à petit feu et...

— Oh ! assez... restez tranquille. Cessez de marcher sans arrêt, je vous en conjure. Allons ! recouchez-vous. Faites-le pour moi, Milton.

Il obéit, prit sur lui de rester calme. A son agitation avait succédé un état d'abattement profond. Il était étendu, immobile, figé dans une sorte de torpeur.

Et ce fut au tour d'Edith de s'abandonner au désespoir. Jusqu'ici elle avait pu maîtriser ses nerfs, mais brusquement, ceux-ci la lâchèrent. Elle était glacée,

transie de froid et cependant sa peau était moite. Inlassablement, elle se répétait :

— C'est fini, fini... Il n'y a rien à faire... C'est fini.

Toute l'horreur de la situation lui apparut soudain. L'angoisse de la mort la saisit, une angoisse animale si violente qu'elle n'osait plus remuer, plus respirer, tant son cœur battait vite. Elle s'abattit dans une crise de désespoir, la main collée sur sa bouche pour ne pas crier, ne pas éveiller l'attention de l'autre, ne pas entendre à nouveau ses plaintes vaines. Elle se sentait devenir folle, étouffait sous ces voûtes basses qui dégageaient une odeur de moisi.

Elle divaguait :

— Cet air vicié a un goût de mort...

D'un bond, pour chasser le délire, elle se releva, courut à la fenêtre, reçut en pleine figure la caresse glacée de la nuit.

Là-bas, la lande, la mer que la lune argentait, se prélassaient, inondées de douceur. Un peu de ce calme bienfaisant la gagna. Elle revint auprès de son lit, s'étendit et se mit à prier, les mains jointes, lentement, doucement, repliée sur elle-même comme une petite fille qui a du chagrin.

Oublier... Ne plus penser... Dormir...

Milton avait sombré dans le sommeil. Elle s'assoupit à son tour. Pas très longtemps, car au petit jour, elle crut entendre le grincement d'une clef tournant dans la serrure. Elle se releva, colla l'oreille à la porte.

Milton se dressa :

— Qu'y a-t-il, miss Fox ?

— Rien... J'avais cru... un cauchemar...

Elle claquait des dents. Il étendit sa couverture sur

les genoux d'Edith et, assis sur une chaise, feuilleta un livre tandis qu'elle reposait...

. . . . . .

Vers neuf heures du matin, retentit dans le silence le nouveau ronflement d'un avion.

Douglas scrute le ciel, se demandant anxieusement si l'appareil appartient à la police du Namib.

— Comment prévenir le pilote ?

Edith ouvre les yeux.

— Vous avez entendu ?

— Oui... Ecoutez, le moteur s'arrête.

Il a un geste désespéré :

— Les Boches qui reviennent...

— Peut-être, suggère miss Fox, ont-ils eu des remords ?

Ils tendent l'oreille. Peu après, distinctement, ils perçoivent un bruit anormal provenant de la pièce voisine. On appelle, on crie.

Edith, tremblante d'émotion, saute du lit :

— Mais c'est...

La porte s'ouvre : Figh et Sander se jettent dans leurs bras.

— Comment êtes-vous rentrés ? demande Edith, pleurant de joie.

— La clef était sur le cadenas, répondit John Figh, et nous n'avons eu qu'à l'ouvrir.

— Venez, on vous emmène, l'interrompit James.

— Oh ! miss Fox, et vous aussi, Milton, quelle imprudence vous avez commise ! ne peut s'empêcher de déclarer le chef de police.

Douglas, ne trouvant pas ses mots, leur serre les mains à les briser.

Ils traversent la chambre de garde vidée de ses dossiers. Les Südenheim ont emporté tout ce qui aurait pu fournir quelque renseignement sur l'activité de la F. N. I.

Edith et Douglas bondissent sur le plateau, respirent à pleins poumons l'air du large.

— Vous pouvez remercier James Sander, reprit Figh en le désignant aux autres. C'est à lui que vous devez la vie.

— Comment diable avez-vous pu nous retrouver ? s'enquiert Edith.

— Le fortin était connu de moi, répond le chef de police.

— Mais comment avez-vous su que nous étions enfermés ?

— C'est Sander qui m'a alerté.

— Sander ?

Elle se tourne vers lui :

— Il y a là quelque chose qui m'échappe... Ecoutez-moi, James, par quel miracle avez-vous pu être informé de notre échec ?

James Sander détourne la tête, éludant la réponse.

XXIII

De retour à Kimberley, James Sander accompagne Edith à l'hôtel de la Providence.

— Pourquoi ne monteriez-vous pas quelques minutes dans ma chambre ? lui demanda la jeune femme. Nous avons des décisions à prendre et...

— Le moment me semble mal choisi, miss Fox. Reposez-vous d'abord quelques heures. Plus tard, je me tiendrai à votre disposition.

Edith insista :

— La F. N. I. est cernée de toutes parts, ses moyens d'action divulgués. La défaite de nos adversaires n'est plus qu'une question d'heures. Nous devons agir, et très vite...

— J'approuve entièrement vos paroles, répliqua James, et vous félicite d'avoir si habilement manœuvré.

— Ma tâche n'est pas terminée, mon cher, et je ne serai satisfaite que le jour où les coupables seront châtiés.

— Moi aussi, miss Fox. Venez me trouver à mon domicile vers la fin de l'après-midi. Nous reparlerons de tout cela.

— Soit et merci encore. Je n'oublie pas que c'est grâce à vous...

Sander brusqua son départ .

— A tout à l'heure, miss Fox.

Lorsque Father Providence entendit la voix de sa pensionnaire, il sortit de son petit bureau, manifestant une joie un peu excessive.

— Vous enfin, miss Fox ! Quel bonheur ! Nous commencions à désespérer... Quelles inquiétudes vous avez causées à vos amis ! Et vous n'avez pas trop souffert de cette horrible détention, en plein désert de Namib, dans ce fortin abandonné ?

— Pas trop, je vous remercie, mais dites-moi, Father Providence, comment se fait-il que, déjà, vous soyez au courant de notre fâcheuse aventure ?

— Comment ? Mais on ne parle que de cela dans Kimberley.

— C'est vrai ! J'oubliais qu'ici les nouvelles vont vite. Au fait, vous connaissiez fort bien mes géôliers, il me semble.

— Vous voulez parler des Allemands ? répliqua l'aveugle sur ses gardes.

— Oui, les Südenheim. C'est chez vous que me les a présentés Stürler.

— Cela se peut. Il passe tant de monde dans mon petit bar !

— Et Stürler ? Je vous ai vu souvent en conversation avec lui ?

— Forcément, n'est-ce pas ? Il était vendeur d'alcool. Alors, dame... J'entretenais avec lui des relations de client à fournisseur.

— Oui, évidemment... évidemment...

— Puis-je vous faire monter quelque chose dans votre chambre ?

— Volontiers, un peu de viande froide et de la salade.

— J'y ajouterai une bouteille de champagne. Vous me permettrez de vous l'offrir ?

Et sans attendre la réponse, il appela la servante et lui donna les ordres.

***

— Comment Sander a-t-il bien pu savoir que nous étions emprisonnés, Douglas et moi, dans le Namib ?

Cette question, voilà des heures qu'Edith se la pose. Et elle se rend chez James, bien décidée à élucider ce point mystérieux.

— Monsieur vous prie de monter au premier, dit le valet de chambre qui lui ouvre la porte.

James l'accueille en haut des marches.

— Vous êtes la bienvenue, miss Fox. Entrons dans le boudoir de ma femme qui a le plus grand désir de vous embrasser. Dinah vous aime beaucoup, ajouta-t-il. Elle était follement anxieuse pendant votre fugue.

— Monsieur Sander, dit Edith, j'ai une confidence à vous faire.

— Je vous écoute.

Elle lui posa la question qui l'obsédait depuis le matin. James sourit :

— Comment j'ai appris où vous étiez ? Rien de plus simple, par un coup de téléphone anonyme.

— Ah !

— Vous semblez surprise ?

— Mais qui a bien pu vous prévenir ?

— Südenheim parbleu, pris d'un remords tardif.

— Oui, ce ne peut être que lui.

— Dinah nous a entendus. Ne la laissons pas languir. Je vous ai dit son impatience de vous revoir.

Il ouvrit la porte du boudoir :

— Voici notre rescapée.

Dinah la serra dans ses bras :

— Asseyez-vous et racontez-moi. Cela a dû être affreux. Que je vous plains, chérie...

Edith prit un siège auprès de Mrs. Sander, à qui une manucure taillait et polissait les ongles, et lui narra les péripéties de son voyage.

— J'ai l'impression que je suis de trop, plaisanta James.

— Pas du tout.

— Merci pour cette bonne parole, mais j'ai du travail en retard à la de Vaars et, avec votre permission, je vais me retirer.

— Monsieur Sander, fit Edith, je voudrais encore vous demander quelque chose.

— Quoi donc, chère amie ?

— C'est au sujet de Lilia Van Dorp.

A ce nom, le visage de Sander se contracta.

— Je vous ai déjà dit, miss Fox, que je ne pouvais rien pour elle.

— Une intervention de votre part, insista Edith, lui épargnerait bien des tourments. Milton l'aime toujours.

— Il a tort !

— Et c'est aussi en son nom que j'intercède en faveur de cette dame.

— Adressez-vous au juge. Lui seul est qualifié pour prendre telle décision qu'il jugera opportune.

— James, intervint Dinah, jamais je ne t'ai plus parlé d'elle, mais tu me ferais plaisir, à moi aussi, en obtenant sa libération.

— Je vois, dit James, c'est un complot. Allons ! je me sauve. A très bientôt, miss Fox.

Et il sortit sans avoir pris aucun engagement au sujet de la belle Afrikander.

Edith et Dinah se regardèrent, interdites, mais

s'abstinrent de tout commentaire en présence de la manucure, une petite mulâtresse experte qui appliquait une couche de laque rubis sur les ongles de Mrs. Sander.

Machinalement, Edith suivait des yeux le pinceau effilé et quelle ne fut pas sa stupéfaction de constater que Dinah avait les lunules bleues, signe indéniable d'une ascendance nègre. Ainsi la femme de Sander avait du sang noir dans les veines !

La jeune fille achevait son travail, et les mains blanches de Dinah avaient repris leur aspect coutumier. L'ongle, entièrement laqué, cachait aux yeux de tous le signe révélateur.

« La réputation de Dinah serait perdue, songea Edith, si les Quakers de ce pays savaient cela... »

— Excusez mon mari, dit Mrs. Sander après le départ de la manucure. Il est très nerveux actuellement.

— Son attitude envers Mrs. Van Dorp est pourtant inexplicable.

— James est parfois brutal et déconcertant, reprit Dinah. Moi-même, je ne le comprends pas toujours, mais quand on le connaît bien, on lui pardonne, tant il est bon.

***

Edith ne s'attarda point chez Mrs. Sander. Elle avait hâte d'être seule. Et puis elle craignait de se trahir en lui posant des questions indiscrètes sur son origine, son passé.

Comme l'indulgence que professaient les Sander à l'égard des nègres s'expliquait d'elle-même à présent !

Curieuse aventure que ce mariage de James avec Dinah !

Edith en vint à penser que les hommes se conduisent parfois de façon bien étrange. Celui-là, issu d'une vieille famille anglaise, s'était, au mépris de tous les principes dont il avait hérité, uni à une sang-mêlé.

Cette faiblesse, il l'avait admise tout naturellement parce qu'elle satisfaisait son bon plaisir, ce qui ne l'empêchait pas de juger les autres avec une rigueur et une dureté impitoyables.

XXIV

Il n'était plus possible de cacher au public les agissements de la F. N. I. La presse s'empara de l'affaire qui passionnait l'opinion et des mesures extrêmement sévères furent édictées par les autorités responsables.

Le Parlement, à la suite d'une violente interpellation qui menaça l'existence du gouvernement accusé de faiblesse à l'égard de la contrebande, exigea la stricte application de la loi.

Un arrêté du ministre des Mines, contresigné par son collègue de l'Intérieur, décréta la F. N. I. « coupable de se livrer au trafic illicite, ses membres inculpés de crime contre l'État », ce qui signifiait qu'une fois arrêtés, au lieu de comparaître devant un jury, ils devaient être déférés devant une sorte de cour martiale composée de trois juges leur infligeant des peines pouvant aller jusqu'aux travaux forcés à perpétuité.

Tous les fonctionnaires du *Diamont Detective Department* furent alertés, le Namib exploré de fond en comble par la milice gouvernementale chargée de la protection du Sud-Ouest Africain. Enfin le signalement du couple Südenheim fut transmis à tous les postes frontières ainsi qu'aux polices internationales.

John Figh, de son côté, avait perquisitionné chez Wil Stürler dont le bureau était installé Lennox Street.

Aucun document compromettant n'avait pu être découvert, tous les dossiers saisis intéressant le commerce d'alcool auquel se livrait l'Allemand.

Son coffre-fort avait été fracturé par autorité de justice. Il renfermait une très grosse somme d'argent qui avait été enlevée et déposée en lieu sûr.

Edith manifesta le désir d'inspecter, à son tour, le bureau de Stürler.

— Toute la police y a défilé, miss Fox. Vous ne trouverez rien, lui affirma John Figh que la prétention de la jeune femme irritait.

L'autorisation lui fut cependant accordée, et elle s'y rendit un matin, seule.

***

Le bureau de Stürler est situé au second étage d'un building de construction récente. Sur la porte, une plaque : Vins et spiritueux en gros.

Edith, à qui l'on a remis la clef, pénètre dans la pièce où règne un désordre indescriptible.

— On voit, murmure Edith, que les policiers ont passé par là.

Le sol est jonché de dossiers éparpillés, de registres feuilletés à la hâte, de lettres froissées. Le coffre éventré, adossé au mur du fond, est absolument vide.

Miss Fox examine attentivement les tiroirs du bureau et compulse un petit carnet, notant les noms qui y sont inscrits lorsque, soudain, elle perçoit le déclic d'une serrure qui semble provenir de l'intérieur du coffre-fort.

Sans un bruit, elle se retourne, écarte le battant de la porte d'acier : le coffre est à double fond, dissimulé

dans le mur. Celui-ci tourne sur ses gonds, découvrant le corps d'un individu posté dans la pièce mitoyenne, dont Edith ne peut voir le visage.

Un bras s'allonge, une main se tend, explorant tous les casiers, fouillant tous les recoins du meuble.

— Un complice de Stürler qui vient trop tard pour s'emparer de la somme, se dit miss Fox.

Elle bondit, agrippe le poignet de l'inconnu qu'elle tord. L'autre pousse un cri, se débat. Edith va lâcher prise. Vite, elle se penche, projette sur lui la lueur d'une lampe de poche : Father Providence !

Simule-t-il la cécité ? Au jet de lumière l'aveugle n'a pas sourcillé. Ses yeux éteints ont toujours leur regard mort. Et elle entend, martelant le plancher, les coups sourds et précipités de la canne de Father Providence qui s'enfuit, à tâtons, aussi vite que le lui permet son infirmité.

***

Miss Fox descend l'escalier en toute hâte et s'élance dans l'immeuble voisin.

Elle interroge le portier :

— Father Providence ? Vous le manquez de peu. Il vient de monter dans une auto qui l'attendait devant la porte, même qu'il avait l'air très pressé...

Edith apprend que l'aveugle a loué au deuxième étage, il y a dix mois, un appartement pour le compte d'un de ses amis, du nom d'Adam Scott.

— Voulez-vous me rendre un service ? lui demande Edith qui accompagne son offre d'une grosse pièce.

— Volontiers, madame.

— Eh bien ! téléphonez aussitôt à la police. Vous demanderez M. John Figh ou un de ses adjoints et vous

lui direz, de la part de miss Fox, de venir la retrouver d'urgence à l'hôtel de la Providence.

— De la part de miss Fox. Compris.

Edith saute dans un taxi :

— A l'hôtel de la Providence et en vitesse !

« Est-il seulement retourné chez lui, songe-t-elle avec angoisse. Et s'il a commis cette imprudence. arriverai-je à temps ? »

Le trajet lui semble interminable.

— Plus vite... Plus vite... crie-t-elle au chauffeur.

Elle lui jette le prix de la course. Une auto stationne devant la porte de l'hôtel. Sarah, la nièce du patron. est déjà au volant.

Edith se précipite dans le bureau : Father Providence serre des papiers dans une valise.

— J'ai à vous parler.

— Plus tard, miss Fox.

— Non, tout de suite, réplique-t-elle sur un ton impératif.

— C'est que, justement, je sortais, et...

— Vous n'iriez pas bien loin...

— Que signifie ?

— La police est alertée. Vous ne lui échapperez pas.

Il crâne, essaie de gagner du temps :

— Alors, on n'a plus le droit de partir pour ses affaires ?

— Pas quand il s'agit de contrebande.

— Je vous interdis...

— Finissons-en. C'est moi qui vous ai surpris. tout à l'heure, Lennox Street.

Un rictus mauvais plisse ses lèvres pincées :

— Vous avez de la chance que je sois infirme, grondet-il.

***

Cinq minutes plus tard, John Figh rejoignait Edith qui, en quelques mots, le mit au courant de la situation.

— Je pense, déclara l'officier de police après l'avoir félicitée, que nous devrions prier Mr. Sander de venir nous rejoindre.

— J'allais vous le proposer, approuva Edith.

Figh obtint la communication.

— Mr. Sander sera là dans quelques instants, dit-il.

Puis, suivi de la jeune femme, il pénétra dans le bureau où se trouvait l'aveugle.

— Father Providence, annonça-t-il, considérez-vous en état d'arrestation.

— Je proteste contre cette mesure arbitraire et...

— Allons, pas d'histoires ! Le mieux, pour vous, à présent, est de tout « déballer », vous le savez bien...

— Oui.

Et il parla. A l'entendre, lui non plus ne connaissait pas grand'chose à l'organisation de la F. N. I. Cette similitude dans les dépositions finissait par impressionner. Impossible de croire que tous ces forbans s'étaient donné le mot. S'ils ne disaient rien, c'était peut-être, après tout, qu'ils ne savaient rien.

— Je ne suis pas Adam Scott, répétait Father Providence.

— Vous n'avez qu'un moyen de nous le prouver : dites-nous qui c'est.

— Je l'ignore. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il me convoque par téléphone. Nous nous retrouvons Lennox Street. Là, il me donne ses ordres. Je le reconnais au son de sa voix.

John Figh était embarrassé. Il entraîna Edith dans le couloir.

— Coupable, il l'est bien sûr, mais à quel titre l'inculper ? L'histoire du coffre-fort est insuffisante. Le juge réclamera des preuves plus formelles. D'autre part, votre témoignage est facile à récuser. L'affaire, d'après moi, se présente mal, miss Fox, et nous ferions bien d'attendre Mr. Sander avant de prendre une détermination.

— Je pense qu'il ne tardera plus, répondit Edith.

Le chef de la police reprit l'interrogatoire.

— J'ignorais absolument. assura l'aveugle que le coffre-fort était truqué.

— Et Stürler, nous direz-vous ?

— Comme j'ai déjà eu l'honneur de l'affirmer l'autre jour à miss Fox, je n'entretenais avec cet homme que des relations strictement commerciales. Vous savez comme moi que...

Il s'interrompit. Sander venait d'entrer dans la pièce. Edith referma la porte derrière lui.

Le directeur de la de Vaars comprit tout de suite, à l'attitude de ses interlocuteurs, pourquoi John Figh lui avai demandé de venir.

Celui-ci, du reste, allait lui donner des détails complémentaires, lorsque miss Fox crut bon d'intervenir :

— Plus tard, dit-elle, quand nous serons seuls, il sera temps de nous concerter.

Puis, s'adressant à Sander :

— Moi aussi, monsieur, j'aurai quelques questions à vous poser.

— J'y répondrai très volontiers, répliqua James. mais je préférerais également que cette conversation n'ait pas lieu ici.

— Voulez-vous m'accompagner dans ma chambre ? Personne ne nous y dérangera.

— Plutôt chez moi, ce soir.

— J'aimerais autant, insista Edith, que cet entretien, nous l'ayons sur-le-champ.

— A votre gré, mais...

— Je sais que vous n'aimez pas cet hôtel. Déjà, l'autre jour, vous avez refusé de m'y accompagner.

— Je ne fréquente pas cet endroit, répliqua James sèchement.

Pendant tout ce conciliabule, Father Providence n'avait pas ouvert la bouche, mais Edith, qui l'observait, remarqua l'intérêt qu'il semblait y prendre.

— Vraiment ? dit-elle à Sander d'un ton un peu ironique.

— Oui, mademoiselle, comme je viens de vous le dire, je ne fréquente pas cet endroit.

A ces mots l'aveugle se dressa et le toisant :

— Et pour cause, Adam Scott !

— Que signifie ? s'écria James troublé. Je ne me nomme pas Adam Scott, mais...

— Taisez-vous ! lui ordonna Edith.

Puis posément, elle ajouta :

— Croyez-vous qu'il soit très opportun de dévoiler votre personnalité ?

Sander, livide, se tint coi. Father Providence en profita pour l'accuser violemment, ce qui était pour lui la seule façon d'atténuer sa responsabilité :

— Venir chez moi, jamais vous ne vous y êtes risqué. Vous auriez eu trop peur d'être reconnu. Vous vouliez savoir qui était le chef, annonça-t-il aux autres, le voici ! C'est lui qui me transmettait les ordres, lui qui me faisait parvenir les pierres que j'expédiais aux intéressés, lui qui déposait à Lennox-Street les sommes qui me revenaient...

— Il ment, ne l'écoutez pas, protesta James sans conviction.

— Dans quel dessein ? Nous sommes pris, nous paierons, mais chacun sa part.

— Vous n'ajouterez pas foi aux dires de cet aveugle, tenta Sander à nouveau. Entre sa parole et la mienne...

— Nierez-vous, poursuivit Father Providence implacable, que c'est moi, l'autre soir, qui vous ai appris où se trouvaient miss Fox ici présente, et le lieutenant Milton, emprisonnés dans le Namib ? Car chaque soir, ajouta-t-il à l'intention des autres, il me téléphonait vers dix heures, suivant nos conventions. Ah ! ce fut de votre part un trait de génie que de choisir pour associé un pauvre aveugle comme moi. Seulement, il faut croire que la chance vous a abandonné, conclut-il philosophiquement. Les plus malins ont leurs instants de défaillance. Vous, c'est votre voix qui vous a trahi.

John Figh était abasourdi. Les circonstances le dépassaient manifestement.

— Quelle histoire ! répétait-il avec candeur.

Il s'épongeait le front, regardant tour à tour miss Fox et Sander. Celui-ci, beau joueur, avait repris son assurance et, désinvolte, fumait une cigarette.

— Vous n'êtes pas venu seul ici ? demanda Edith à l'officier de police.

— Non, deux de mes inspecteurs attendent devant la porte.

— Je me permets de vous suggérer de faire emmener Father Providence.

— Oui, parfaitement, acquiesça-t-il. Veuillez me suivre.

L'aveugle se leva en tâtonnant et, avant de se retirer, fixa Sander de ses yeux morts.

— Sans rancune ! lui cria-t-il.

L'autre, mordant ses lèvres, dédaigna de lui répondre.

XXV

— Miss Fox, qu'allons-nous faire de lui ? demanda John Figh en désignant Sander qui attendait dans le bureau voisin que l'on décidât de son sort.

— L'interroger, après nous verrons.

— Je n'en reviens pas, déclara innocemment le chef de police.

— Depuis le Namib, lui confia Edith, moi, je savais.

— Comment cela ?

— Logiquement, c'était vous que les Südenheim, pris de remords, auraient dû alerter. Or, c'est lui qui a été prévenu.

— Oui, évidemment...

— Mais il n'y a pas que cela. Voici des semaines que je le soupçonne. Chaque fois que, d'une façon ou d'une autre, Sander était au courant de mes projets, j'allais à un échec. Cette coïncidence répétée m'alarma. Lorsque j'acquis la conviction qu'elle n'était pas le fait du hasard, je cessai de le mettre dans la confidence, tout en les surveillant très étroitement, lui et sa femme. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, j'appris que Dinah Sander n'était pas une Blanche pure.

— Je le savais, avoua Figh, comme tout Kimberley, mais tacitement, vu la personnalité de Sander, personne ici n'y faisait jamais allusion.

— Vous avez eu tort de ne pas me le révéler. Enfin, n'importe... Forte de ce renseignement, je télégraphiai immédiatement en Angleterre à l'un de mes correspondants et j'appris que le mariage de James avait été fortement désapprouvé par son père. Sir Eric lui aurait même coupé les vivres à la suite de cette mésalliance. Après cela, il m'était facile de conclure que les dépenses auxquelles se livrait le ménage étaient hors de proportion avec ses moyens.

— James Sander était le dernier que j'aurais soupçonné !... répéta le policier.

— Ne perdons pas de temps en vaines paroles. Je pense, étant donné son tempérament, qu'il va tenter de se justifier à nos yeux.

Ils retournèrent auprès de Sander. Comme l'avait deviné Edith, il ne se fit pas prier pour expliquer sa conduite. Bien plus, il sembla manifester une âpre jouissance à étaler son histoire.

— J'avais vingt-quatre ans, déclara-t-il, lorsque le Conseil d'administration de notre société m'envoya en Afrique du Sud afin d'effectuer un stage dans les mines. C'est ici même, à Kimberley, que je connus Dinah. Désireux de l'épouser, je retournai à Londres afin d'exposer la situation à mon père et obtenir son consentement éventuel.

« Aux premiers mots, il m'arrêta. Lui-même avait conçu pour moi d'autres projets qu'il me communiqua. Je refusai. Il insista : « Mon fils, me dit-il, votre place n'est pas au Cap, mais à Londres où un poste de directeur vous est réservé. » Je lui fis respectueusement observer que rien ne m'empêchait d'habiter Londres, mais, qu'en ce cas, j'avais l'intention d'y faire venir celle avec qui j'étais engagé. Je n'avais pas le droit de lui cacher l'origine de Dinah. Lorsqu'il l'apprit, sa fureur

éclata. Je vous fais grâce de ses arguments. Qu'il vous suffise de savoir que, devant ma décision irrévocable, il m'interdit son domicile, cessa de me verser l'énorme pension que je touchais, menaçant même de me déshériter au cas où je reviendrais en Angleterre en compagnie de Dinah.

— La suite, nous la connaissons, mentionna Edith. Vous avez passé outre.

— Je l'aimais, répondit James simplement, et je l'épousai. Mais le refus formel de mon père m'avait choqué, indigné. A personne je n'en soufflai mot, pas même à Dinah qui, jusqu'à ce jour encore, ignore ou feint d'ignorer la rupture avec les miens. Ceci vous explique que mon train de vie dispendieux et mes largesses n'ont étonné personne. Ne suis-je pas le fils de sir Eric Sander, président de la de Vaars, une des plus grosses fortunes d'Angleterre ?

— Et en fait, vous n'avez plus pour vivre que vos appointements ?

— Exactement. Après mon mariage, comme vous le savez, je m'installai ici. Et aussitôt, je sentis ligués contre notre ménage tous les notables de Kimberley. Oh ! ouvertement, ils nous faisaient bon visage, mais leurs sourires mêmes dissimulaient mal leurs sentiments. Ils supportaient Dinah, ne pouvant agir autrement, mais cette femme, ma femme qui valait les leurs, qui avait été élevée au couvent, qui passait le plus clair de son temps à secourir les malheureux, ils la haïssaient parce qu'elle n'était pas de leur caste. Sans doute personnifiait-elle aux yeux de ces puritains hypocrites la race impure que, par intérêt, ils ont ravalée au rang de bêtes. L'esclavage, au Cap comme ailleurs, est officiellement aboli, mais est-ce l'abolir que d'asservir un pays

tout entier pour le seul profit des actionnaires et du trust ?

— Permettez, insinua Edith outrée, ce trust, vous en avez vécu, et vous en vivez encore, grassement, largement.

James, sans relever cette assertion, poursuivit :

— Est-ce juste, est-ce normal de vouer à la misère des milliers d'êtres humains, de leur arracher toutes les richesses que produit ce sol, le leur, et d'aller jusqu'au crime, s'il le faut, pour maintenir haut et ferme le drapeau de la Compagnie et aussi ses dividendes, tout cela pour que des femmes, en Europe et ailleurs, exhibent sur leurs gorges nues des cailloux qui n'ont que la valeur qu'on veut bien leur attribuer ? En arrivant au Cap, je crus, sur la foi des rapports, trouver un paradis. C'était 'enfer, du moins pour les *coloured blood*. Comme moi, vous savez quelle somme de travail on exige de ces malheureux que nous payons trois ou quatre shillings par jour, vous avez vu ces *compounds*, véritables prisons où ils sont parqués pendant toute la durée de leur contrat, ces cases infectes d'où, sous peine de mort, il leur est interdit de s'évader. Avant le *rush*, ce pays était peuplé de Boërs et de nègres paisibles qui s'adonnaient à l'élevage et à la culture et qui étaient heureux car ils ignoraient le désir. Et puis les Blancs, les purs, sont venus, qui en ont fait des mineurs et qui leur ont inoculé ce poison qu'on nomme spéculation. Ces hommes sans défense, faibles et bons, ont été, malgré eux, entraînés dans le tourbillon infernal. La fièvre, qui rend fou, les a gagnés petit à petit et dans leurs cauchemars, aujourd'hui, eux aussi ne rêvent que de diamants. Mais les diamants, ce n'est pas pour eux... Ils n'ont pas les mains assez blanches.

Miss Fox et John Figh étaient confondus. Ces mots

dans la bouche de celui-là ! Ce fils de millionnaire, un insurgé ! Et toute cette indignation, parce qu'on n'avait pas voulu admettre Dinah ! Quel orgueil mal placé ! Cet homme semblait fou, par instants, en tout cas, un utopiste dangereux.

— Monsieur Sander, intervint Edith, vos projets cyniques et déconcertants sont extraordinaires, mais ne justifient en rien votre conduite.

— Aux yeux de la société, peut-être, mais aux miens, si ! Qu'elle crève ! moi, au moins, je me serai vengé ! Mes actes, je ne les regrette pas, j'ai eu ma revanche. Me venger, je n'avais pas d'autre but et me venger en faisant du bien à tous ceux que méprisait la tribu des honnêtes gens. Je n'en avais plus les moyens par moi-même, alors je me suis servi de leur or. C'est lui qui m'a permis de réaliser l'œuvre que j'avais conçue. Et je n'ai pas eu grand mal, j'étais le dernier que l'on pouvait soupçonner. Sans vous, miss Fox, la F. N. I. aurait encore connu de beaux jours. C'est votre intervention qui m'a obligé de modifier mes plans. Vous et vous seule, avez arrêté mon essor ! Tout mon talent, je l'avais employé à organiser la contrebande. Ce que les autres faisaient individuellement, bêtement, petitement, moi je l'ai établi, scientifiquement, en disposant des procédés les plus modernes. Nul ne pouvait me soupçonner, pas même Stürler ou Father Providence, mes meilleurs lieutenants. Ils vous l'ont dit tous deux et c'était vrai. Ils ne savaient pas qui était leur chef. Vous pouvez annoncer à mon père, ajouta-t-il, railleur, que son nom n'a pas été sali.

Il pérorait, en proie à une exaltation forcenée, énumérant complaisamment tous ses actes. en tirant une misérable fierté.

— Comme tous les coupables, reprit Edith, vous vous

arrogez le beau rôle. Vous avez pourtant, au moins, deux crimes sur la conscience : celui du capitaine Osterdrecht et celui de Blonstein, sans oublier Stürler, mort en opérant pour votre compte.

— Mes ordres ont été outrepassés. Les meilleures causes ont leurs victimes.

— Et les criminels une bonne excuse.

— J'ai horreur de verser le sang et vous, miss Fox, devriez le savoir mieux que personne. Oh ! je ne dis pas cela pour monnayer votre pitié, mais c'est un fait. Sans moi, vous et Douglas seriez, à l'heure actuelle, morts de faim et de soif dans ma citadelle du Namib que Figh, ici présent, prétendait si bien connaître.

— Permettez, s'écria le chef de police qui jusque-là avait été incapable d'articuler une parole, je vous interdis de m'insulter ou alors...

— Pardonnez-moi, Figh, vous êtes un brave homme et je n'ai pas voulu vous offenser.

L'autre rougit, flatté. Le côté saugrenu de la situation lui échappait totalement. Il lui fallait quelque temps pour s'habituer à l'idée que James Sander n'était plus qu'un vulgaire chef de bande.

— N'importe, reprit ce dernier, je puis disparaître, mon œuvre subsistera. Avant moi, les pauvres noirs mouraient comme des mouches, les femmes en couches succombaient, une fois sur deux, à l'infection, les enfants n'étaient l'objet d'aucun soin. Aujourd'hui, et grâce à moi, s'érigent partout des hôpitaux, des dispensaires, des maternités, des écoles. Tout l'argent volé y a passé, c'est une justice à me rendre. Vous pouvez regarder mes mains, elles sont nettes. Et papa Sander continuera, malgré lui peut-être, l'œuvre amorcée, car le nom des Sander est inscrit dans le marbre ou la pierre au fronton

des bâtiments dont j'ai doté ce pays : hôpital Sander, crèche Sander, dispensaire Sander...

John Figh éprouva soudain le besoin d'exprimer sa pensée :

— Toutes vos belles phrases, dit-il, ne m'impressionnent guère. Seul, on ne se révolte pas contre la société. Pour moi, vous n'êtes qu'un misérable et doublement coupable, à cause de votre éducation, de votre situation. Aucune excuse : si le pays vous dégoûtait, vous n'aviez qu'à le quitter. Quand je songe qu'à cause de vous, la de Vaars a failli être ébranlée.

— La belle affaire !

— Pauvre fou, répliqua Edith. Imaginez les conséquences d'une telle éventualité. Vous prétendiez défendre les petits, ce sont eux qui auraient été les premières victimes de la catastrophe. Si nous ne vous avions pas abattu, tout ce que vous auriez créé, c'est un peu plus de misère.

— Parfaitement, enchérit John Figh, vous n'êtes qu'un voleur et qu'un assassin. Voici trop longtemps que nous sommes là, à vous écouter. James Sander, je vous arrête.

— Joli scandale en perspective !

— Misérable...

— Un instant, dit Edith à Figh, j'ai à vous parler.

Elle l'entraîna dehors :

— Nous n'avons pas le droit de prendre une telle décision sans en avoir référé à sir Eric.

— Pardon, les devoirs de ma charge...

— Ecoutez-moi, c'est de sir Eric que je tiens ma mission, je dois lui rendre compte.

— Ce que vous me proposez là est illégal, contraire à...

— Je fais appel à votre conscience, lieutenant.

Songez une seconde aux effets désastreux que cette nouvelle causera sur le marché mondial. Demain, fatalement, ce sera un effondrement des cours. Que de ruines s'ensuivront !

— Vous avez raison, miss Fox, je n'avais pas songé à tout cela.

— Je vais immédiatement demander la communication téléphonique avec Londres. Je joindrai certainement sir Eric au cours de la nuit. Demain, à la première heure, nous aviserons.

Ils retournèrent auprès de Sander.

— Veuillez me suivre, lui signifia John Figh. Ce soir, vous coucherez chez moi, vous êtes mon prisonnier.

— Je vous donne ma parole, déclara James, que je ne chercherai pas à m'évader.

Figh sourit. Il n'était pas dans ses intentions de fermer l'œil de la nuit.

— Et ma femme ? risqua Sander.

— Je la préviendrai, dit Edith.

— Elle est innocente, ajouta-t-il, ému pour la première fois. Je compte sur vous, miss Fox, pour la ménager. C'est l'unique grâce que j'implore. Dinah est le seul être au monde que j'aime.

XXVI

Dinah, lorsqu'elle apprit l'affreuse nouvelle, sombra dans une crise de désespoir. Edith, profondément troublée, s'était efforcée de remplir sa pénible mission avec une délicatesse infinie, mais le coup avait été si rude, si inattendu que la malheureuse était restée sans forces, trop accablée pour réagir.

Elle était hébétée, anéantie et, les yeux secs, regardait droit devant elle comme si la raison lui échappait.

Cet état de prostration était inquiétant et Edith ne se rassura que lorsque la jeune femme donna libre cours à sa douleur.

— James ! c'est horrible... le seul être au monde en qui j'avais foi.

« Le seul être au monde que j'aime... » avait dit d'elle son mari.

— Mais alors, reprit-elle, on ne sait donc rien de ceux avec qui l'on vit. Je croyais connaître ses pensées et j'ignorais tout de lui. Ses mots étaient trompeurs, ses paroles, des mensonges... Mon mari était un monstre, un monstre...

— Vous vous faites du mal, mon petit.

— Il n'avait aucune excuse, aucune.

— Si, vous ! Il vous aimait, j'en suis certaine. Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour vous.

Et doucement, avec ménagements, Edith expliqua à Mrs. Sander la cause de rupture entre James et son père. Cette confidence bouleversa Dinah.

— Ainsi, c'était donc cela ! répliqua-t-elle. Par eux, je ne serai jamais que traitée en paria, parce que j'ai quelques gouttes de sang noir dans les veines. C'est tout de même trop injuste, trop révoltant. Rappelez-vous, miss Fox, lorsqu'à demi-mot je vous révélais cette espèce de haine contenue que je leur inspirais à tous. Les misérables ! A mon tour, à présent, de les haïr... car je les hais, vous m'entendez, je les hais. C'est eux qui sont la cause de mon malheur et de celui de James. Tous les Blancs, je les exècre.

— Votre mari, pourtant...

— Je n'ai été que son mauvais génie. Il n'y a rien à faire entre les Blancs et nous autres. Une barrière infranchissable nous sépare. La vie de James est brisée, la mienne aussi. Partez, laissez-moi seule. J'ai compris. Je disparaîtrai. Et j'irai retrouver ceux qui m'aiment, ceux qui sont restés mes frères. Partez, je vous en supplie. Vous avez toujours été très bonne pour moi, mais je ne veux plus vous voir, vous non plus. Allez, miss Fox, et pardonnez-moi.

Instinctive et sauvage, la petite métisse réapparaissait, celle qui, dans son âme candide, ne pouvait rien comprendre aux subtils arguments des conquérants de son pays.

Edith, prise d'une immense pitié pour elle, lui ouvrit ses bras :

— Dinah, je ne suis pas votre ennemie et je vous plains de tout mon cœur. Non, je ne m'en irai pas, je resterai ce soir auprès de vous et je vous aiderai à supporter votre peine.

Enfin, les larmes jaillirent des yeux de Dinah. La

douceur d'Edith avait triomphé de cet accès de révolte si naturel.

— Maintenant, chérie, vous allez vous étendre sur votre lit. Soyez raisonnable. Il se fait tard, reposez-vous et tâchez de vous assoupir.

— C'est promis. Du reste, je n'en peux plus... Je n'ai qu'un désir : oublier, ne plus penser, sombrer dans le sommeil, tout au moins pendant quelques heures. Je vais prendre un soporifique et demain...

— Demain, je serai là et nous aviserons.

— Et vous ? murmura la jeune femme.

— Avec votre permission, je vais passer dans votre boudoir. J'ai une communication téléphonique à donner. Ne vous inquiétez pas, je ne vous laisserai pas seule.

Avant de s'éloigner, Edith posa sur le front de Dinah un baiser très tendre.

Deux heures plus tard, elle obtenait la communication avec Londres. Sir Eric était chez lui et elle put le mettre au courant des événements.

Avant de se reposer à son tour, elle jeta un coup d'œil sur Dinah. Celle-ci s'était enfin endormie.

. . . . . .

Jamais plus, elle ne se réveilla.

Trompant la surveillance d'Edith, elle avait avalé un flacon entier de somnifère. Avait-elle voulu se donner la mort ? Avait-elle, involontairement, en forçant la dose, commis une imprudence fatale ? Questions restées, hélas ! sans réponse.

Un médecin, appelé en hâte, ne put que constater le décès de la pauvre petite, pas assez forte pour supporter son infortune.

Elle reposait calme et semblait sourire aux anges. La dernière victime de James Sander.

ÉPILOGUE

Obéissant à l'injonction de sir Eric, on étouffa l'affaire. Personne, en dehors du chef de police, ne soupçonnant la culpabilité de Sander, les apparences purent être sauvées.

Douglas Milton, quelques jours plus tard, emmena Lilia Van Dorp en Angleterre où il l'épousa après avoir repris du service sur le continent. Quant à James, le jour même de l'enterrement, il quitta le pays, ce qui n'étonna personne, la fin tragique de sa femme ayant volontairement été ébruitée.

Jamais plus on n'entendit parler de lui, mais il n'échappa point pour cela au châtiment que lui réservait le destin, justicier implacable. Le suicide de celle qu'il aimait par-dessus tout hanta, sa vie durant, ses jours et ses nuits. A deux reprises, il tenta vainement de se tuer. La mort, elle-même, ne voulut pas de lui. Que devint-il ? Nul ne l'a jamais su.

Sans doute a-t-il rejoint le troupeau des errants, épaves humaines, sans argent. sans foyer, sans patrie, qui traînent, abandonnées de tous, sur un coin du vaste globe.

La de Vaars, grâce à miss Fox, triomphait une fois de plus. La contrebande cessera-t-elle pour cela ? Certes

non. Il y aura toujours des Pat Mosen, et des Fazi pour tenter leur impossible chance, mais dans la lutte inégale qu'ils mènent contre le Syndicat, ils partent, vaincus d'avance.

Edith Fox s'embarqua pour l'Europe. Le paquebot qui l'emmena quitta le port un soir, vers minuit. L'aventure prenait fin. Ce n'est pas sans quelque émotion que la jeune femme, du pont supérieur, vit s'éloigner la terre africaine. Et la dernière vision qu'elle en emporta fut le reflet tournant d'un phare aux feux scintillants qui brillait dans le ciel sombre, tel un immense et monstrueux diamant.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 17.041-12-38

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE

I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER

II — ROMANS POLICIERS

1. LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2. LE TROIS DE TRÈFLE.	Valentin WILLIAMS
3. LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4. LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5. L'HOMME AU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
6. LE BOURREAU FANTOME.	Léon GROC
7. QUI ?	J.-S. FLETCHER
8. LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9. UN AN ET UN JOUR.	Guy THORN
10. LE RETOUR DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
11. LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12. LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13. LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14. C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15. LES VENGEANCES DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
16. PRENDS GARDE.	André CHARPENTIER
17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	Vincent FULLER
18. LA CABINE 19.	John IRONSIDE
19. LA MAISON SUR LA FALAISE.	Valentin WILLIAMS
20. LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.	SINTAIR et STEEMAN
21. LE DRAME DE RAVENSDENE.	J. FLETCHER
22. DANS L'OMBRE.	Herbert FLOWERDEW
23. L'ÉCHELLE DE CARTES.	John CHANCELLOR
24. LE CHEVALIER DE BATAVIA.	Horace VAN OFFEL
25. 142 QUEEN'S GATE.	Herbert ADAMS
26. L'AFFAIRE WALTON.	Edgar WALLACE

27. **S. O. S.** — René PUJOL
28. **LE CLUB DES MASQUES.** — Alen UPWARD
29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS

57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — PATRICK WYNNTON
59. **L'GOMME SANS TÊTE.** — H. DE VERE STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — PIERRE VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — VALENTIN WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — FRANK ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — ALEX COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — FRANCIS EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — ERNEST FOX
71. **JANE SMITH.** — PATRICIA WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — ROY VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — SAX ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — JOHN FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — DOUGLAS NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — EDGAR WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — FERGUS HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — PATRICIA WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — HENRY WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — MARTEN CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — STANISLAS-ANDRÉ STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — MANSFIELD SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — MIIRIEL SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — JOHN FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — OSWALD DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — HERMAN LANDON

90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER
98. **VENGEANCE.** — J.-S. FLETCHER
99. **LA PUPILLE SANGLANTE.** — Anthony WYNNE
100. **M. BROWN.** — Agatha CHRISTIE
101. **LE MANNEQUIN ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
102. **PILE OU FACE.** — Victor BRIDGES
103. **ARSENIC.** — Austin FREEMAN
104. **LES FAISEURS D'OR.** — Georges HOFFMAN
105. **LA MÉLODIE DE LA MORT.** — Edgar WALLACE
106. **LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES.** — Agatha CHRISTIE
107. **LE DIABOLIQUE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
108. **L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST** — Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures **1932.**)
109. **RENDEZ-VOUS DE CHASSE.** — M.-G. EBERHARJ
110. **LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ.** — Maynard SMITH
111. **LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
112. **VILLA MARGUERITE.** — Dudly LAMBERT
113. **UN DANS TROIS.** — Stanislas-André STEEMAN
114. **L'AFFAIRE PROTHÉRO.** — Agatha CHRISTIE
115. **LA MESSE ROUGE.** — Valentin WILLIAMS
116. **OBSESSION.** — Herman LANDON
117. **UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM.** — Stuart PALMER
118. **LE CRIME DU GOLF.** — Agatha CHRISTIE
119. **LE MAITRE DU MYSTÈRE.** — SEAMARK
120. **LE JARDIN HOLLANDAIS.** — Herbert ADAMS
121. **LES ATOUTS DE M. WENS.** — Stanislas-André STEEMAN

122. **LE TRAIN BLEU.** — Agatha CHRISTIE
123. **L'INCENDIE DE WAVERDALE.** — L. MAYNARD
124. **MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE).** — CONAN DOYLE
125. **L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS.** — Juliette PARY
126. **LE SECRET DE CHIMNEYS.** — Agatha CHRISTIE
127. **LE VISITEUR NOCTURNE.** — André BERGE
128. **LE COFFRE D'ARGENT.** — Herman LANDON
129. **L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ.** — Stanislas-André STEEMAN
130. **LA TRAGÉDIE DU RAIL.** — John RHODE
131. **PRINCE DU CRIME.** — Phillips OPPENHEIM
132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** — Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures 1933.)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** — Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** — Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** — Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** — Charles BARRY
137. **RYNOX.** — Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** — Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** — Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** — Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** — Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** — Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** — N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** — R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** — Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** — A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** — J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** — F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** — Henry HOLT

152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART

(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)

157. **LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** Stanislas-André STEEMAN
161. **CIRCUIT FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** Edgar WALLACE
165. **LA MARQUE INFAMANTE.** Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** Stanislas-André STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** P.-A. FERNIC

(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)

181. **LA MORT VERTE.** Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON.** J.-S. FLETCHER

183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM
200. **LE TÉMOIGNAGE DU SINGE.** — Bruce HARRISON
201. **JERRY FRISH, DÉTECTIVE.** — Nellise CHILD
202. **LE CHATEAU DES ARAIGNÉES.** — J.-S. FLETCHER
203. **LE POT DE CONFITURE.** — Henry HOLT
204. **WEEK-END AU TOUQUET.** — Yves DARTOIS

(Grand Prix du roman d'aventures **1936.**)

205. **TERREUR DANS LA VALLÉE.** — G. PATRICK
206. **LA CROIX NOIRE.** — J.-M. WALSH
207. **LA CLOCHE SILENCIEUSE.** — Elaine HAMILTON
208. **DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT.** — Pierre NORD
209. **L'HOMME AUX CENT MASQUES.** — Edgar WALLACE
210. **LA MORT EN BLOUSE BLANCHE.** — Etienne ALERET
211. **LE CARNAVAL DES LOUPS.** — Philips OPPENHEIM
212. **L'INSAISISSABLE Mr. DEATH.** — Carlton WALLACE
213. **L'AS DE PIQUE.** — Henry HOLT

214. **DERRIÈRE LA PORTE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
215. **KIDNAPPERS.** — Hughe CLEVELY
216. **LE DÉTECTIVE PARESSEUX.** — George DILNOT
217. **LA SORCIÈRE.** — Olga HARTLEY
218. **LA MORT DANS LES NUAGES.** — Agatha CHRISTIE
219. **LE MEURTRE DU CHAMOIS.** — Cécil M. WILLS
220. **L'HOMME DE SCOTLAND YARD.** — Valentin WILLIAMS
221. **17 CARTES.** — E.-C. VIVIAN
222. **LE MAITRE DE L'OR.** — Phillips OPPENHEIM
223. **MEURTRE EN NOIR.** — F.-D. GRIERSON
224. **SINISTRE ALIBI.** — Carlton WALLACE
225. **LE VIEUX TOM.** — Miles BURTON
226. **NOUVELLE ENQUETE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
227. **LA PRISON EST OUVERTE.** — David HUME
228. **TERRE D'ANGOISSE.** — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures **1937.**)

229. **LE SECRET DE BOGEY HOUSE.** — Herbert ADAMS
230. **ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON.** — R.-L. GOLDMAN
231. **L'INCONNU DE LA GRANGE.** — Henry HOLT
232. **L'HOROCOSPE DU MORT.** — Yves DARTOIS
233. **DÉBUT DANS LA POLICE.** — M.-A. HYCHX
234. **LE CARNET VERT.** — Anthony ARMSTRONG
235. **LA LOI DU GANG.** — Hugh CLEVELY
236. **LA TOILE D'ARAIGNÉE.** — Valentin WILLIAMS
237. **LA MORT D'UN ÉDITEUR.** — Norman FORREST
238. **LE NUMÉRO GAGNANT.** — Francis BEEDING
239. **RIEN N'EST IMPOSSIBLE.** — Hearnden BALFOUR
240. **LE DÉPUTÉ RANDALL.** — C.-F. GREGG
241. **POURQUOI PAS EVANS ?** — A. CHRISTIÉ
242. **MADAME.** — Ph. OPPENHEIM
243. **CI-GIT.** — Seldon TRUSS
244. **DANS LA SALLE DE BAINS.** — Sir Basil THOMSON
245. **SOUS LE TUNNEL.** — Miles BURTON
246. **L'HEURE INEXORABLE.** — Valentin WILLIAMS

247. MONSIEUR X...	HENRY HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE.	DAVID HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE.	VALENTIN WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL...	LÉONARD R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD.	Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS.	PIERRE BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures **1938.**)	
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD.	S.-A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE.	ARTHUR J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE.	CECIL M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER.	BAYNARD H. KENDRICK
257. QUATRE GRIFFES.	HENRI HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES.	RAYMOND SILVA
259. DINER D'ANNIVERSAIRE.	PHILLIPS OPPENHEIM
260. LE DRAGEOIR D'OR.	VALENTIN WILLIAMS
261. TROIS DÉTECTIVES.	LÉO BRUCE
262. LA DAME D'ONZE HEURES	PIERRE APESTÉGUY
263. A. B. C. CONTRE POIROT	AGATHA CHRISTIE
264. LIBERTÉ PROVISOIRE	R.-L. GOLDMAN

PARIS

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

SERIE EMERAUDE

RAYMOND SILVA

LA FIÈVRE BLANCHE

ROMANS D'ACTION

RAYMOND SILVA

LA FIÈVRE BLANCHE

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

10